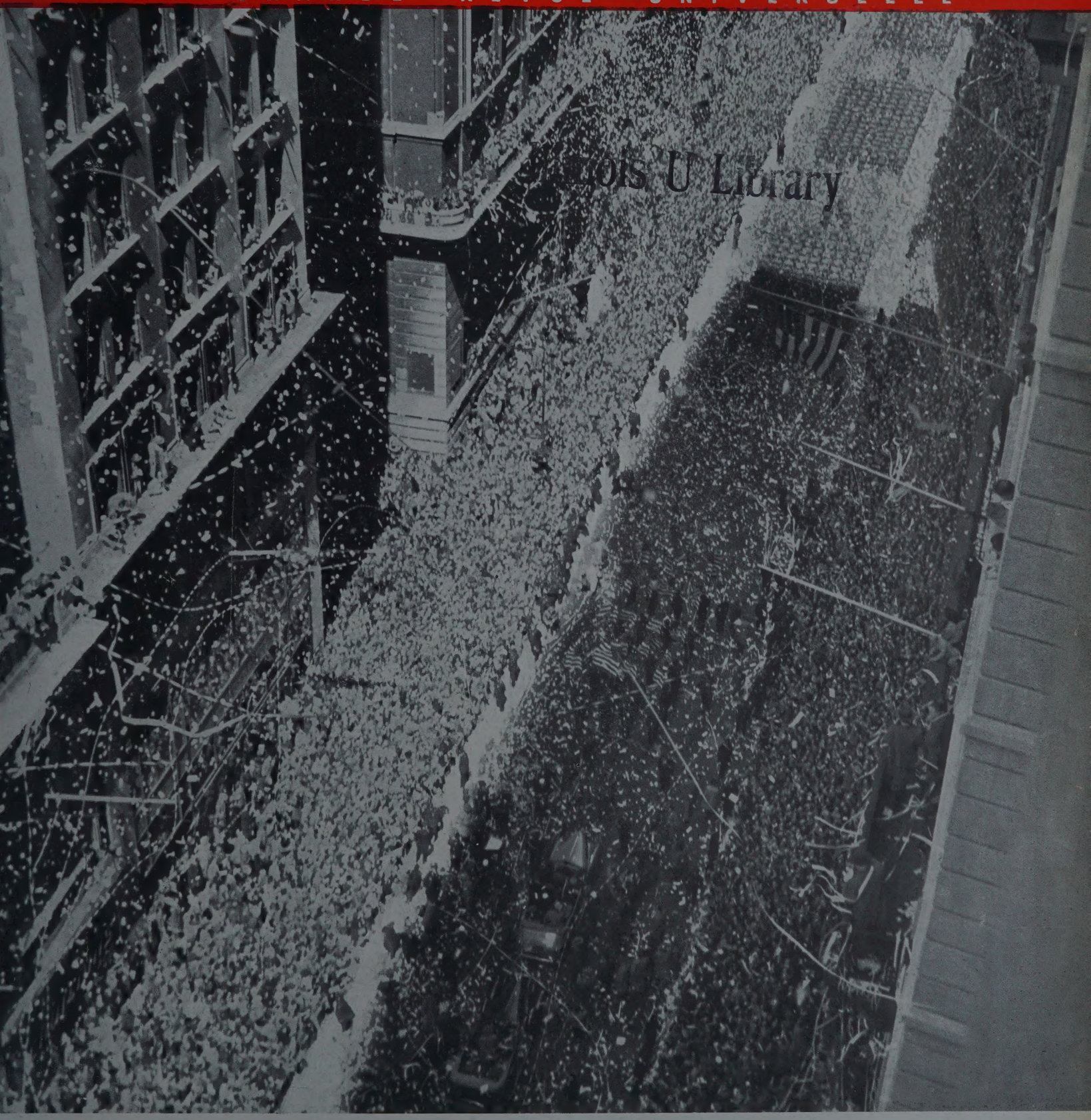
28 AVRIL 1951

N° 289 - 100 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE



ois U Library

LA « MAC ARTHUR PARADE » DANS BROADWAY

La réception faite par New-York au « héros du Pacifique », quelques heures avant l'offensive de Corée, aura dépassé en enthousiasme celle qui avait été réservée jadis à Lindbergh, « héros de l'Atlantique ». Plus de 7.500.000 Américains s'étaient massés sur le passage de la voiture du général Mac Arthur, à peine visible sous la pluie des confetti et des serpentins, dont 2.852 tonnes ont été déversées des gratte-ciel le long du parcours. Phot. Acmé.

RETROUVEZ LA SANTÉ

Et

PASSEZ DE BELLES VACANCES EN

AUVERGNE

qui vous offre dans un cadre magnifique
LES CURES BIENFAISANTES
ET LES MULTIPLES DISTRACTIONS DE

Ses

6 GRANDES STATIONS THERMALES

***LA BOURBOULE** (850 M.) Affections respiratoires - Asthme - Lymphatisme - Maladies de la peau - Anémies - Soins thermaux du visage.*

***CHATEAUNEUF** (380 M.) Neuro-Arthritisme - Rhumatismes - Maladies de la nutrition.*

***CHATEL-GUYON** (400 M.) Intestin - Foie Colibacillose - Entérites infantiles et coloniales.*

***LE MONT-DORE** (1050 M.) Asthme - Affections respiratoires - Maladies du Nez et de la Gorge - Troubles de la Voix.*

***ROYAT** (450 M.) Cœur - Artères - Circulation - Artérite oblitérante - Spasmes vasculaires.*

***SAINT-NECTAIRE** (700 M.) Albuminuries Néphrites et néphroses - Pyélonéphrites.*

René Ravo

Pub. JOUVE N° 52

UNE HABITUDE AGRÉABLE ET SALUTAIRE

votre quart-Vichy

Au niveau de la très grande musique

(Chopin, Berlioz, Schumann, Gounod, Liszt, Beethoven, Mozart, etc.)

Ce nouveau récepteur d'une **perfection musicale sans précédent** comporte 2 haut-parleurs spéciaux à combinaison variable (grave et aigu) assurant à votre gré, suivant la nature de chaque concert, les **reliefs indispensables.**

Modèles 7, 10 ou 14 lampes.

Auditions tous les jours ouv. jusqu'à 18 h. chez le constructeur ou à **SUPER-VAL,** 91, rue de Rome, Paris, tous les jours, même samedi et lundi, jusqu'à 20 h.

Agents régionaux : COURTIN, 3, rue Massacre, à Rouen ; **FRANCE-RADIO,** 5, rue Saint-Georges, Nancy.

Foire de Paris - Hall 102 - Stand 10278.

Garantie du constructeur
F. MERLAUD
Directeur-Fondateur
des anciens
Ets Merlaud et Poitrat

F. Merlaud

10, Place Adolphe Max • PARIS-(9e) Tri. 80-07

MÉTRO : PLACE CLICHY

Sani-Flor

Blocs désodorisants
Paradi-Pur

12 Parfums inégalables

Porte-blocs
matière plastique blanche

Porte-blocs légers transparents

Produits réservés à la droguerie

DÉTACHEUR

Roll

Ininflammable

Fait disparaître toute tache grasse sans auréole

Flacons à tampon interchangeable

La marque de la qualité

J. LEFEVBRE

AGENT GÉNÉRAL POUR LA RÉGION PARISIENNE DES

PRODUITS D'ENTRETIEN A. ROLLET

9 BIS, RUE DU COMMANDANT-PILOT - NEUILLY-SUR-SEINE - MAI. 50-20

FIAT
SERVICE
d'appertutto
partout
everywhere
en todas partes
überall
Fiat : terre mer ciel

POUR UN HOMME

LES PLUS BELLES LAVANDES

SPORT ET BEAUTÉ CARON

7ème ANNÉE — NUMÉRO 289 28 AVRIL 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

APRÈS QUATORZE ANS D'ABSENCE

MAC ARTHUR

REÇOIT AUX U. S. A. UN ACCUEIL ENTHOUSIASTE

« Je n'ai cessé pendant cinquante-deux ans de servir mon pays. Je mets maintenant un terme à ma carrière militaire et je rentre dans l'obscurité avec la conscience d'avoir essayé de faire mon devoir selon les lumières que Dieu m'a accordées. » Tel est l'émouvant adieu que le général Mac Arthur, relevé de son commandement par le président Truman, a adressé au peuple américain devant le Congrès au terme d'un discours d'une noble élévation de pensée. Sans vaines récriminations, le « héros du Pacifique » a justifié sa politique en Corée à la suite de l'intervention de la Chine communiste, laquelle appelait des décisions diplomatiques qui n'ont pas été prises. « Dans une guerre il ne faut pas d'indécision prolongée. Il n'y a pas d'ersatz pour la victoire », a-t-il dit en soulignant, comme il avait fait à Tokio dans sa déclaration à notre correspondant Paul Mousset, l'étroite connexion du problème asiatique et du problème européen dans la défense contre le communisme. L'affirmation qu'il avait agi alors en plein accord avec le Pentagone a, du reste, amené M. Truman à préciser que son commandement en Extrême-Orient lui avait été retiré sur les recommandations des conseillers civils et militaires de la Maison Blanche.

L'ovation inaccoutumée que Mac Arthur avait reçue au Capitole faisait écho à la vague d'enthousiasme soulevée par son passage à San Francisco et à Washington, où des centaines de milliers d'Américains l'acclamèrent comme un héros national, préludant à la réception triomphale que New-York lui réservait.

ACTUALITÉS MONDIALES DI

CITE DU VATICAN. La princesse Elizabeth et le duc d'Edimbourg ont été reçus en audience privée par le Pape dans sa bibliothèque. Puis ils ont visité les musées du Vatican et la Chapelle Sixtine.

VOICI LE FAIT DE LA SEMAINE

PARIS. La conférence pour l'institution d'un « pool » européen acier-charbon, qui réunissait les représentants de six gouvernements, dont M. Adenauer, s'est terminée par la signature du plan Schuman. Une déclaration des signataires souligne que ce traité fonde les assises réelles d'une Europe organisée.

BELGRADE. Pour la première fois, M. Trygve L. secrétaire général de l'O. N. U., et le maréchal T. se sont rencontrés dans la résidence privée du ch de l'Etat yougoslave, à Dedinje, près de Belgra

MILAN. Le président Einaudi vient d'inaugurer la 29e Foire internationale, à laquelle prennent part cinquante-six nations. Parmi celles-ci figure, pour la première fois depuis la guerre, la Russie soviétique.

GLASGOW. Les nationalistes écossais qui avaient en décembre dernier enlevé à Westminster la « pierre du couronnement » l'ont déposée à l'abbaye d'Arbroath, d'où elle a été ramenée à sa place habituelle.

TEHERAN. A Abadan, siège des raffineries de l'Ang Iranian Oil Company, deux Anglais ont été tués huit blessés au cours des récents désordres. Le gouver ment a pris d'énergiques mesures pour ramener le cal

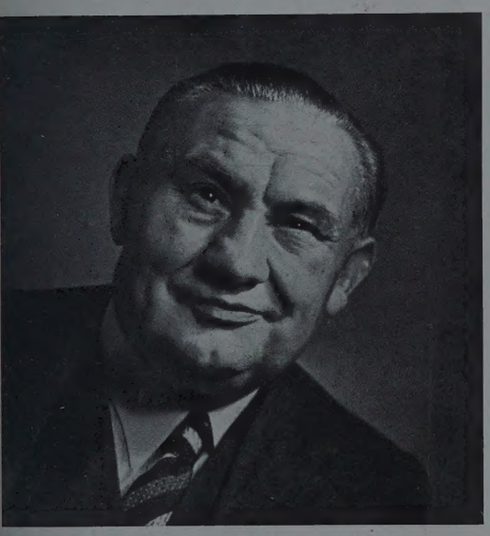
ROTTERDAM. Construit pour le compte d'une compagnie israélienne, le *Rimon*, de 2.300 tonnes, vient d'être lancé en présence de la femme du ministre d'Israël près des Etats du Benelux, Mme Taka Amir.

ATHENES. Les premières élections municipales depuis 1934, auxquelles participaient les femmes, ont été marquées par un succès de la droite dans les grandes villes et des modérés dans les régions rurales.

PARIS. Le général Eisenhower, commandant en ch des forces atlantiques, a choisi pour résidence cet blanche villa blottie au fond d'un parc à Marne la-Coquette, non loin de son G. Q. G. de Louveciern

LA SEMAINE

LISBONNE. Le maréchal Carmona, président de la République portugaise, est mort à 81 ans, de la grippe, au lendemain du 23e anniversaire de sa première élection. Le deuil national a été prescrit par le gouvernement.



LONDRES. Avec Ernest Bevin, mort à 70 ans, quelques semaines après avoir quitté le ministère des Affaires étrangères, le travaillisme britannique a perdu le plus populaire et le plus écouté de ses chefs.

MICHIGAN. Jadis isolationniste, Arthur Vandenberg, le doyen des sénateurs républicains, mort à Grand Rapide à 67 ans, était depuis 1945 un ardent défenseur de la politique extérieure de Roosevelt puis de Truman.

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le voyageur qui visite les pays de vieille civilisation ne peut pas ne pas être frappé, dans tous les lieux où il fait séjour, par le rôle qu'ont joué les hommes au pouvoir, les monarques, les princes, les grands seigneurs, les prélats dans le développement et la glorieuse floraison des lettres et des arts.

Pour qu'une œuvre d'art se trouve offerte à l'admiration des contemporains et de la postérité, pour que soit finalement accomplie et produite au grand jour une statue, une peinture, une tragédie, une poésie, il est nécessaire que l'artiste se soit formé, tout d'abord, dans une patiente étude, puis qu'il se soit mis à l'œuvre, non sans hésitation, faux pas et recommencements, puis qu'il ait passé de longs mois, de longues années parfois, dans la noble douleur de l'enfantement. Il est nécessaire enfin que sa passion se trouve justifiée par l'assentiment d'un grand public enthousiaste et dont on veut croire qu'il sera respectueux au moins quelque temps, respectueux et peut-être reconnaissant.

La plupart des princes ont eu, au long des siècles, dans les pays de haute culture, le sentiment de leur responsabilité. Si les musées des villes européennes — et même, maintenant, de certaines villes américaines — regorgent de tableaux, de pierres sculptées, de bijoux magnifiques, si les bibliothèques, dans les grandes cités, peuvent offrir aux chercheurs, aux travailleurs, aux lettrés des livres qui contiennent l'histoire de l'humanité, la substance de ses sagesses, de sa ferveur, de ses vertus, c'est que, pendant longtemps, les chefs des peuples ont fait leur devoir et entouré les maîtres de leur sollicitude intelligente.

Pendant le XIXe siècle, en France, la position du problème s'est trouvée soudainement modifiée. La société, se reconstituant sur des principes nouveaux, n'a pas, toutefois, déserté les anciens devoirs du prince. Les particuliers favorisés par la fortune ont constitué des fondations en faveur des écrivains et des artistes. Ils ont chargé, avec beaucoup de prudence et de modestie, les Académies de gérer ces fondations et d'en distribuer les revenus. Par malheur, les aventures de la monnaie, dans presque tous les pays d'Europe, et notamment en France, ont, petit à petit, ruiné les Académies. Les prix que distribuent les Académies ont encore une valeur honorifique. Ils ne permettent pas aux intellectuels qu'ils encouragent de persévérer dans un travail désintéressé, de se consacrer à leur œuvre et de se dépasser peut-être.

★

Chose tout à fait remarquable, c'est un prince, le prince Rainier III de Monaco, qui a voulu reprendre cette haute fonction. L'État, par exemple, en France, ne se désintéresse pas de ses devoirs ; mais l'État souffre de la détresse générale de la nation ; en outre les hommes de bonne volonté changent par trop souvent de place et de tâche. Le prince Rainier a donc fondé un prix littéraire dont le montant est d'un million de francs. Ce prix, le plus considérable de ceux qui sont réservés aux lettres, présentement, dans le monde francophone, doit récompenser un écrivain de grand mérite qui, Français ou non, s'est consacré à la langue française et qui n'a pas, jusqu'ici, reçu de ces récompenses que l'on dit officielles et qui eussent pu attirer sur lui l'attention d'un monde distrait.

Ce prix vient, pour la première fois, d'être décerné par un jury dont font partie, avec le prince Pierre de Monaco, père du prince régnant, avec des membres de l'Académie française et de l'Académie Goncourt, d'autres écrivains illustres, un écrivain suisse et un écrivain belge. Tout le monde est venu, de loin, tout le monde est venu, de grand cœur, pour répondre à ce noble appel et pour remplir ce beau devoir. C'est à Julien Green qu'a été décerné le premier prix par le Conseil littéraire de la Principauté de Monaco.

Quel bel et bon exemple ! Je fais des vœux pour qu'une initiative si généreuse rencontre non seulement des approbateurs, ce dont on ne saurait douter, mais aussi des imitateurs.

NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET A RAPPORTÉ AU GÉNÉRAL MONCLAR DES NOUVELLES DU BATAILLON DE CORÉE, QUE LE GLORIEUX SOLDAT EST IMPATIENT DE REJOINDRE.

LE GÉNÉRAL INSPECTEUR
DE LA
LÉGION ÉTRANGÈRE

18 avril 1951.

Depuis que les gens de chez nous partent pour le plus lointain Orient, à l'appel de la liberté, efforts et sacrifices ne portent leurs fruits que si l'opinion les connaît et les soutient. A cet égard le « fair play » américain, la presse et les agences françaises d'information, et parmi elles « France-Illustration », qui nous a détaché M. Paul Mousset comme correspondant de guerre, ont veillé sur nous avec amitié et sollicitude.

Aussi presque tous, en France, hommes, femmes, enfants, ont su la résistance et l'esprit d'offensive de la poignée de soldats qui, par une extraordinaire fortune, ont été la représentation française à la première armée des Nations Unies et dans le même temps ont donné l'échelle des ressources morales du pays et la mesure du prix auquel s'achète la liberté. Mais, en raison même de l'effort fourni, il faut que ceux-là se recomplètent, se renforcent, se reposent. Ils appellent à la relève ceux qui, libres de leur corps et de leur temps, veulent se joindre à eux pour défendre, comme leurs aïeux, les droits imprescriptibles de la personne humaine, tous ceux qui nous ont alimentés et soutenus, réservistes de toutes les provinces de la France et de l'Union, des Associations des Anciens Combattants en particulier, des chars, des parachutistes, de la 2e D. B., des coloniaux, de la Légion.

MONCLAR.

18/4/51

Depuis que les gens de chez nous partent pour le plus lointain Orient, à l'appel de la liberté, efforts et sacrifices ne portent leurs fruits que si l'opinion les connaît et les soutient. A cet égard le fair-play américain, la presse et les agences françaises d'information, et parmi elles Fr. Illustration qui nous a détaché M. Paul Mousset comme correspondant de guerre, ont veillé sur nous avec amitié et sollicitude.

Aussi presque tous, en France, hommes, femmes, enfants ont su la résistance et l'esprit d'offensive de la poignée de soldats, qui, par une extraordinaire fortune, ont été la représentation française à la première armée des Nations Unies, et dans le même temps ont donné l'échelle des ressources morales du pays et la mesure du prix auquel s'achète la liberté. - Mais en raison même de l'effort fourni, il faut que ceux là se recomplètent, se renforcent, se reposent. Ils appellent à la relève ceux qui libres de leur corps et de leur temps veulent se joindre à eux pour défendre comme leurs aïeux les droits imprescriptibles de la personne humaine tous ceux qui nous alimentés et soutenus, réservistes de toutes les Provinces de la France et de l'Union, des Associations des Anciens Combattants en particulier les Chars, les parachutistes, de la 2e D.B., des Coloniaux, de la Légion.

Monclar

« LA DERNIÈRE FOIS QUE J'AVAIS

JE retins mal une exclamation de surprise en retrouvant le général Monclar, dans son bureau du boulevard des Invalides. Je lui avais connu bien des coiffures : le képi à quatre étoiles, le bonnet de police vert à fond rouge de la Légion, le béret noir du bataillon français de l'O. N. U., la toque de fourrure du front coréen. Je lui voyais cette fois un turban blanc. Il ne s'agissait malheureusement que d'un pansement, consécutif à un malencontreux accident d'auto dans Paris. Quand on sait d'où revient le général, à quels bombardements il a échappé, il y a là quelque ironie du sort. La citation accompagnant la *Silver Star* que lui a remise le général Almond faisait état de son parfait mépris du danger. Le général Almond ne parlait ainsi que par ouï-dire. Moi qui avais vu le général Monclar sous les balles et les obus, au plus fort de l'action, je pouvais témoigner (mais était-il besoin de mon témoignage ?) de cet oubli total de toute sécurité qui faisait dire au colonel Freeman, tout dernièrement encore commandant du 23e régiment d'infanterie américain, auquel est rattaché le bataillon français : « Je voudrais bien qu'on pût persuader le général Monclar de se mettre à l'abri. » Car, le fait vaut qu'on le note, le colonel Freeman, un des plus beaux, des plus authentiques officiers de l'armée des U. S. A., n'appelle jamais le lieutenant-colonel « à titre fictif » qu'était, en Corée, le général Monclar autrement que par son grade réel.

La dernière fois que j'avais approché le général Monclar, c'était au nord de Wonju, après cet encerclement de Chipyong-Ni où le 23e d'infanterie et le bataillon français avaient résisté pendant deux jours et trois nuits, emportant la partie et laissant sur les positions plus de quinze mille cadavres chinois. Les détails de cette affaire qui stupéfia la Corée, le Japon et l'Amérique, je les ai rapportés en leur temps (1). Qu'il soit pourtant permis de rappeler que cette action défensive, où le bataillon français se tailla une part glorieuse, est unique dans les annales de la guerre moderne. Sans doute les parachutages

(1) Voir *France-Illustration* du 17 mars 1951.

l'appui aérien contribuèrent-ils au succès. Il n'en reste pas moins que, attaqués par quatre divisions chinoises supérieurement entraînées et soumis à un feu d'une violence incroyable, Français et Américains eurent plus d'une fois tout lieu de croire à leur anéantissement.

A Wonju, vers la fin de février, c'était, croyait-on, le repos. Le bataillon français se trouvait dans un bois de pins, non loin de la 1re division des Marines qui, dès le lendemain, allait lancer l'offensive qui se poursuit encore aujourd'hui. Chacun dormait enfin sous la tente, et non plus dans la neige. La tente du général Monclar, petite et verte, était confortable avec ses doubles parois. Il y restait peu. Pour le trouver il fallait parcourir ce camp de fortune, le saisir à l'infirmerie, dans les compagnies, ou aux cuisines. Car, en légionnaire vrai, en chef profondément humain, il se souciait avant tout du moral, du bien-être de ses hommes, ces hommes qui se sentirent désorientés lorsque, avant la fameuse attaque, le 6 mars, de la cote 1037, ils apprirent son envol vers Tokio, puis son départ, momentané, pour la France.

Plusieurs semaines s'étaient donc écoulées depuis notre dernière entrevue. Au turban près, je retrouvais le général plus jeune, plus détendu, plus lucide, plus allant que jamais.

Je le connaissais trop pour trouver grand-chose à lui dire. Mais, venant de quitter Corée et Japon, je pouvais lui donner des nouvelles du bataillon, lui annoncer les blessures survenues à tel homme, sous-officier ou officier.

Aussitôt, comme mû par un réflexe, il dictait une note à sa secrétaire, prévoyant le remplacement le meilleur. Je lui disais aussi l'opinion que portait sur lui-même et son bataillon le général Mac Arthur, telle qu'il me l'avait confiée dans l'interview qu'il avait bien voulu m'accorder peu avant sa chute. « C'est à votre général que le bataillon français doit d'être ce qu'il est. Ridgway d'ailleurs ne pense pas autrement. » Là, le général Monclar s'insurgeait :

— C'est faux ! s'exclamait-il. Le bataillon est ce qu'il est grâce à ses hommes et à ses cadres !

— Vous ne nierez pas pourtant, mon général, qu'il a bénéficié d'une renommée, d'une publicité jusqu'ici inhabituelles.

— Eh oui, sans doute. Mais de cela la presse, les correspondants de guerre sont responsables. En d'autres temps les Français ont fait bien d'autres choses dont peu de journaux se sont préoccupés. A Massaoua, par exemple.

Point n'était besoin qu'il en dît davantage. De même que je savais comment, grâce aux Français, se termina la campagne d'Erythrée, je n'ignorais point le rôle du général et de ses troupes à Massaoua. Souvent, sur l'*Athos-II*, puis en Corée, nombre de ses anciens soldats m'avaient dépeint leur chef d'alors forçant, à la tête de ses troupes, les défenses adverses, capturant un amiral commandant en chef, une pléiade de généraux, quatre cent cinquante officiers et quatorze mille hommes. Cela à une époque où certains s'effrayaient de ses initiatives et prétendaient : « Votre anglophilie nous conduira au suicide. » Cela aussi avec quelques fusils-mitrailleurs et des camions.

— Cette fois-ci, poursuivait-il, nous avons eu affaire à ce que j'appellerai le *fair play* américain. Quand, en Corée, le bataillon s'est bien conduit, nul n'a cherché à minimiser son héroïsme. Au contraire...

J'appuyais :

— Ces mêmes articles qui célébraient les Français et chantaient leur courage en reportaient les mérites sur vous. Et aussi les hommes du bataillon.

Là, un geste impatient me répondit seul. Mais si le général est obstiné, je le suis également, d'autant plus que — *ego sum qui vidi* — je sais ce dont je parle, je me souviens de cette première affaire de Wonju, gagnée grâce à lui et dont les retentissements devaient se révéler profonds dans toute la VIIIe armée. Et comme j'insiste, j'obtiens enfin cet aveu :

— Evidemment, dans les débuts, j'ai commandé de très près. J'ai contribué à mettre la machine en marche, à prévenir trop d'emballement. Alors qu'ailleurs je devais pousser mes gens, là il me fallait freiner des chevaux de tête. En outre, en Corée, il s'agissait d'initier les cadres de ce bataillon à trois choses : le combat sur de grands fronts ; le combat sans esprit de recul ; le combat en montagne, où l'obstacle prime le flanquement. Entre autres considérations : pas de combat en montagne sans occupation des pitons, sans manœuvre par les crêtes. Le tirailleur qu'est le commandant de Beaufond en fut tout de suite convaincu. Les autres le comprirent vite.

— Est-ce que, précisément, le règlement...

— Ah ! fait le général. Depuis la dernière guerre, les jeunes officiers ont le plus grand mépris pour le règlement. Ils n'ont que trop tendance à négliger des études militaires qui leur ont paru sans efficacité. Pour un peu, ils leur attribueraient les désastres qui ont pu survenir. Grâce au ciel, des généraux comme Juin et de Lattre ont reçu une formation classique. Mais, les plus jeunes, il faut les persuader de son importance et qu'intelligemment appliqué...

Intelligemment... Non sans une arrière-pensée, je happe l'adverbe au passage. Il me rappelle des palabres nombreuses que nous avons eues, sous la tente et la neige, avec des officiers du bataillon, là-haut, en Corée, à plus de 20.000 kilomètres d'ici. Il s'agissait alors de discussions sur la discipline consentie. Un sujet qui, après certaines affaires coûteuses, sur lesquelles il ne nous appartient pas, à nous, de revenir, n'était pas uniquement théorique. Consentie ou non, cette discipline, où s'arrête-t-elle ? C'est une question qu'au cours de sa carrière le général a dû souvent, je le sais, se poser. Sans une hésitation, il répond d'abord par une anecdote :

— En juin 1916, je faisais fonction de capitaine, on nous impose une attaque. Je dis à l'officier qui m'en donne l'ordre, en lui montrant nos hommes : « Il n'en reviendra pas un seul. » Le ton monte. Je m'emporte : « J'espère que vous ne pourrez plus jamais dormir sans qu'ils reviennent vous tirer par les pieds... »

Il continue :

— En 1918, j'avais été confirmé dans mon commandement, à la tête d'un bataillon à pied. Une fois encore je reçois l'ordre d'attaquer. Je refuse. C'est que, voyez-vous, à partir d'un certain grade dans la hiérarchie — cela ne s'applique évidemment ni aux jeunes officiers, ni au soldat (car alors, quelle armée serait possible ?), il y a un moment où il faut savoir prendre ses responsabilités et, si l'on estime une attaque impossible, savoir dire non. Certes, un autre vous remplacera peut-être, et remportera peut-être une victoire. C'est un risque à courir, un risque personnel, un risque qui retentira sur toute votre carrière. Qu'importe ce risque si vous vous êtes prononcé en toute conscience ? Il n'est rien en comparaison du risque qu'auraient couru des hommes qui, eux, peuvent y laisser leur peau !

Je sais... En d'autres termes : mieux vaudrait renoncer à une action, aussi éclatante, aussi triomphante qu'elle fût, mais qui devrait, en quelques heures, coûter cent soixante-dix hommes. Les gens du bataillon ne pensaient pas autrement qui, au lendemain de l'étonnante, de la très chère victoire de la cote 1037 disaient : « Si le général avait été là... »

A bâtons rompus nous parlons de choses et d'autres. Je reprends dans le menu détail — combien, si ma parole à lui donnée ne me liait, je voudrais l'écrire — l'entrevue que m'accorda le général Mac Arthur. Nous énumérons les raisons réelles, profondes, de son éviction. Et le général Monclar :

— En s'attachant à la formation de ce bataillon de Corée, les présidents Jules Moch et René Pleven, le ministre de la Guerre, M. Max Lejeune, ont marché dans les traces de Léon Bourgeois et de Paul-Boncour, qui réclamaient l'un et l'autre la création d'une armée internationale, seule susceptible, estimaient-ils, de maintenir la paix. Mac Arthur était du même avis...

Il ouvre un tiroir, fouille dans un amas de papiers, de notes.

— Voici, après qu'il m'eut reçu, ce que j'écrivais à ma femme, une lettre oubliée « poche restante », je m'en suis aperçu depuis : « Le général Mac Arthur a mis toute sa mystique — et il a une vie intérieure profonde — dans la création de cette première armée des Nations Unies. Devant l'histoire il tient à apparaître comme le premier commandant de cette armée beaucoup plus que comme le vainqueur de l'Extrême-Orient, ce qui suffirait à sa gloire. En me quittant il m'a dit : « La première armée des Nations Unies... » et il m'a gardé longuement la main dans les siennes...

Un officier d'ordonnance entre qui annonce des visiteurs. Je ne cherche plus de transition :

— Selon vous, mon général, le *Supreme Commander* était-il, comme on l'a écrit récemment dans la presse, détesté par la troupe, l'aviation et la marine ?

— Je n'ai pris contact qu'avec la troupe, répond le général Monclar. J'ai été étonné de ce qu'on a écrit. Car chaque fois qu'était prononcé le nom de Mac Arthur je n'ai trouvé chez les chefs que de la vénération. Je dis bien : vénération. Et quand on a prétendu qu'il n'était pas responsable de ses succès... La parole de Joffre : « Je ne sais qui a gagné la bataille de la Marne. Je sais bien qui l'aurait perdue... »

Le temps presse. Je le sens. Ceux auxquels on a promis audience s'impatientent. Seule l'extrême bienveillance que m'a toujours montrée le général Monclar lui fait prolonger l'entretien. Rapidement, nous passons en revue ceux des officiers, sous-officiers et soldats qui se sont particulièrement distingués dans ce bataillon, sur la santé physique et morale duquel veillent le médecin lieutenant-colonel Brunel, le médecin commandant Jean-Louis, et que commande par intérim l'excellent colonel Dumoncel. Et de même qu'après Chipyong-Ni il me disait, pensant à des décorations : « Il faudrait les citer tous ! », le général Monclar affirme : « Il faudrait les nommer tous. » Tous ? Les morts d'abord : le lieutenant Delmotte, si brave, le premier tué du bataillon ; le commandant Lemaître, qui était si heureux de vivre ; le capitaine Serre, ce mathématicien qui ne laissait rien au hasard ; le lieutenant Ange Nicolaï, dont chacun pensait : « Pourvu qu'il reçoive sa Légion d'honneur avant qu'il soit tué... » ; le lieutenant Le Roux, qui tomba, que le froid figea au garde à vous. Puis les blessés : le capitaine Huchard, le lieutenant Delvert, deux balles, l'un et l'autre en pleine tête ; le capitaine Dalban ; les lieutenants Le Beurrier, Lainel, Haeffner, de Villeneuve, de Mareuil, touchés à des degrés divers. Les vivants enfin : d'abord les trois commandants : Le Mire, toujours sur la brèche ; de Beaufond, prêt à toutes les attaques ; Barthélemy, qui sauve toutes les situations ; puis les chefs de compagnie émérites que sont le capitaine de Castres et son adjoint Lalagüe ; les lieutenants Le Louër et Baxerres, que félicita personnellement le chef de la VIIIe armée. Et le général, qui connaît son bataillon homme par homme, jette des noms :

— Nommez-les ! Nommez-les tous ! Et n'oubliez pas le lieutenant Boutin. Je faisais grand fond sur lui. Il ne m'a pas trompé. C'est lui le vainqueur de l'affaire du 6 mars !

Un dernier mot sur le pas de la porte :

— Mon général, quand repartez-vous ? Les hommes vous réclament.

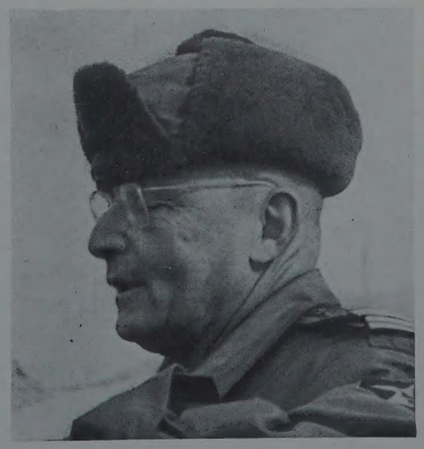
— Bientôt. Le plus tôt possible. Dès que j'aurai mis sur pied le recrutement des renforts. Le ministre m'a donné son plein appui...

... Allons, moi qui avais été si heureux de quitter cette terre de désolation et de carnage, je sens qu'il me faudra retourner en Corée...

APPROCHÉ LE GÉNÉRAL MONCLAR...

... C'ÉTAIT AU NORD DE WONJU. »

PAR PAUL MOUSSET



SOUS-MARIN : PLUS AUCUN ESPOIR DE SAUVER L'EQUIPAGE

L'Amirauté considère l'« AFFRAY » perdu corps et biens

★

AVEC LA DISPARITION DE L' « AFFRAY » S'ALLONGE LA LISTE LUGUBRE DES CATASTROPHES SOUS-MARINES. LA DERNIÈRE EN DATE ÉTAIT CELLE DU « TRUCULENT », QUI COULA LE 12 JANVIER 1950 A L'EMBOUCHURE DE LA TAMISE. SOIXANTE-CINQ HOMMES PÉRIRENT. EN DÉCEMBRE 1946 LE SUBMERSIBLE FRANÇAIS 23-26 S'ENGLOUTIT AVEC DIX-NEUF HOMMES AU LARGE DE TOULON. L'ANNÉE 1939 AVAIT VU LA PERTE DE TROIS SOUS-MARINS : UN AMÉRICAIN, LE « SQUALUS », LE 24 MAI ; UN ANGLAIS, LE « THETIS », LE 1er JUIN (AVEC QUATRE-VINGT-DIX-NEUF HOMMES) ; ET LE 15 JUIN UN FRANÇAIS, LE « PHÉNIX », QUI PORTAIT SOIXANTE ET ONZE HOMMES D'ÉQUIPAGE.

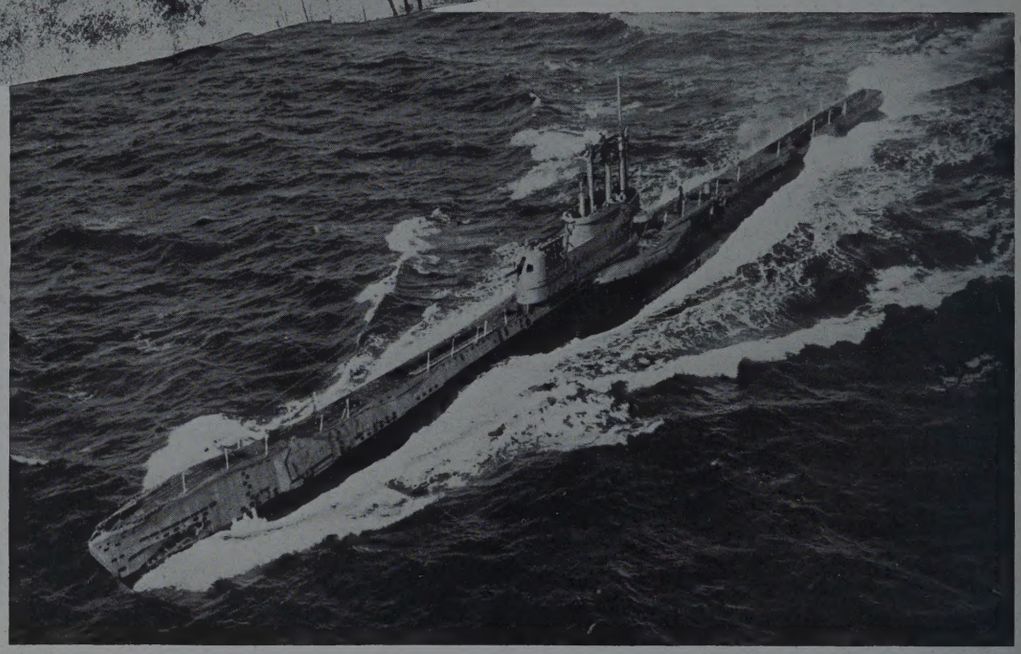
LA CATASTROPHE DE L'« AFFRAY »

« J'ai vécu à bord du sous-marin disparu. »

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL R. BRANELLEC

« Ai touché le fond. » A bord du *Sea Devil*, où l'on crut entendre ce message diffusé en supersonique dans la nuit du mardi 17 au mercredi 18 avril, on pensa que tout n'était pas perdu. Par la suite, de plusieurs autres navires participant aux recherches parvinrent des confirmations de cette bonne nouvelle. Les signaux perçus étaient indistincts ; au moins témoignaient-ils qu' « il y avait quelque chose ». L'espoir, en pareille circonstance, se satisfait des plus faibles indices... Dans la matinée du mercredi, l'Amirauté elle-même annonçait que le contact avait été pris et précisait : « L'*Affray* repose sur fond de sable par 33 brasses d'eau, près du point où il plongea lundi soir, au large de la pointe occidentale de l'île de Wight. »

L'*Affray* avait quitté Portsmouth, son port



UN SOUS-MARIN BRITANNIQUE — QUE L'AMIRAUTÉ DIT ÊTRE L' « AMPHION » — PENDANT LES RECHERCHES QUI COUVRENT UNE ZONE DE 2.000 MILLES CARRÉS. DES HOMMES D'ÉQUIPAGE SCRUTENT L'HORIZON.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU JOHN BLACKBURN COMMANDAIT L' « AFFRAY ». SA FEMME ET SES DEUX ENFANTS ONT LONGTEMPS ESPÉRÉ SON RETOUR.

AVEC SES 85 MÈTRES, SES 1.200 TONNES ET SA VITESSE DE 19 NŒUDS EN SURFACE, L' « AFFRAY » ÉTAIT UNE DES UNITÉS LES PLUS REMARQUABLES DE LA ROYAL NAVY. LE VOICI A SON APPONTEMENT A PORTSMOUTH L'ÉTÉ DERNIER. CETTE PHOTO ET LES SUIVANTES ONT ÉTÉ PRISES PAR ROGER BOULET.

LES « DAVIS ESCAPES » RESSEMBLENT A UNE ISSUE ORDINAIRE DE SUBMERSIBLE : UN TUBE ÉTANCHE S'ENFONÇANT VERTICALEMENT DANS LE NAVIRE.

SERRÉS DANS LE POSTE D'ÉQUIPAGE, LES HOMMES NOUS AVAIENT FAIT BON ACCUEIL ET NOUS AVAIENT CONVIÉS A PRENDRE AVEC EUX UNE TASSE DE THÉ. UN ÉTROIT COULOIR DESSERVAIT LA PUISSANTE MACHINERIE. DURANT LES MANŒUVRES, CHAQUE HOMME DE SERVICE SURVEILLE LES NOMBREUX CADRANS DE CONTROLE.

d'attache, pour des exercices de plongée. Il s'enfonça à 21 h. 15. Il devait faire surface à 8 h. 30 le lendemain matin... Depuis ce moment ce fut le silence. On espéra d'abord que le commandant avait de lui-même décidé de prolonger l'essai, puisqu'il avait de quoi « tenir » plusieurs jours sans l'aide du Schnorkel, qui ne peut être utilisé qu'en petite plongée... On sait par quelles alternatives d'espérance et d'angoisse passèrent les sauveteurs... Un avion signala qu'il avait repéré un caisson blanc et jaune, semblable à celui que doivent larguer les sous-marins en difficulté. Toute la flotte des navires anglais et français mobilisés pour cette quête dramatique fit route à pleine vitesse, pour ne trouver finalement qu'une caisse de poisson tombée d'un chalutier.

Non loin de là, la ville de Portsmouth attend, attend encore. Des parents, des fiancées... La plupart des marins disparus étaient originaires de Portsmouth.

Si peu que ce fût, je les avais rencontrés. L'été dernier, invité par la Royal Navy, j'avais visité l'*Affray* en compagnie de l'un des reporters-photographes de *France-Illustration*, Roger Boulet. Nous avions passé une partie de la matinée à bord. J'avais pu m'entretenir librement avec plusieurs hommes de l'équipage tandis que Boulet choisissait ses angles. La plupart de ces garçons étaient âgés de dix-huit à vingt-cinq ans. Des physionomies énergiques, nullement tendues et, bien au contraire, souriantes. S'ils aimaient leur métier ? Mais oui, ils l'aimaient, sans forfanterie, parce qu' « il y avait des avantages ». Cependant ils n'ignoraient pas les risques courus ; mais ils n'y pensaient presque jamais. D'ailleurs, n'y avait-il pas maintenant les *Davis escapes*, les sorties de secours ? L'*Affray*, une des seize unités de la classe A, spécialement conçues pour les grandes croisières, en possédait quatre, une de plus que les autres submersibles.

« Une chance de plus de s'en sortir », nous dirent en riant trois joyeux compagnons.

Nous les avions revus à Southsea, se promenant parmi les attractions innombrables de la fête foraine. Ils s'amusaient comme tous les marins du monde, essayant leur force ou leur adresse, regardant timidement les filles et bombant le torse. Encombrés et fiers de leur jeunesse, comme ils étaient fiers d'être des Britanniques et fiers d'appartenir à la marine la plus glorieuse du monde.

Combien parmi ces garçons sympathiques et solides auront échappé au mauvais sort ? Le hasard d'une fin de service, d'une simple permission... Hasard, fatalité. Ils étaient prêts à affronter l'une et l'autre.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE « FRANCE-ILLUSTRATION » (ROGER BOULET)

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL LUCIEN BODARD

LA NOUVELLE OFFENSIVE COMMUNISTE AU TONKIN

50.000 VIETS MENACENT LA CITADELLE DE DONG-TRIEU

LES PREMIERS ET FAROUCHES ASSAUTS DE L'ENNEMI ONT ÉTÉ BRISÉS GRÂCE A L'HÉROÏSME DES DÉFENSEURS DE MAO-KHÉ

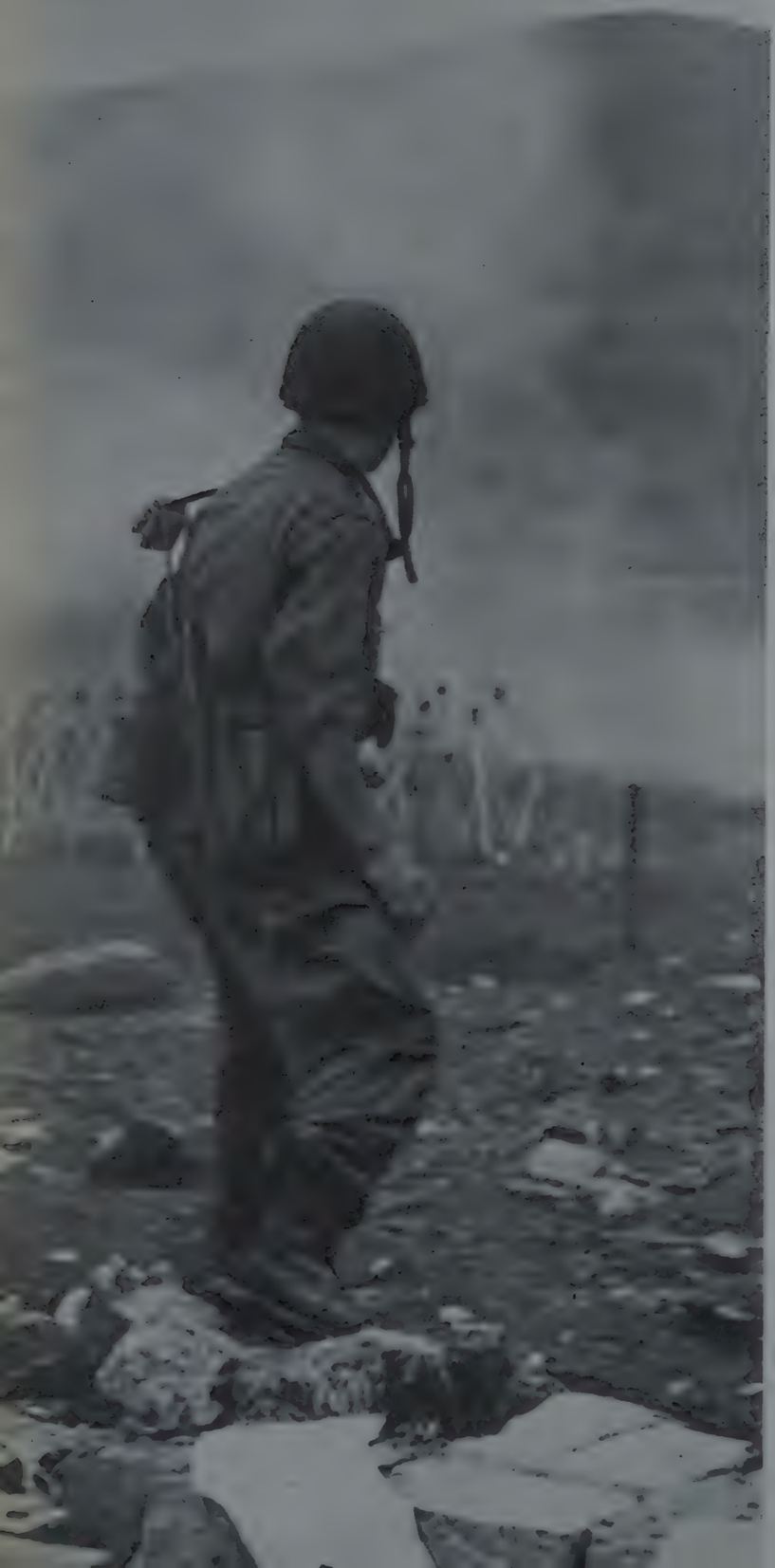
La route n° 18 était autrefois une artère provinciale sans grande importance qui reliait des bourgades paisibles, établies au bas des pentes du massif de Dong-Trieu. La chaussée allait d'est en ouest, des charbonnages de Hongay, sur la mer, jusqu'à la petite cité de Phu-Lang-Tuong, en plein nord de Hanoï. C'était ce qu'on appelle une rocade, établie parallèlement à l'axe essentiel du Tonkin, à cette grand-route de Haïphong à Hanoï, à peine surélevée, à travers l'immensité plate des rizières. Mais sur la R. P. 18, à une vingtaine de kilomètres au nord, le paysage était splendide. D'un côté, les âpres hauteurs du Dong-Trieu immense, qui finissait là en des croupes chauves et tourmentées. De l'autre, des fleuves aux méandres infinis, des nappes d'eau jaune sans fond, de véritables bras de mer pleins de boue. Mais de cette zone marécageuse sortaient, comme des osselets, les rocs aigus et noirâtres de ce qu'on nomme la baie d'Along terrestre, prolongeant celle qui, à une cinquantaine de kilomètres de là, émergeait en un pointillé « ruiniforme » des flots aux bleus étranges — bleu d'azur, bleu turquoise, bleu pétrole — de la mer de Chine.

Tout au long de la guerre d'Indochine le massif du Dong-Trieu avait été un repaire vietminh. Mais, surtout depuis l'évacuation de Langson, l'ennemi s'y était installé en nombre — et c'était sur la R. P. 18 que les Français avaient établi leur première ligne, en l'espèce des postes démodés, en brique et en bambou, dits « postes à la Dubout ». Parfois, sur une éminence, se dressait une cité militaire du siècle passé, une citadelle avec des murs immenses terminés par des créneaux, voire par des tessons de bouteille. Telle était la forteresse même de Dong-Trieu (du même nom que le massif), où les soldats d'à présent pouvaient lire, en un cimetière aux lourdes croix blanches, les noms de leurs prédécesseurs de l'infanterie de marine qui avaient péri en cet endroit au cours d'un dur combat, vers 1897.

DES SACRIFICES POIGNANTS

Le secteur était cependant relativement calme. Les Vietminh ne pouvaient guère espérer atteindre par là le port, si proche pourtant, de Haïphong, car il était protégé à la fois par les bras de mer et par la nouvelle ceinture de béton ordonnée par le général de Lattre. Cependant, depuis un mois, il apparaissait que l'ennemi procédait, dans le cadre général de sa nouvelle offensive, à des concentrations particulièrement denses dans les profondeurs du Dong-Trieu. Et soudainement le drame commença. Des forces ennemies considérables, descendues de la montagne, se jetèrent sur ce secteur de la R. P. 18. Ils détruisirent avec des bazookas, avec du plastic, avec de primitifs et puissants bengalores, les pauvres postes isolés et complètement indéfendables, généralement installés au bord même de la route, juste au-dessous des crêtes ennemies. Ce fut une tragédie poignante et simple du devoir militaire, car il n'y eut pas de secours ; simplement les messages de la radio disaient : « Tâchez de décrocher... » Après des combats acharnés, les garnisons de Uongbi et de Yenlap réussirent, en se ruant dans la nuit, à échapper. Mais partout ailleurs, à Bi Cho, à Chap Khé, à la cote 60, au décanteur (ouvrage filtrant les eaux de la montagne conduites à Haïphong par une canalisation), dans ces postes minuscules où un officier ou un sous-officier français commandait à des tirailleurs sénégalais ou autochtones, ce fut le combat sans espoir, la résistance jusqu'à la mort. Dans un de ces sièges désespérés un officier français refusa vingt fois de se rendre à des sommations vietminh. Il combattit jusqu'à la fin. Au bout de quelques jours l'ennemi, faisant un « trou » d'une trentaine de kilomètres dans la R. P. 18, avait détruit six postes et cinq ponts, dont celui très important de Uongbi.

Ces sacrifices poignants, l'état-major français les avait acceptés pour éviter un piège gigantesque, pour que des forces d'intervention ne fussent pas encerclées et détruites dans quelque nouveau Dong-Khé — le fatal Dong-Khé de la frontière chinoise. En effet, sur les rebords du Dong-Trieu, trois brigades



NOS PARACHUTISTES VICTORIEUX AVANCENT AVEC PRÉCAUTION SUR UN TERRAIN TRUFFÉ DE MINES.

TOUT AUTOUR DE MAO-KHÉ, LES VIETS AVAIENT FAIT SAUTER LES PONTS. LES RENFORTS SONT PASSÉS QUAND MÊME...

... EN ATTENDANT LEUR ARRIVÉE, LES DÉFENSEURS TENAIENT SOUS UN FEU DE MORTIERS INTENSE. DE SON CHAR, LE COMMANDANT D'UN GROUPEMENT BLINDÉ DONNE DES ORDRES A SES ÉLÉMENTS.

vietminh (soit de 40.000 à 50.000 hommes) attendaient que les Français lançassent dans le cul-de-sac de la R. P. 18, au secours de Uongbi et de Bi Cho, un ou deux groupements d'intervention. Alors la nasse se serait refermée. Qu'on regarde la carte. Des secours n'auraient pu arriver par le sud, de Haïphong ou de Quang-Yen — d'autant qu'un commando vietminh venait de faire sauter un pont essentiel sur la transversale principale. Ils ne pouvaient surgir que de Sept-Pagodes ; il leur fallait donc s'enfoncer sur la R. P. 18, dans cette étroite bande de rizières coincée entre les rebords abrupts du massif et les bras de mer impassables du Song Bach Dang. Ces renforts suffisamment engagés, les masses ennemies n'auraient eu qu'à dévaler du Dong-Trieu pour réaliser un tragique et énorme encerclement.

Ainsi, vers la fin de mars, l'ennemi avait beau multiplier ses banderilles, il devenait certain que les Français ne réagiraient pas. Alors, brutalement, les Vietminh, changeant de tactique, frappèrent lourdement plus à l'ouest, contre les postes de Mao-Khé, qui commandaient les approches de la citadelle de Dong-Trieu. Cette forteresse — elle — était déjà hors du cul-de-sac : elle commandait une artère transversale menant directement à Lai-Khé, sur la grand-route de Haïphong à Hanoï. En la faisant sauter les Vietminh auraient porté la guerre au cœur même du delta tonkinois. Par leur entreprise nouvelle ils acceptaient la bataille : ils l'eurent.

LE DRAME DE MAO-KHÉ

Ces événements brefs et violents se déroulèrent sur un espace minuscule. La place forte de Dong-Trieu est perchée sur un mamelon, au milieu d'une étroite bande de rizières, entre le massif lui-même et la baie d'Along terrestre. A 8 kilomètres plus à l'ouest, Mao-Khé est une bourgade qui servait de siège autrefois à une importante compagnie de charbonnages — lesquels sont inexploités depuis 1945. La défense de Mao-Khé était assurée par deux postes. L'un, dit Mao-Khé Eglise, établi dans le village même, sur le bord de la R. P. 18, avait une petite garnison de tirailleurs commandée par le lieutenant Bourgeois. L'autre, appelé Mao-Khé Mine, aménagé dans les anciens bâtiments de l'exploitation charbonnière, au pied même de la montagne, était commandé par le fameux lieutenant Toan, le chef d'un commando de Nungs et de Thos qui, dans la région de Langson, s'était illustré par des raids profonds dans les jungles vietminh. Ces deux postes, distants de 3 kilomètres environ, étaient reliés par une traînée noire, l'ancienne voie d'un decauville. Leur effectif total ne dépassait guère une centaine d'hommes. Et la garnison de Dong-Trieu n'était elle-même pas beaucoup plus forte.

Quant aux faits, en voici le déroulement tragique. Dans la nuit du 29 au 30 mars le poste de Mao-Khé Mine était assailli par tout un régiment vietminh fanatique et muni de canons, de gros mortiers et de bazookas. Cependant, malgré la violence des attaques ennemies, les hommes de Toan tenaient encore au petit matin, parmi les murs effondrés. Alors, devant l'ampleur de cette offensive vietminh, le commandement français dépêchait au secours de Mao-Khé en péril le groupe d'intervention du colonel Sizaire. Dès l'après-midi, des éléments du 6e B. C. C. P. (bataillon de chasseurs coloniaux parachutistes) se jetaient dans Mao-Khé Eglise, puis remontaient la piste du decauville pour dégager Mao-Khé Mine. Devant les feux d'enfilade des Vietminh en embuscade, ils durent s'arrêter — mais du moins leur tentative permit à Toan et à ses soldats de s'échapper de leur poste intenable. Et puis ce fut le grand assaut de la nuit — trois ou quatre régiments vietminh lâchés contre Mao-Khé Eglise. Durant cinq heures acharnées les tirailleurs, dans le poste, les parachutistes, en hérisson dans la bourgade, se battirent désespérément. Ils furent sauvés, parce qu'un groupe d'artillerie était arrivé à temps à Dong-Trieu. Sans arrêt trois batteries tirèrent, furieusement, plus de deux mille obus. Au petit matin l'ennemi regagnait ses montagnes en abandonnant quatre cents corps sur le champ de bataille.

Tel fut ce drame — que je vais essayer de dépeindre tel qu'il m'apparut quand, au lendemain des combats, je pus gagner Dong-Trieu et Mao-Khé.

L'EXTRAORDINAIRE RAPIDITÉ DES DÉCISIONS FRANÇAISES

Le 1er avril, vers midi, j'apercevais au loin, dans le prolongement de la R. P. 18, la citadelle de Dong-Trieu. Au premier abord elle m'apparut comme une imagerie du siècle dernier : sur une butte solitaire, une sorte de château fort aux murailles crénelées, morceau d'architecture médiévale perdu en plein XXe siècle. Mais sur les pentes de la forteresse le spectacle était étrangement moderne : y donnaient l'accent de la guerre d'à présent les cités de tentes, les lignes de camions, les rangées de canons en batterie, tout le remue-ménage ordonné de soldats habillés, dans leur simplicité volontaire, comme des ouvriers. Là étaient réunis les principaux éléments du groupement Sizaire — des Français, des Vietnamiens, des Arabes, des Sénégalais.

Dès mes premiers contacts il m'apparut que l'affaire de Mao-Khé avait été très sérieuse — plus grave même que je ne l'avais cru d'abord. Giap, qui commandait personnellement les forces vietminh de l'offensive, avait massé près de 50.000 hommes pour une opération en trois temps. Selon le plan primitif, l'ennemi, dans une première nuit, devait s'emparer de Mao-Khé Mine, puis, la nuit suivante, il devait capturer Mao-Khé Eglise ; enfin, une troisième nuit devait mener à l'assaut décisif contre la citadelle même de Dong-Trieu. Les Vietminh avaient l'ordre de n'engager pour ces assauts préliminaires qu'une faible partie de leurs forces ; Giap tenait en réserve sa masse principale, afin de la lancer seulement après les premières défaillances françaises, pour leur exploitation à outrance. Peut-être espérait-il ainsi arriver jusqu'à Haïphong ?

Ce fut la rapidité extraordinaire des décisions françaises qui sauva la situation. Dans la nuit du 28 au 29 mars le général de Lattre de Tassigny convoquait à Hanoï le colonel Sizaire, lui déclarant à brûle-pourpoint : « Les Vietminh sont décidés à s'emparer de la citadelle de Dong-Trieu. Il faut la conserver à tout prix. Pour cela je vous donne le commandement d'un groupe mobile d'intervention — lequel d'ailleurs n'existe pas actuellement. Il sera composé par telles et telles unités, à présent réparties à travers tout le Tonkin. Il faut que demain soir vous ayez rassemblé toutes ces formations dans la petite cité de Sept-Pagodes et qu'elles constituent déjà un tout

NETTOYANT LE TERRAIN APRÈS LA RETRAITE ENNEMIE, NOS TROUPES DÉBUSQUENT DES REBELLES DE LEUR CACHETTE.

EN SE RETIRANT, L'ADVERSAIRE LAISSA DE NOMBREUX BLESSÉS, COMME CELUI-CI, QUE SOIGNE UN SOLDAT VIETNAMIEN...

... DE LA COMPAGNIE DU LIEUTENANT TOAN, OU CET AUTRE, QUI S'ÉTAIT CACHÉ TOUTE LA NUIT DANS UN RUISSEAU.

cohérent. Dans la nuit du 29 au 30 mars vous transporterez votre groupement jusqu'à Dong-Trieu et Mao-Khé. Vous devez gagner la bataille de Mao-Khé. »

Alors commença une extraordinaire course de vitesse entre les Français et les Vietminh. Le 29 mars au soir le groupement d'intervention Sizaire était effectivement rassemblé à Sept-Pagodes. Mais il fallait de toute urgence le transporter sur la zone de bataille, où la pression vietminh augmentait d'heure en heure. La distance n'était que d'environ 30 kilomètres, mais à priori les difficultés paraissaient presque insurmontables. Il y avait bien la route provinciale 18 et aussi la voie fluviale. Malheureusement la R. P. 18 était coupée par un bac primitif, que des coolies tiraient par des câbles au moyen de bambous encochés : le débit n'était que d'un véhicule toutes les dix minutes. Quant aux fleuves plus ou moins emmêlés, autant de nappes d'eau sans fond, où à chaque instant s'enlisaient les bateaux. Le colonel Sizaire, dans ces conditions, décida d'envoyer par la route la moitié de son groupement — un bataillon de parachutistes qui devait se jeter dans Mao-Khé et un groupe d'artillerie capable d'établir un barrage meurtrier contre les assauts vietminh.

Pendant que les éléments transportés par camions arrivaient progressivement à Dong-Trieu et à Mao-Khé dans la journée du 29, le colonel Sizaire, avec l'autre moitié de son groupement, remontait sur de petits L. S. T. les méandres infinis des rivières. Les bateaux s'échouèrent une fois, deux fois, puis tout de bon. Alors commença l'épopée tragi-comique du colonel Sizaire pour rejoindre Dong-Trieu menacé. Il y eut un bain de boue pour gagner la rive, puis, sur une route écartée, l'auto-stop d'un vieux camion militaire conduit par des Sénégalais, puis le franchissement d'un autre fleuve sur une barque indigène faisant eau de toutes parts, puis l'auto-stop d'un antique car chinois. Les soldats, eux, crapahutaient (crapahuter en argot militaire indochinois signifie accomplir une progression semi-aquatique) pendant plus de 20 kilomètres. Cependant dans la nuit du 29 au 30 tout le groupement d'intervention était parvenu sur le champ de bataille.

Pendant que les parachutistes du 6e B. C. C. P. faisaient un hérisson dans Mao-Khé Eglise, les trois batteries d'artillerie s'installaient au pied de la citadelle de Dong-Trieu. On peut dire que Mao-Khé fut sauvé par les canons... Quand à 2 heures du matin se déclencha le furieux assaut vietminh contre le carré des parachutistes, les pièces se mirent à cracher sans fin. De Mao-Khé l'observateur d'artillerie disait par radio : « Tirez plus près, toujours plus près. Les Vietminh ont pénétré dans le village... » Alors les artilleurs resserraient encore leur tir de façon à encadrer à la fois la bourgade et le poste dans les cercles de fer. Cela était presque angoissant. Les artilleurs se conformaient aux messages de la radio tout en s'exclamant : « Mais nous allons faire de la charpie avec les nôtres ! » A 5 heures du matin les canons étaient rouges, en sorte que les servants proclamaient : « On ne peut plus tirer... » Mais les officiers criaient à leurs hommes : « Continuez quand même. » Et cela dura jusqu'au jour, jusqu'à ce que les Vietminh écrasés par cette avalanche de fer se fussent retirés.

UN FÉROCE COMBAT DE RUES

Dans l'après-midi je me suis rendu à Mao-Khé Eglise. Tout d'abord je fus arrêté par un pont que les Vietminh avaient fait sauter dans la nuit de la grande attaque. Un bac de fortune commençait à peine de fonctionner. Je franchis l'obstacle par une passerelle en bambou. Au milieu de l'encombrement un sergent aviateur allait de groupe en groupe pour demander : « Savez-vous où est le corps de l'aviateur abattu l'autre jour dans son Hellcat ? On m'a dit qu'il se trouvait par ici... Il a été placé dans un caisson d'artillerie sur le couvercle duquel on a attaché un bout d'hélice de son appareil. » Je devais apercevoir la caisse de l'autre côté et dessus il y avait effectivement un bout d'hélice. Je réussis à monter dans un camion plus ou moins brûlé lors des combats de Mao-Khé. Après avoir dépassé quelques tours bazookées aux trous énormes, j'arrivai enfin dans Mao-Khé. La bourgade classique des lendemains de bataille : toutes les maisonnettes de la périphérie étaient effondrées, le reste constituait un capharnaüm branlant, sali par les flammes, déchiré par les obus et les balles, où les habitants revenus recherchaient leurs pauvres effets. Je pénétrai dans une de ces demeures encore debout. Dans la pièce principale je vis une excavation grossière, abri creusé par le propriétaire lui-même. Dans la rue un vieil Annamite avec des lunettes de fer et un béret basque me montra son nom sur une médaille en bronze — médaille du mérite du ministère du Travail : « Je m'appelle Monsieur Hau, me dit-il, et je suis un ancien adjudant de l'armée française. Vingt ans de service. Maintenant je suis le chef des miliciens qui gardent cette tour à l'entrée. Mes hommes sont des paysans mal armés. Aussi, quand notre tour fut atteinte par un obus, ils eurent peur et voulurent s'enfuir. Je leur ai commandé de se battre jusqu'au bout, et ils m'ont obéi. Plusieurs ont été tués, mais on a conservé la tour. Venez voir les survivants ! » Et, au milieu des ruines, j'aperçus des gaillards en train de manger fort voracement un cochonnet.

A Mao-Khé les garçons du 2e B. C. C. P. venaient d'être relevés par des légionnaires parachutistes. Les nouveaux venus achevaient le ménage ; en particulier ils avaient enlevé une cinquantaine de cadavres vietminh déchiquetés dans les barbelés. Je pus cependant avoir un récit circonstancié de la nuit tragique. Les Français résistèrent, d'une part, dans le poste tenu par de l'infanterie coloniale, d'autre part, dans le village défendu par le B. C. C. P. L'attaque commença par un feu d'enfer, l'ennemi tirait à la fois avec deux 75, avec des canons américains de 57 à charge creuse et avec des mortiers de 80 et de 120. Puis les assaillants, s'élançant par trois côtés, attaquèrent à bout portant avec des bazookas utilisés comme armes d'infanterie. Ils jetaient des paquets de plastic et des grenades au phosphore. Méthodiquement, ils entreprirent de faire sauter une maison après l'autre avec leurs explosifs. Dans la nuit se déroula, avec une férocité intense, un long combat de rues. Deux camions et une automitrailleuse français flambaient dans la rue principale, mais, inlassablement, une autre automitrailleuse balayait de son feu cette artère infernale. Les parachutistes, retranchés au milieu des murs croulants, arrêtèrent finalement l'avance ennemie. L'artillerie de Dong-Trieu, avec une précision merveilleuse, frappait les vagues d'assaut des rouges. A l'aube les Vietminh se retirèrent. Au lieu d'attaquer la citadelle de Dong-Trieu, ils allaient s'abriter dans leurs montagnes.

LA REPRISE DE MAO-KHÉ

Dans la journée du 31 mars les troupes françaises reprenaient Mao-Khé Mine sans un coup de fusil. Pendant que les tirailleurs convergeaient vers le poste à travers les rizières, j'ai paisiblement suivi la traînée noirâtre du decauville. Je suis arrivé dans un étrange cadre de bâtiments industriels concassés. Dans la cour du poste des coolies amenaient des cadavres : Sénégalais et partisans défenseurs de Mao-Khé Mine dont les blessures étaient affreuses. Parmi eux, un Européen à la grande barbe rousse, dont les jambes étaient calcinées. Le malheureux avait été retrouvé dans une chambre où, avec l'étrange rigidité des cadavres, il était appuyé au lit sur un coude et dressait en l'air son autre bras. Sa gorge était traversée par un énorme clou, et tout le bas du corps avait été brûlé affreusement. Cet homme, blessé à la jambe lors du combat, n'avait pu s'échapper avec Toan et ses partisans. Les Vietminh l'avaient trouvé là et s'étaient acharnés sur lui.

Dans toute la cour, à travers tous les débris du poste, régnait une affreuse odeur de mort. Dans la plaine alentour, entre les deux Mao-Khé, gisaient encore des centaines de corps vietminh. Mais surtout les enceintes détruites du poste étaient jonchées de débris humains. C'était tout ce qui demeurait des volontaires de la mort qui avaient rampé vers les barbelés de notre poste avec des charges de plastic ou de longs bambous remplis de poudre jaune. Ces charges et ces bambous, en leurs détonations énormes, arrachaient bien les barbelés, mais déchiquetaient aussi les porteurs. Auprès d'une brèche une minuscule plaque de sang, un petit sachet de riz, un bidon cabossé : cela avait été un volontaire de la mort. Quelques mètres derrière, un grand mur de briques — l'enceinte extérieure — démoli par un canon de 57 ennemi tirant à bout portant. Mais dans sa chute il avait enseveli à la fois des assaillants vietminh et un défenseur sénégalais. Partout le sol était jonché de débris divers, comme des douilles, des pansements sanguinolents, des casques en bambou tressé, tout un matériel vietminh d'assaut. Et, partout, de longues traînées jaunâtres de mélinite. D'ailleurs, cette mélinite, on la retrouvait en savons, dans des pots, dans des paniers, dans des jarres. Toute la tactique vietminh avait été basée sur cette poudre employée à profusion dans toutes sortes d'instruments à charge creuse. Les Vietminh sont décidément des maîtres artificiers pour l'attaque de ces postes de modèle ancien, avec leurs murs de briques et leurs enceintes de terre. Qu'on imagine l'horreur des assauts parmi ces explosions, ces détonations, ces incendies où tout saute, tout dégringole dans des avalanches de briques. Je pensais aussi, dans ce poste de la désolation, aux Vietminh rampant avec leurs charges infernales, qui allaient sauter en morceaux eux-mêmes ou seraient tués par des balles dans la tête avant d'arriver au but...

Dans la cour les Français avaient rassemblé le butin. Il y avait une mitrailleuse tchèque et des projectiles chinois ornés de caractères, dont l'un n'était autre qu'une croix gammée. Il y avait un bengalore, un simple bambou long de 3 mètres entièrement bourré de mélinite et muni d'un détonateur. Généralement le bengalore ne comporte même pas de mèche lente ; en sorte que le porteur va à une mort certaine, et pourtant il rampe silencieusement dans la nuit avec la protection d'un bouclier en bambou tressé.

LA REPRISE DE L'OFFENSIVE DES VIETS

A ce moment je vis passer un homme hagard : c'était un partisan rescapé qui avait été pris dans des éboulis. Dans la cour du poste de grandes lettres blanches réclamaient une ambulance : le dernier message de Toan à l'aviation. Jamais je n'avais autant touché le tragique de la guerre que dans ce poste héroïque où, deux fois, Toan repoussa les assaillants qui y avaient déjà pénétré. Jamais je n'avais entendu parler, de part et d'autre, d'un pareil acharnement. Car les Vietminh qui attaquaient étaient soumis, eux, à toute la furie de l'artillerie et de l'aviation, aux bombes et au napalm. Il paraît que des Vietminh plus ou moins « napalmisés » continuaient à tirer. Il est vrai que des prisonniers faits la veille avaient, à Dong-Trieu, proposé leurs services pour approvisionner en munitions les canons français en plein tir. Mais comment pourrions-nous comprendre ces étranges contradictions ?

On sait qu'après Mao-Khé les forces vietminh se retirèrent dans la montagne, mais au moment où j'achève cet article ils sont revenus en force pour attaquer une série de postes sur la route 18 entre Dong-Trieu et Sept-Pagodes. A l'heure actuelle ils soumettent la citadelle de Dong-Trieu à un déluge de mortiers. La seconde manche de l'offensive ennemie commence.

LE DRAPEAU TRICOLORE FLOTTE TOUJOURS SUR LES RUINES DE L'ÉGLISE DE MAO-KHÉ.

CES CASOARS DÉLAISSÉS UN MOMENT PAR LEURS PROPRIÉTAIRES ONT L'ASPECT D'UN TROPHÉE.

LES SAINT-CYRIENS

DE LA PROMOTION « GARIGLIANO »

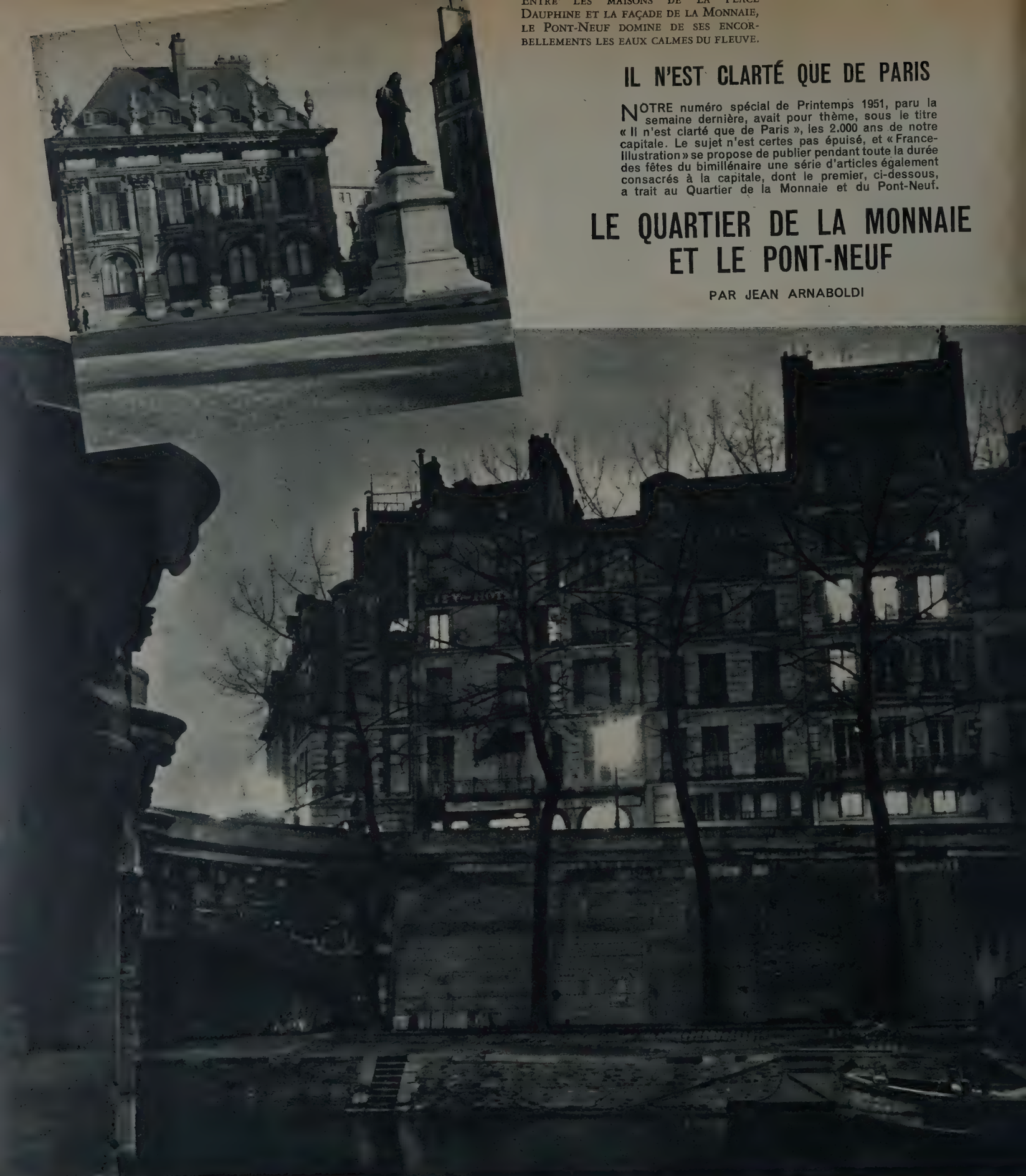
VISITENT PARIS

PENDANT quinze jours, cinq cents saint-cyriens, la promotion du Garigliano, ont parcouru la capitale, visité des établissements industriels, le Centre psychotechnique de la R. A. T. P., l'Institut de formation professionnelle, le laboratoire de l'éminent physicien Leprince-Ringuet à l'Ecole polytechnique, la Monnaie, le musée de l'Armée — cela va de soi — le Louvre, le musée d'Art moderne, le musée Guimet et celui des Monuments. On les a vus à la Sainte-Chapelle et à Notre-Dame, à la basilique de Saint-Denis, à Versailles. Ils ont pris un « bain de Paris ». Excellent moyen de remédier quelque peu à l'éloignement qui résulte de l'installation de l'école à Coëtquidam. Au milieu de toutes ces visites, les saint-cyriens ont encore trouvé le temps de suivre des exercices, de donner leur « Nuit » annuelle et de permettre aux Parisiens d'applaudir leur défilé sur les Champs-Elysées.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

RAPIDES COMME FRÉGOLI LES SAINT-CYRIENS. ENDOSSENT EN PLEIN AIR LA GRANDE TENUE.

DANS LES RUINES DE L'ÉCOLE DÉTRUITE...



ENTRE LES MAISONS DE LA PLACE DAUPHINE ET LA FAÇADE DE LA MONNAIE, LE PONT-NEUF DOMINE DE SES ENCORBELLEMENTS LES EAUX CALMES DU FLEUVE.

IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS

NOTRE numéro spécial de Printemps 1951, paru la semaine dernière, avait pour thème, sous le titre « Il n'est clarté que de Paris », les 2.000 ans de notre capitale. Le sujet n'est certes pas épuisé, et « France-Illustration » se propose de publier pendant toute la durée des fêtes du bimillénaire une série d'articles également consacrés à la capitale, dont le premier, ci-dessous, a trait au Quartier de la Monnaie et du Pont-Neuf.

LE QUARTIER DE LA MONNAIE ET LE PONT-NEUF

PAR JEAN ARNABOLDI

LORSQUE Paris tenait presque entier dans l'île de la Cité, alors qu'il affirmait sa jeune puissance en résistant à l'envahisseur normand et même en le repoussant, il n'existait, à travers champs, en amont de la ville, que quelques chemins qui menaient à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, puissante dès le VIII[e] siècle. Ils traversaient une campagne verdoyante, ombragée de boqueteaux, où les vignes brisaient de temps en temps la monotonie des champs. En lisière coule la Seine, indolente, bordée de saules. Dès le X[e] siècle les moines commencent la mise en valeur des terrains, particulièrement autour des abbayes, dont les bourgs prospèrent et se développent. La rive se garnit de maisons à un point tel que lorsque Philippe Auguste décide d'entourer Paris de remparts la ville « riveraine » dépasse largement la pointe de la Cité. En effet, les murs atteignent la Seine à la hauteur de l'actuel pont des Arts, face au Louvre, qui n'est pas encore palais royal mais une forteresse qui renferme le Trésor, les archives et l'arsenal. Les remparts ont une hauteur de 6 mètres et sont épais de 3 à leur base. Ils sont flanqués, sur la rive gauche, de trente-quatre tours et percés de douze portes. La tour qui terminait le dispositif sur la rive face au Louvre est appelée tour Philippe-Hamelin et deviendra célèbre sous le nom de tour de Nesle. L'enceinte traverse ensuite les rues Guénégaud et Dauphine et se continue vers l'Ecole de médecine, en direction de la montagne Sainte-Geneviève. Nous rencontrons sur ce parcours la porte

de Buci, par où passe le chemin de l'abbaye. On peut encore voir rue Guénégaud une tour presque intacte, la base d'une autre dans la cour du Commerce et des soubassements cour de Rohan. Paris n'était pas à l'étroit dans ses murs puisqu'au XIV[e] siècle Amaury de Nesle fait bâtir, à l'emplacement de la Monnaie actuelle, l'hôtel de Nesle.

Sous le règne de saint Louis, des moines venus d'Italie bâtissent un grand couvent en bordure de Seine : les Augustins.

La construction du quai des Augustins (aujourd'hui des Grands-Augustins) est la conséquence imprévue d'une dévaluation. Lorsque Philippe le Bel prit cette décision le menu peuple se souleva (Noël 1306). Les meneurs le dressent contre Etienne Barbette, alors prévôt des marchands. Ses maisons sont incendiées et ses propriétés mises à sac. La répression ne tarde pas. Elle est très dure : vingt-huit émeutiers sont pendus aux ormes des sept principales entrées de la ville.

TOUT ÉCRIVAIN, MÊME S'IL S'EN DÉFEND AVEC VIGUEUR, RÊVE DE SIÉGER « SOUS LA COUPOLE ».

Leurs biens sont confisqués au profit du roi et d'Etienne Barbette qui, en 1312, se voit autorisé, à titre de dédommagement, à faire construire le quai des Augustins « de la tour de Nesle jusqu'à la maison de l'évêque de Chartres » (de l'Institut à la rue Gît-le-Cœur).

C'est un tout petit peu plus tard que se situe l'histoire de la tour de Nesle, popularisée par Alexandre Dumas, qui brode sur une tradition déjà fort romancée elle-même. Ce qui est certain, c'est que la propriétaire de la tour était Jeanne de Navarre, veuve de Philippe le Bel, et qu'elle fit un procès aux étudiants du Pré-aux-Clercs au sujet du droit de pêche dans le fossé plein d'eau qui entourait les remparts. Peut-être la légende n'est-elle que la petite vengeance d'un procès perdu.

Les années passent et, à l'intérieur des remparts, la ville se tasse. Les champs ont disparu, laissant place à des maisons. Seuls subsistent les jardins du couvent et quelques enclos autour des belles propriétés. Le chemin direct qui mène à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés porte maintenant le nom de rue Saint-André-des-Arts. Elle le doit à l'église construite à son entrée, où, dès 1450, se réunit la Confrérie des libraires. Sous Charles V une grande chapelle dédiée à la Vierge est élevée dans le couvent des Augustins. En 1572 l'hôtel de Nesle est reconstruit par Louis de Gonzague, prince de Nevers.

Il y avait bien longtemps que la nécessité d'un nouveau pont se faisait sentir et, dès 1356, la demande en avait été adressée au roi. Hélas ! le Trésor royal ne pouvait prendre en charge l'exécution des travaux et la ville de Paris en était bien incapable. L'ancien projet, repris et aménagé, est présenté à Henri III, qui l'accepte, et les chantiers s'ouvrent en avril 1578. Vers le milieu du mois de mai le roi pose la première pierre du Pont-Neuf sur une pile qui affleure à peine. Les fastes prévus à l'occasion de cette cérémonie sont considérablement réduits, car Henri III pleure la perte de ses deux favoris les plus chers, enterrés le matin même. Le peuple de Paris surnomme le Pont-Neuf « Pont-des-Pleurs ». Les travaux se poursuivent, mais, irrité de leur lenteur, le roi fait jeter sur les piles un pont de bois qu'il inaugure, suivi de la cour, le 1[er] janvier 1580. Jusqu'en 1588 on travaille avec une sage lenteur. La Ligue éclate, Henri III meurt assassiné en 1589. Henri IV, excédé, accélère les travaux et en 1603 franchit le premier le pont, garni de planches si branlantes qu'à sa suite « quelques-uns se rompent le col et tombent dans la rivière ». Malgré tout, le Pont-Neuf est terminé et en 1604 Jean de Bologne est chargé d'exécuter, en bronze, la statue du roi qui sera édifiée sur le pont. Le génie d'Henri IV se déploie en embellissements de toutes sortes. C'est d'abord la construction de la place Dauphine, où toutes les maisons sont symétriques, bâties en briques avec des chaînes de pierres et les toitures en ardoises. Les deux îlots de la pointe de la Cité sont agrégés à l'île. Les quais sont aménagés, la rue Dauphine ouverte en 1607 après de laborieuses discussions avec les Augustins, qui ne voulaient pas se dessaisir de leur terrain. A quoi le bon roi Henri s'écria : « Ventre-saint-Gris, mes Pères, l'argent que vous retirerez du revenu des maisons vaut bien des choux ! » Le pont, déjà orné de mascarons, est doté d'une magnifique fontaine en forme de château. On peut y admirer une horloge astronomique « indus-

LE PONT-NEUF ÉTAIT JADIS OCCUPÉ PAR DES BOUTIQUIERS, DES FORAINS, DES BATELEURS. CE DOCUMENT EST EXTRAIT DE NOTRE NUMÉRO SPÉCIAL DE PRINTEMPS, PARU LA SEMAINE DERNIÈRE, ET QUE NOUS AVONS CONSACRÉ AU BIMILLÉNAIRE DE PARIS.

trieuse » et se laisser charmer par un carillon de clochettes « lesquelles représentent tantôt une chanson, tantôt une autre qui s'entend de très loin et est fort récréative ».

Le Pont-Neuf connaît une vogue extraordinaire. C'est un rendez-vous, un lieu de promenade où l'on commente les nouvelles. Tous les petits métiers s'y exercent : fripiers, guérisseurs, tondeurs de chiens, marchands de volailles, de fruits, de poissons, frituriers et marchands d'oublies, marchands de livres, sans oublier les bouquetières, qui acquirent un tel renom que l'une d'elles devint fleuriste de la reine. Les tréteaux se montent où l'on joue la farce, où l'on chante des refrains satiriques. Au XVII[e] siècle, les comédiens Tabarin et Mondor connurent une immense popularité, ainsi que Brioché qui donnait au débouché du pont des spectacles de marionnettes. Au XVIII[e] siècle le Conseil d'Etat interdit tout commerce sur le pont. Les réclamations sont telles que vingt ans plus tard elles aboutissent à la construction de vingt boutiques dans les encorbellements. Elles disparaîtront lors de la réfection du pont, entre 1851 et 1854.

En 1661, peu de jours avant de mourir, Mazarin lègue 2 millions de livres pour la construction d'un collège destiné à recevoir soixante écoliers provenant des provinces réunies à la France sous le ministère du cardinal. Il est appelé collège des Quatre-Nations et deviendra plus tard l'Institut de France.

C'est dans une petite salle de la rue Mazarine que Molière fait ses débuts, à l'emplacement d'un jeu de paume. Mais le public ne vient pas et au bout d'un an les comédiens transportent leurs tréteaux quai des Célestins. Un autre théâtre s'installe dans la même rue et en 1673, après la mort de Molière, sa troupe s'y installe. En 1680 Louis XIV la fusionne avec les comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, et la nouvelle compagnie prend le nom de Comédie-Française et s'établit quelques années plus tard rue des Fossés-Saint-Germain, actuellement rue de l'Ancienne-Comédie.

Louis XV fait ériger à l'emplacement de l'ancien hôtel de Nevers l'hôtel des Monnaies, dont l'architecture harmonieuse et mesurée s'allie heureusement avec le charme du voisinage. Dans cette même rue se trouvait, il y a peu d'années encore, le plus célèbre des cafés littéraires : le café Procope. Fondé en 1689 par un Sicilien, Procoppio Cultelli, il connaît immédiatement la grande vogue. C'est le foyer des idées nouvelles, le rendez-vous de tous les lettrés. Citons parmi les plus célèbres Voltaire, d'Alembert, Diderot, Crébillon, Beaumarchais, J.-J. Rousseau. Pendant la Révolution on y rencontre Danton, Marat, Hébert, Camille Desmoulins, Robespierre puis Talleyrand et Bonaparte. Le café Procope résiste à toutes les tourmentes, et au XIX[e] siècle Musset, George Sand, Coppée, Verlaine, Heredia, Mallarmé continuent une tradition qui ne s'éteindra que deux fois centenaire.

La rue de Buci est le cœur du quartier. De tout temps elle fut « passante et marchande ». En 1774

LES AMIS DES LIVRES AIMENT A FLANER, AU LONG DES QUAIS, DEVANT LES CASES DES BOUQUINISTES.

elle compte déjà cinquante et une maisons et onze lanternes. En 1730 Nicolas-Alexis Landelle, traiteur, crée un restaurant qui acquiert très vite une grande notoriété. Il réserve une salle basse qui prend le nom de « Caveau » et qui est consacrée à des agapes gastronomiques et littéraires célébrées par seize convives « de fondation » auxquels se joignent des invités. Parmi les « seize » les plus connus sont Piron, les deux Crébillon, Duclos, Helvétius, François Boucher, peintre des amours, et le musicien Rameau. En 1792, à l'emplacement où se dressait le pilori, s'élève la première estrade de Paris où l'on reçoit les engagements volontaires. Après la Révolution la rue de Buci retrouve son activité habituelle qu'elle conserve de nos jours.

A deux pas de ces rues actives et bruyantes, il est un endroit de rêve où tout est calme et sans âge. Les siècles se sont écoulés sans atteindre la délicieuse cour de Rohan, qui est en vérité de Rouen.

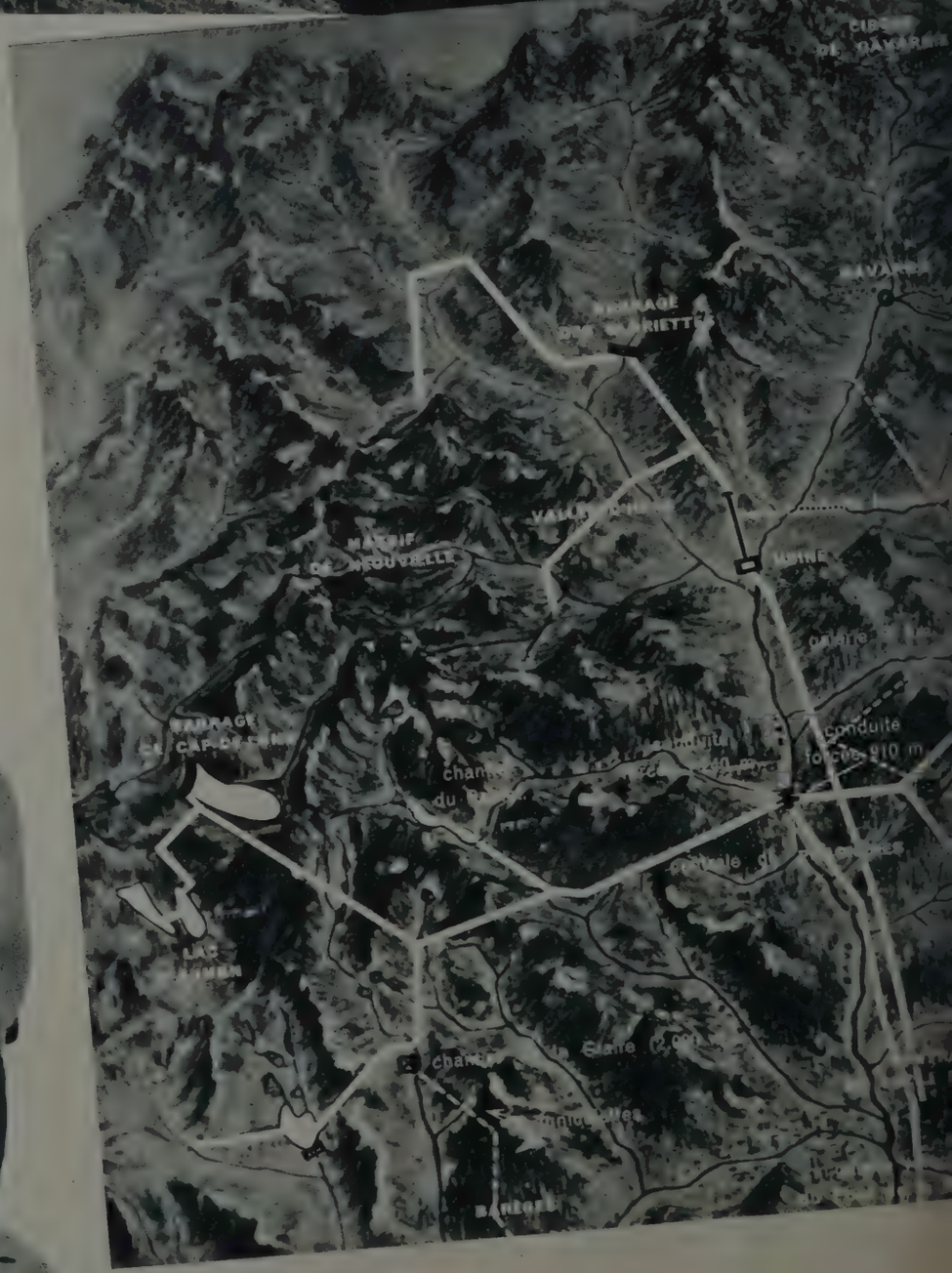
Et puis il y a la rue de Seine, aristocratique avant de devenir musée : Marguerite de France, femme répudiée d'Henri IV, y fit bâtir un palais qu'entouraient de splendides jardins ; la rue Dauphine, où plane le souvenir de la belle Gabrielle d'Estrées et qui posséda, au XVIII[e] siècle, son petit café littéraire, celui de la veuve Laurent, à l'angle de la rue Christine, où fréquentaient Crébillon, Houdart de la Motte et J.-B. Rousseau. Et puis il y a mille souvenirs qui jalonnent toutes les rues de mon vieux quartier et qu'il est impossible, hélas ! de mentionner ici.

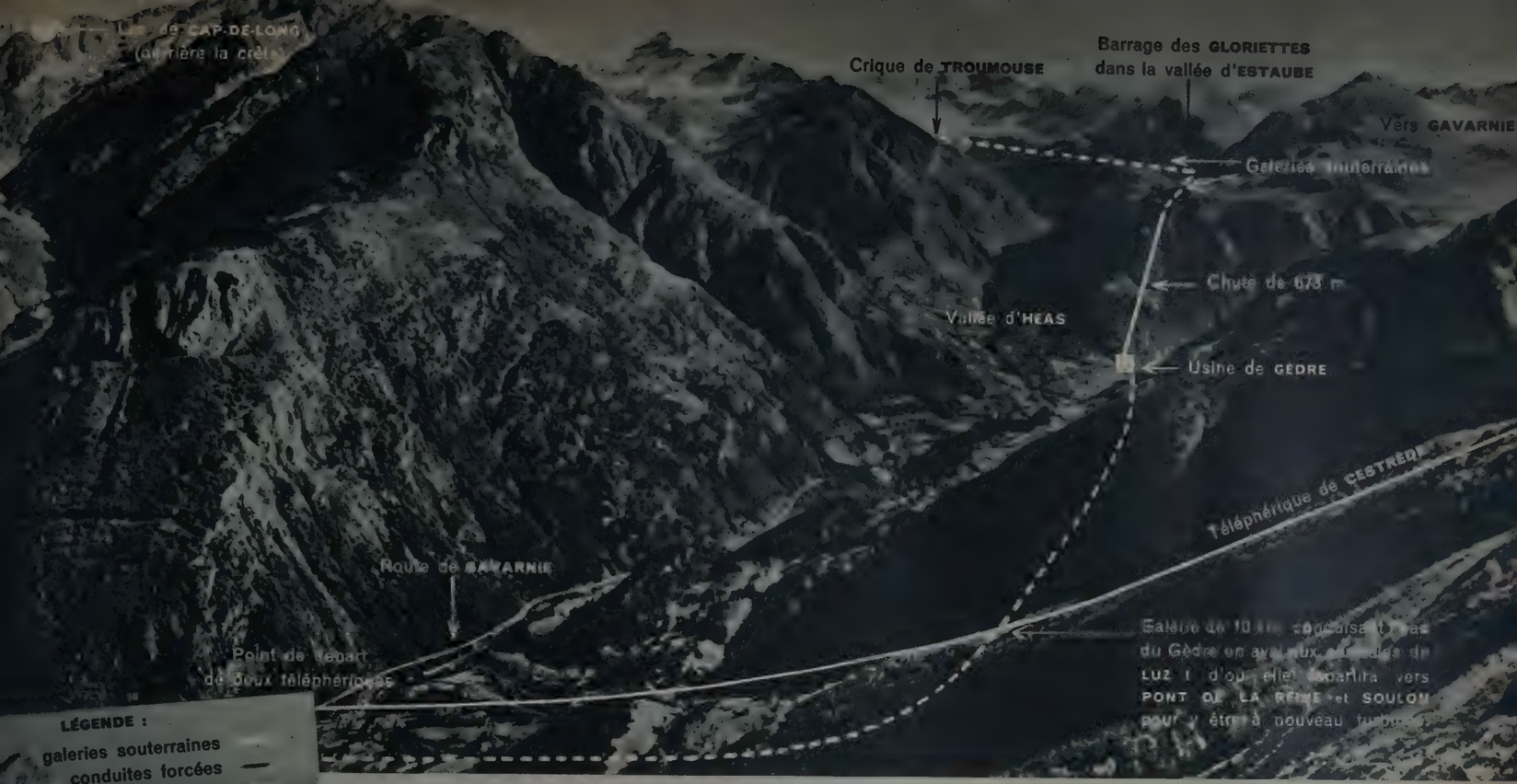
Voilà, brièvement contée, l'histoire toute simple de mon village. Depuis sa naissance toutes les professions y sont représentées, depuis la plus humble jusqu'au métier d'art, et elles ont prospéré dans une entente parfaite. Quant à l'activité intellectuelle, elle n'a jamais cessé d'y fleurir, dans tous les domaines. Tout au long des siècles deux grandes qualités se retrouvent : mesure et harmonie. Point de grands éclats, mais une activité constante qui s'intègre et contribue à merveille au développement de la cité. Point de monuments devant lesquels l'esprit reste confondu, mais des constructions harmonieuses aux lignes sobres. Le Pont-Neuf en est l'illustration parfaite. Malgré les ravages urbains du Second Empire qui lui ont coûté une partie de sa parure, il reste beau dans sa robuste simplicité qui semble défier le temps. Dominant la proue verdoyante de la Cité, le bon roi Henri veille à la pérennité de son œuvre, de Paris.

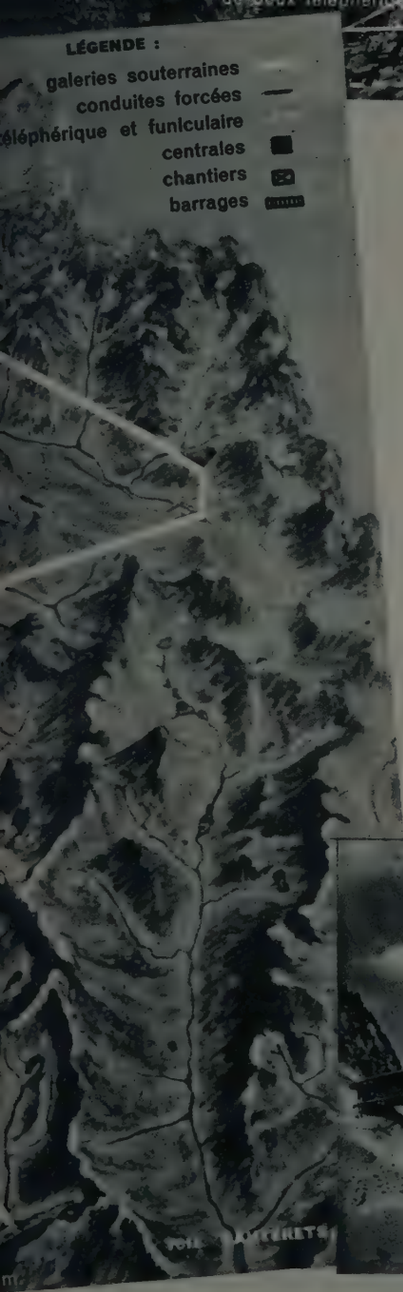
DES TRAVAUX GIGANTESQUES ONT ÉTÉ ENTREPRIS NON SEULEMENT A PRAGNÈRES MÊME, MAIS AUSSI PLUSIEURS KILOMÈTRES ALENTOUR, POUR DRAINER LES EAUX VOISINES, NOTAMMENT DU LAC DE CAP-DE-LONG, A 10 KILOMÈTRES DE LA CENTRALE.

★

5.000 OUVRIERS,
8 CHANTIERS A PLUS DE 2.000 MÈTRES D'ALTITUDE, 50 Km. DE GALERIES, 20 TÉLÉPHÉRIQUES, DEUX NOUVELLES CENTRALES CONSTITUERONT L'UNE DES RÉALISATIONS LES PLUS HARDIES DU DEMI-SIÈCLE.







L'ÉQUIPEMENT HYDRO-ÉLECTRIQUE EN FRANCE (*)

PRAGNÈRES

PIÈCE MAITRESSE DE L'AMÉNAGEMENT HYDRO-ÉLECTRIQUE DES PYRÉNÉES OCCIDENTALES

200.000 CV TOMBERONT D'UNE HAUTEUR DE 1.250 MÈTRES DANS UNE SEULE CONDUITE

SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANCIEN BARRAGE DE CAP-DE-LONG, QUE L'ON A FAIT SAUTER, VA S'ÉLEVER UNE ÉNORME MURAILLE.

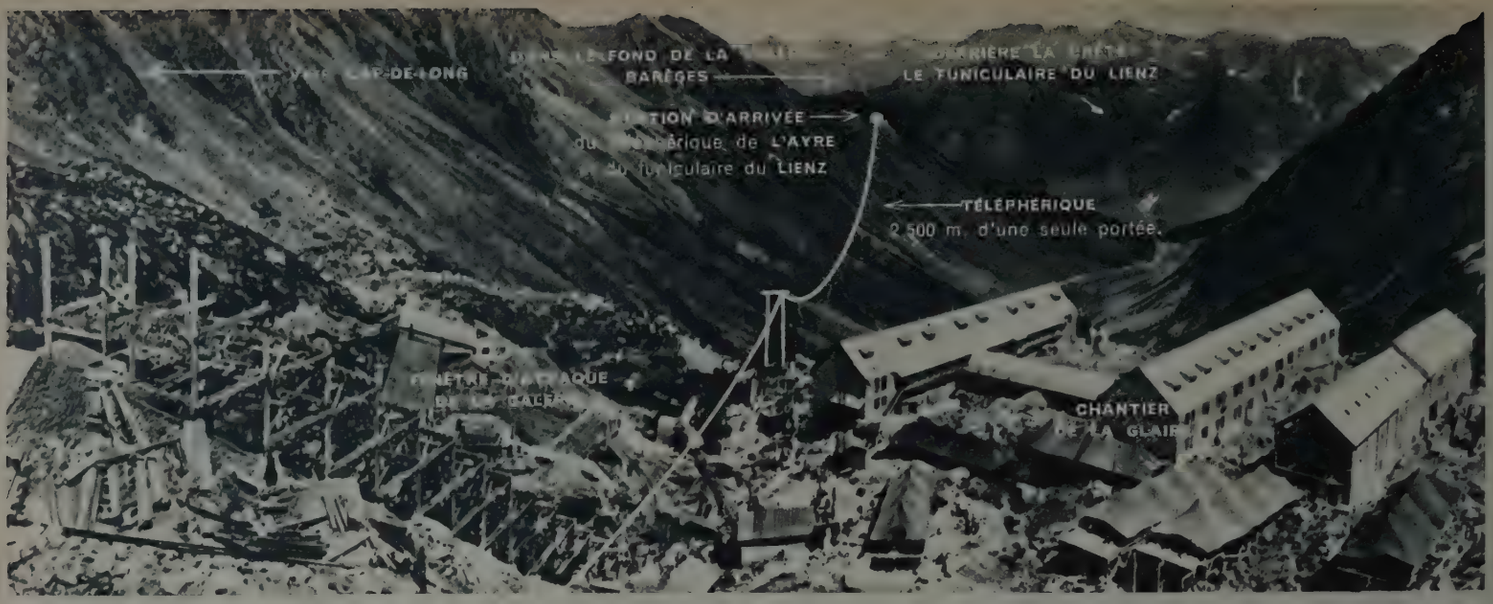
UN coup de téléphone, deux minutes d'antichambre, et je franchis sans plus de mal le barrage d'un huissier solennel. Me voilà dans un bureau strict et silencieux, dont la large baie découvre un paysage sylvestre et reposant.

Après ce que je viens de voir aux avant-postes, sur les cimes neigeuses des Pyrénées, je m'imaginais autrement le Q. G. de l'état-major de la houille blanche. Ici, rue d'Etigny, à Pau, derrière l'écran touffu du parc du château où Henri IV aimait venir rêver le soir au bras de quelque belle amie, dans ce petit chalet bourgeois blanc et bleu, je retrouve l'échelle humaine des choses et des bruits.

Le fracas des concasseurs, le sourd grondement des explosions de mines, le crispant martèlement des « Jumbos » dans le gouffre des galeries, le crissement lancinant des treuils, les bonds gigantesques des téléphériques vers les crêtes drapées de brume ne sont plus que des souvenirs presque irréels.

Calme, précis, un soupçon d'ironie dans les yeux, tel m'apparaît M. Silvy-Leligois, qui vient de succéder à la direction régionale de l'Equipement à M. de Maublanc, récemment nommé contrôleur général des Alpes.

(*) Voir *France-Illustration* des 12 novembre 1949 ; 1, 8, 29 avril 1950 ; 10 février 1951.



M. Silvy me tend un énorme rapport : six cents pages de croquis, de plans et de photographies.

Avec lui, sur les épures où s'enlacent, se repoussent, se croisent de mystérieuses arabesques multicolores, j'ai refait le vertigineux trajet dans le carrousel des cimes d'où, il y a quelques jours, je découvrais d'étranges et féeriques décors.

Un mètre cube d'eau à Pragnères donne vingt fois plus d'énergie qu'à Génissiat.

Mieux qu'un long discours cette formule explique l'acharnement de la lutte que livre depuis cinq ans l'E. D. F. dans les Pyrénées et les grands travaux qu'elle vient d'entreprendre à plus de 2.000 mètres dans le massif du Néouvielle.

PLUS DE 17 MILLIARDS DE TRAVAUX

Jadis, sur la route qui, de Pierrefitte, engage dans des gorges sauvages et profondes ses contorsions de plus en plus savantes vers Luz et Gavarnie, le touriste ne découvrait que par hasard les trois usines de Soulom, du pont de la Reine et de Luz. Aujourd'hui, au débouché d'un défilé il s'étonne du spectacle que lui offre la vallée au replat de Pragnères, vaste et verdoyante échancrure dans ce cañon pyrénéen. Un village a surgi — de pittoresques chalets aux couleurs claires — qui s'étire le long de la route. De lourds camions tournent en files ininterrompues autour d'une large excavation où seront posées les assises de la grande usine de Pragnères... Et ce fourmillement surprend dans l'immobilité grandiose de la montagne.

POUR TRANSPORTER RAPIDEMENT LES MATÉRIAUX D'UN CHANTIER A L'AUTRE ON A ÉTÉ CONDUIT A INSTALLER DE NOMBREUX TÉLÉPHÉRIQUES.

Ce calme n'est pourtant qu'apparent, car derrière l'écran des cimes règne aussi une intense activité : la centrale de Pragnères étend en effet ses tentacules de Gavarnie au Tourmalet et à la vallée de la Neste, constituant un ensemble complexe et grandiose qui aura nécessité à son achèvement six ans de travaux et près de 17 milliards de crédits.

C'est la nécessité de constituer une puissante réserve d'énergie qui a dicté cette œuvre de titans. Elle va permettre de doubler le stock de houille blanche des Pyrénées et fera de la nouvelle centrale de Pragnères la grande usine de réglage de la région.

Avec sa sœur jumelle de Luz II, qui turbinera la même eau quelques kilomètres en aval, elle totalisera une production de 410 millions de kWh., soit la consommation de la région parisienne pendant trois semaines d'hiver ou un mois d'été ; le huitième de la production hydraulique des Pyrénées en 1947 ; le douzième en 1953, à l'achèvement de la première tranche du plan Monnet. Sur ces 410 millions de kWh. 260 millions seront des kWh. de réserve, productibles à volonté, soit le sixième des réserves hydrauliques actuelles de la France (1.500 millions de kWh.)

HAUT DE 100 MÈTRES, LONG DE 275, LE NOUVEAU BARRAGE EN CONSTRUCTION A CAP-DE-LONG FERA NAITRE UN LAC DE 6.700 HECTARES.

LE CHATEAU D'EAU DES CIMES

Comment et où réaliser une telle réserve ?

Telles étaient les questions qui se posaient aux techniciens.

Ils rêvaient d'un gigantesque château d'eau sous les cimes, où ils pourraient emprisonner après les avoir drainés sur plusieurs kilomètres à la ronde, les ruissellements de tous les hauts versants. Il leur fallait, pour obtenir la puissance, compenser par la hauteur de chute le faible débit des torrents pyrénéens et regrouper leur éparpillement par un immense drainage.

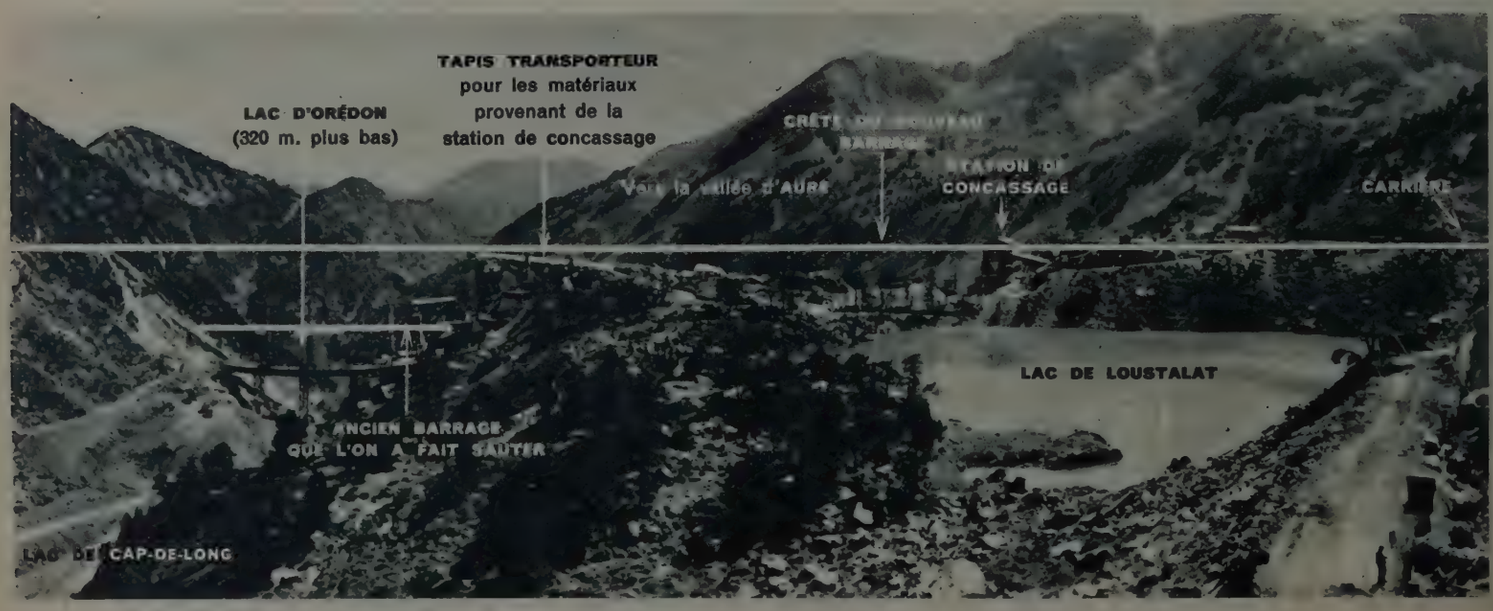
Un site idéal s'offrait à eux : le lac de Cap-de-Long, à 2.091 mètres d'altitude. La nature l'avait paré de toutes les séductions pour des techniciens : une coulée de 126 hectares entre de hautes murailles à pic, un goulet de 200 mètres facile à obturer et des possibilités d'accumulation dépassant 67 millions de mètres cubes.

Le lac se déversait vers Orédon, dans la vallée d'Aure, et non dans celle de Luz, dont le séparait une puissante chaîne. Pour utiliser ce réservoir, il suffisait de percer une galerie de 10 kilomètres à travers le massif de granit sous le Grand Turon du Néouvielle (3.031 mètres).

Aujourd'hui c'est chose faite.

LE BARRAGE DE CAP-DE-LONG

C'est en 1947 que s'est ouvert le chantier du barrage le plus important de France à cette altitude. Les travaux ont commencé par une grande explosion : une digue de 30 mètres de hauteur



DANS CETTE GALERIE TRANSFORMÉE EN UN VÉRITABLE LAC PAR LE RUISSELLEMENT, LE « JUMBO » PORTE CINQ MARTEAUX PNEUMATIQUES DE 80 KILOS. LES GALERIES DE PRAGNÈRES S'ENFONCENT AU FLANC DE PENTES ABRUPTES.

AU CHANTIER DE CASTILLON, UN CHEMIN COUVERT EN ZIGZAG PERMET AUX OUVRIERS DE GAGNER LEURS DORTOIRS EN RESTANT A L'ABRI D'ÉVENTUELS GLISSEMENTS DE NEIGE.

avait été construite jadis sur le lac, dont elle n'élevait le niveau que de quelques mètres. Vingt tonnes d'explosifs pulvérisèrent la muraille... Le passé s'en fut en poussière dans un grondement de tonnerre, il n'était pas à l'échelle de ce que l'on projetait.

Il fallait une route pour accéder au chantier : on en construisit une de 13 kilomètres. Frôlant de vertigineux ravins, elle gravit en gracieuses volutes, depuis Fabian, en vallée d'Aure, 860 mètres de dénivellation.

Depuis un an tout le matériel est à pied d'œuvre. Lentement, les énormes plots de béton qui constituent les éléments du barrage surgissent du sol. Il faudra deux campagnes avant que soient accumulés les 225.000 mètres cubes de matériaux qu'exige cet énorme bouchon de 100 mètres de hauteur, 275 mètres de longueur, 37 mètres d'épaisseur à la base, couronné d'une route de 4 m. 50 de largeur.

Pendant qu'ici, à 2.000 mètres, 800 ouvriers corrigent avec application l'œuvre de la nature, alentour, sur 300 kilomètres carrés, dans deux vallées voisines, 2.000 autres, luttant contre le vent, la neige, les avalanches, s'attaquent aux parois abruptes de granit, en des points aux accès difficiles, pour souder les ramifications de cette immense taupinière qui domestiquera l'eau, ce « sang » de la montagne. Huit chantiers à plus de 2.200 mètres d'altitude, 17 kilomètres de galeries de 5 à 10 mètres carrés de section, à des profondeurs variant de 800 à 1.030 mètres, cinq puits de 120 mètres de profondeur draineront vers le réservoir de Cap-de-Long les torrents du Néouvielle.

Trois funiculaires et 20 téléphériques constituent les voies d'accès à ces nids d'aigle où vivent en permanence dans des baraquements en bois 200 ou 300 ouvriers. En un an, bennes et wagonnets ont hissé 200.000 tonnes de matériel, en 50.000 voyages, porté 30.000 passagers et effectué, au-dessus d'abîmes vertigineux, 80.000 kilomètres de parcours, soit deux fois le tour de la terre.

LA PLUS HAUTE CHUTE DE FRANCE APRÈS CELLE DU PORTILLON

Partant de Cap-de-Long, une galerie souterraine de 10 kilomètres de longueur amènera les eaux au-dessus de l'usine. Par une conduite forcée pesant 1.500 tonnes elles plongeront dans la vallée de Luz sur les deux groupes de Pragnères, dans un saut prodigieux de 1.250 mètres. Et l'on recueillera en bas une puissance de 200.000 CV. La plus haute chute de France reste celle du Portillon (1.450 mètres), mais sa puissance n'est que de 50.000 CV.

Les techniciens ne se sont pas arrêtés à cette réalisation. Les ressources de la rive gauche du Gave restaient encore inexploitées. L'eau des torrents du versant de Gavarnie se perdait dans le Gave de Pau en bonds gracieux. Elle servira désormais à alimenter le puissant château d'eau pyrénéen.

Vingt-trois kilomètres de galeries draineront au printemps le gros flot de la fonte des neiges jusqu'au faîte de la vallée luzienne, qu'il traversera par une plongée de 910 mètres et une remontée de 1.260 mètres pour être dirigé vers le réservoir de Cap-de-Long et stocké pour l'hiver. Une puissante station de pompage, accrochée à 800 mètres à flanc de montagne, au-dessus de l'usine de Pragnères, permettra cette remontée de 350 mètres, les cinq pompes absorberont une énergie de 50 millions de kWh.

LA VALLÉE DU GAVE, RIVALE DE GÉNISSIAT

Voilà, pour l'immédiat, la remarquable réalisation de Pragnères. Elle portera la productibilité de la vallée de Luz de 560 à 950 millions de kW. En équipement final on atteindra 1.200 millions de kWh., soit les deux tiers de la production de Génissiat, avec ses six groupes de 90.000 CV et l'énorme débit du Rhône.

Plusieurs entreprises se partagent les travaux : l'Entreprise industrielle, la Société d'entreprises industrielles et de travaux publics, la Compagnie parisienne d'entreprise, la Société Etudes et Travaux, la Société Etudes et Entreprises, l'entreprise Béguère, de Lourdes, l'entreprise Castelle, de Tarbes, et l'entreprise Arnaud, de Luz, etc.

A l'agreste poésie de son site, Pragnères, en langage bigourdan : « pâturages des agnelles », ajoutera désormais le prestige d'une grandiose réalisation.

Le château d'eau pyrénéen de Cap-de-Long va régulariser la vallée, déjà équipée par toute une cascade d'usines.

Au départ, c'est la centrale de Gèdre avec le réservoir des Gloriettes : 20.000 mètres cubes de béton constitueront dans la vallée de l'Estaubé, en aval du cirque de Troumouse, un barrage de 40 mètres de hauteur et 154 mètres de longueur.

Cette réserve de 2.500.000 mètres cubes, déversée à volonté sur la centrale installée auprès du village de Gèdre par 4 kilomètres de galeries et une chute en conduite forcée de 670 mètres, fournira avec le fil de l'eau un appoint de 90 millions de kWh.

Après ce premier turbinage cette eau déferlera par un canal souterrain de 10 kilomètres sur l'usine de Luz, où elle paiera une nouvelle rançon. Là, dans cette centrale que l'on va agrandir, dont les créneaux et les deux tours évoquent la vieille église des Templiers, curiosité locale, elle retrouvera, actionnant des turbines voisines, l'eau venue de Pragnères et celle du Bastan, captive depuis Barèges et utilisée déjà à la centrale d'Esterre.

Ensuite, jusqu'à Pierrefitte, leur bouillonnement mêlé, ces eaux seront deux fois encore turbinées, au pont de la Reine et à Soulom, avant d'être libérées, bruyantes et rageuses, après un parcours de plus de 30 kilomètres dans leur prison de béton et d'acier, sur les rochers gris et bleus du Gave.

Etonnante et merveilleuse, cette œuvre n'est pourtant pas du goût de tout le monde. Les paysans du Gers, les hôteliers de Gavarnie, de Cauterets et de Barèges ont manifesté des inquiétudes.

Les premiers craignent que le barrage de Cap-de-Long ne nuise à l'alimentation du canal de la Neste, qui nourrit leurs cours d'eaux, la Save, la Gimone, la Baïse et le Gers. L'Electricité de France les a tranquillisés : le débit du canal sera assuré.

Gavarnie, Cauterets et Barèges conserveront le charme de leurs cascades bouillonnantes.

Ainsi l'eau, cet inestimable trésor, servira-t-elle à la fois à la vie et à la machine, toutes deux sans cesse plus exigeantes, mais que le génie de l'homme est parvenu à satisfaire.

LÉO VERGEZ.

WATTEAU. « DEUX ETUDES DE FEMMES » (TROIS CRAYONS).

DESSINS DU XVIIIe SIÈCLE

DE WATTEAU A PRUD'HON

UNE société parvenue à l'extrême pointe du raffinement nous offre le spectacle de ses délectations : fêtes intimes, beautés sans défaut, grâce du geste et sourire du visage, bonheur partout répandu ; quand pointe un air de tristesse, ce ne sont que larmes vite séchées, mélancolies fugitives ou voluptueuses langueurs.

Au delà de l'extrême habileté de ces feuillets où l'artiste a laissé son empreinte, nous trouvons toujours le plaisir. Plaisir du dessinateur, maître de sa virtuosité, dont le crayon semble animé d'une joyeuse spontanéité qui enregistre les expressions, les attitudes, les frémissements et les confidences avec une facilité parfois excessive, comme d'aimables exercices où il serait pris à son propre jeu. Plaisir du spectateur aussi ; on a tout prévu pour le réjouir : le choix des sujets et la manière de les traiter. Le pinceau, la plume, la mine de plomb, la pierre noire, la sanguine, les rehauts de craie ou de lavis multiplient leurs effets. La teinte du papier joue son rôle de séduction. L'emploi des trois crayons — si arbitraire — est recherché pour sa douceur et son charme.

Depuis les Goncourt, ces dessins sont sortis des cartons où ils étaient enfouis — et pour lesquels ils étaient faits. On ne les considère plus seulement comme des esquisses, des aide-mémoire ou des études préparatoires à la peinture ; on leur fait les honneurs du cadre et de la cimaise. En fait, notre époque n'y trouve-t-elle pas plus de pouvoir d'évocation et plus d'attraits que dans bien de grands tableaux ? Les dessins de Greuze possèdent une force qui s'alanguit parfois dans ses belles fables grandiloquentes et moralisatrices ; et l'impudique portrait de Victoire O'Murphy sur son lit est plus évocateur encore dans cette étude aux crayons, à peine rehaussée, que dans les célèbres tableaux qui en sont la réplique. Certes Watteau reste le maître incomparable de ce XVIIIe siècle, dont il fut à la fois le précurseur et le cristallisateur. Il l'éclaire tout entier de son rayonnement poétique. Et il n'est pas un dessin sorti de sa main où nous ne voyions affleurer le génie. Mais Fragonard n'en est pas loin, bien qu'il joue sur un autre registre ; non le Frago des gracieuses friponneries, mais celui des paysages traités en bistre, tout ruisselants de lumière, et celui dont les portraits reflètent parfois une imprévue gravité.

Gabriel de Saint-Aubin, qui nous renseigne sur la vie de son temps en véritable reporter, n'a pas seulement pour nous un intérêt historique ; la nerveuse délicatesse de son trait est un enchantement. Prud'hon, enfin, le solennel Prud'hon, est représenté ici par quelques académies dont le choix est révélateur de dons qui ne transparaissent pas toujours avec cette intensité.

Cette exposition, qui aurait pu facilement glisser dans la fadaise, a été fort intelligemment présentée et préfacée par M. Jean Cailleux. Il peut être satisfait d'avoir mis à l'honneur, à côté de pièces célèbres et maintes fois reproduites, certains aspects peu connus d'artistes qui ont eu à subir les capricieux détours de la mode.

B. CH.

CI-CONTRE : WATTEAU. « ETUDES DE TÊTE » (TROIS CRAYONS).

LE SOUVENIR D'ANTRAL

AU MUSÉE GALLIERA

ANTRAL est mort en 1939, dans la force de l'âge. Le musée Galliera s'honore en consacrant aujourd'hui à son œuvre une ample rétrospective.

Par son allure, sa façon de se vêtir, son esprit frondeur il représentait assez bien le type de l'indépendant d'autrefois ; celui qui exposait au Salon des Indépendants au temps où le mot et la chose avaient encore une signification.

Il nous a laissé des compositions rigoureuses, anguleuses, un peu sèches. Mais il reste surtout le peintre de la Vendée maraîchine, des petits ports bretons qui sentent la marée et le goudron et des plages encombrées de varech. Lorsqu'il était à Paris, il était invinciblement attiré vers les quais de la Seine, le canal de l'Ourcq ou le bassin de La Villette. Amoureux des ciels brouillés, des eaux glauques hostiles aux reflets, nul n'a mieux su évoquer la mélancolie des pluies dans l'atmosphère froide des côtes et des villes où l'homme n'est plus, écrasé par les éléments, qu'une silhouette, une sorte de fourmi.

Antral fut un peintre sincère, consciencieux, plein de scrupules. Son œuvre est marquée à la fois par une veine populaire profonde et par une parfaite distinction de moyens.

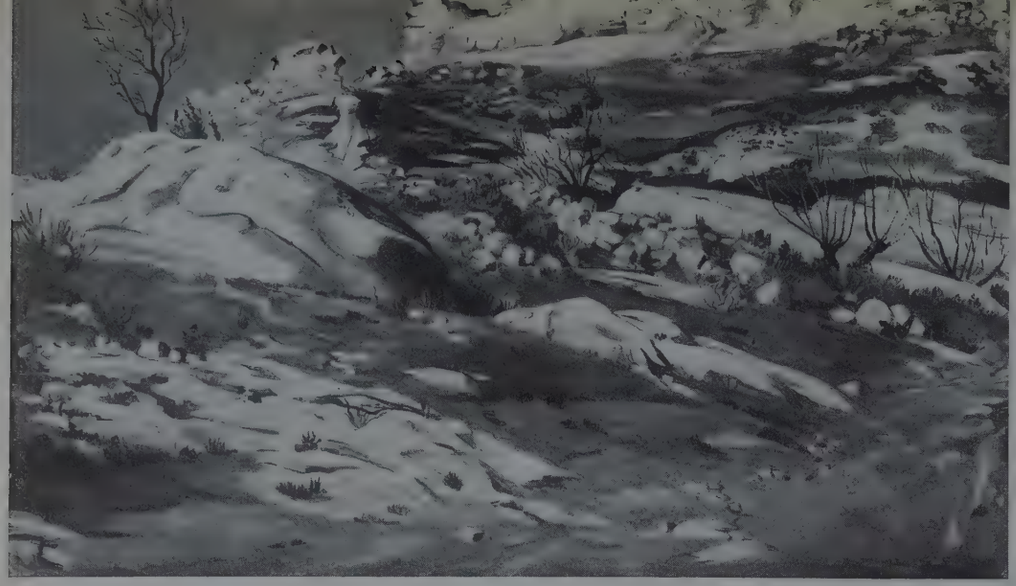
C'est sans doute à l'aquarelle qu'il a donné le meilleur de lui-même. Il ne l'utilisait pas, comme tant d'autres, avec ce laisser aller qui confie au hasard des taches et du papier imbibé le soin de conclure ; il en faisait des tableaux précis, sûrs, concis, finis, sans bavures ni tricheries, où l'on retrouve, avec plus de légèreté, la qualité de ses toiles.

Je n'ai pas vu sans émotion à Galliera ce paysage de Seine qu'il était venu peindre de mon balcon, par un très grand froid, l'hiver qui précéda sa mort. Le ciel ayant changé, il voulait attendre l'hiver suivant pour retrouver la nuance d'atmosphère qu'il désirait capter. Le tableau, en apparence, est terminé. Pour lui c'était un tableau inachevé — un tableau qui restera toujours inachevé.

FRANÇOIS STUREL.

ANTRAL. « ROUTE DANS LA BRIE. »

ANTRAL. « MARÉE BASSE. »



YVES BRAYER. « PAYSAGE DES BAUX. »

CHAPELAIN-MIDY.
« NATURE MORTE AUX COMPOTIERS. »

AU SALON DES INDÉPENDANTS

PAR BERNARD CHAMPIGNEULLE

On se demande chaque année, à ce Salon des Indépendants, si c'est la sévérité critique qui augmente ou la qualité qui diminue. Il y a peut-être un peu des deux. Depuis longtemps déjà ce n'est pas dans cette manifestation révolutionnaire « sans jury ni récompense », qu'avait fondée Signac, que nous cherchons l'éclosion de nouvelles formules. Il est devenu plutôt une sorte de conglomération des très nombreux peintres qui, n'ayant pas les moyens de se payer une exposition dans une galerie, cherchent à montrer cependant une ou deux de leurs œuvres au public. Il en résulte un singulier assemblage où voisinent toutes les tendances, où le meilleur côtoie le pire.

Nous n'y rencontrons plus guère de ces tableaux-manifestes, de ces grandes compositions qu'autrefois l'artiste préparait longuement en vue de cette exposition annuelle. On y voit beaucoup de tout-venant : et les trouvailles, parmi les 2.405 numéros, y sont difficiles. De plus, les maîtres qui avaient contribué à lui donner son éclat s'en retirent aujourd'hui, comme s'ils ne le jugeaient plus digne d'eux-mêmes. Il est vrai que l'on y trouve toujours en foule des toiles dont on se demande pourquoi leurs auteurs ont été poussés à les accrocher à une cimaise publique et d'autres qui cherchent à capter l'attention des visiteurs par les moyens les plus douteux.

Pour lutter dans une certaine mesure contre ce qu'avait de paradoxal un classement par ordre purement alphabétique, les organisateurs l'ont divisé en tranches qui correspondent aux âges de la vie : jeunesse, âge mûr, vieillesse. (Mais on trouve souvent de la jeunesse chez les aînés et réciproquement.)

Voici la vieille garde, toujours fidèle à son drapeau : Urbain, Barat-Levraux, Bertram, Quizet, Renefer, Metzinger et Henry de Waroquier, qui, lui, manifeste au moins sa sympathie en envoyant une toile de vingt ans qui n'a pas vieilli.

Le panneau le meilleur est sans doute celui où voisinent ces quelques peintres de la génération qui touche aujourd'hui à la quarantaine ou à la cinquantaine : à côté d'une *Femme endormie* de Berthommé Saint-André, commissaire général du Salon, voisinent un robuste et clair paysage des Alpilles par Yves Brayer, une subtile nature morte et un ravissant jardin de Chapelain-Midy, des toiles fort abouties et d'une belle autorité de Rohner, Humblot, Jannot, d'excellentes compositions de Jean Aujame, Hambourg, Plisson, ainsi qu'un paysage de Jean Eve d'une méticuleuse délicatesse.

Un certain nombre d'œuvres, d'ailleurs fort différentes de technique et d'inspiration, se détachent entre toutes par leurs sûres qualités de métier : on doit au moins citer les envois de Krol, de Carzou, de Driès, d'Aizpiri, de Hilaire, de Zendel, de Jean Couy, de Clavé, de Schurr. Ils sont tout de même quelques-uns à relever le prestige de ce soixante-deuxième Salon des Indépendants.

CARZOU. « LE PORT ABANDONNÉ. »

LE PARC DE NOGENT OFFRE AUX VIEUX ARTISTES DES PAYSAGES RIANTS QU'ILS AIMENT PEINDRE.

AUX PORTES DE PARIS UNE MAISON DE RETRAITE POUR LES ARTISTES

LORSQU'ILS DÉSIRENT TRAVAILLER EN INTÉRIEUR, ILS DISPOSENT ÉGALEMENT D'UN ATELIER.

C'est une aimable surprise de trouver dans la petite cité de Nogent-sur-Marne, à quelques minutes de l'autobus, derrière de nobles demeures du XVIII[e] siècle, un paysage dont les lointains semblent se perdre à l'infini sous les frondaisons. On pourrait se croire transporté dans un grand parc de province. Nous sommes dans un domaine qui fut légué à l'Etat, en 1944, par M[me] Madeleine Champion et sa sœur Jeanne Smith. Il est chargé de souvenirs. C'est là, dit-on, que la mort vint cueillir Watteau.

Ce cadre idéal a été aménagé pour recevoir des artistes dont les vieux jours n'étaient pas dignement assurés, des peintres, des sculpteurs, des graveurs de talent pour qui la vie ne fut pas toujours clémente et qui ont à subir l'âpreté de notre époque. Ils sont là au nombre d'une quinzaine, appartenant à diverses tendances esthétiques. Toute facilité leur est donnée de poursuivre un travail qui est leur raison d'être, en sauvegardant leur indépendance et en les débarrassant de tout souci matériel. Ils peuvent, s'ils le désirent, meubler leur chambre comme ils l'entendent et s'entourer de leurs objets familiers.

Il y aurait de la place pour en tripler le nombre ; et l'on se doute que les candidatures ne manquent pas. Mais les 3.000 francs par mois qui sont demandés aux pensionnaires ne peuvent évidemment suffire pour subvenir à leurs besoins. La rente annuelle qui devait à l'origine normalement permettre d'entretenir la maison et ses hôtes est devenue fort insuffisante, malgré les prodiges déployés par M. A.-S. Henraux et par le peintre Guy-Loé pour gérer la maison. On souhaiterait que des artistes qui ont su conquérir la fortune apportassent leur aide à des camarades moins favorisés afin qu'ils soient plus nombreux à bénéficier de cette atmosphère de bonne humeur que nous avons vue régner à Nogent.

C.-A. Puget, roi de la soirée, félicite une de ses interprètes, Denise Provence. A gauche : Claude Sainval.

RÉCEPTION AU CHATEAU DU CARREFOUR

Aux Mathurins, *le Château du Carrefour* a été le lieu de rencontre de nombreuses élégances venues fêter la 150e de la pièce d'Odette Joyeux. Quelques jours auparavant le bimillénaire avait fourni le prétexte d'un gala à la gloire de la *Chanson de Paris*, qui vit paraître plus de quarante vedettes sur la scène des Champs-Elysées.

Marcel Herrand, directeur, danse avec Odette Joyeux, auteur. Maurice Carrère embrasse Lise Topart devant Louis Beydts.

CHANSONS... TRISTES AU THÉATRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Ni Maurice Chevalier ni Jean Parédès ne semblent gais. Pourtant le gala de la Chanson de Paris était des plus brillants.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « GUILLAUME LE CONFIDENT » ET « LE ROI DE LA FÊTE »

Quel plaisir de voir évoluer sur un plateau quatre artistes comme Mmes Claude Génia et Jacqueline Gauthier, MM. Pierre Dux et Robert Murzeau ! Mme Claude Génia, avec son beau visage intelligent, où la grâce est au bord de je ne sais quel désenchantement, avec ses yeux bleus qui savent se durcir et sourire, et une fantaisie narquoise et cette chaude voix de théâtre où sonne parfois une sorte de caresse métallique, c'est, campée avec une justesse parfaite, Elisabeth, la vertueuse femme de Georges. Mlle Jacqueline Gauthier, sa gaîté trépidante et contagieuse, son regard pétillant de malice, la brune piquante (et qu'on ne me fasse pas de querelle si ses cheveux sont châtain foncé) face à la blonde nostalgique, voici Catherine, ravissante maîtresse du même. Georges, c'est Robert Murzeau, qui joue le don Juan pris à son propre jeu, le roué berné, le naïf sans le savoir, et, lui donnant la réplique, saluons Pierre Dux en Guillaume, Guillaume le Confident, cœur dévoué, prêt à tous les sacrifices, y compris celui de tromper la confiance de son ami avec une impudence éhontée, c'est-à-dire en lui faisant porter du bois sous prétexte qu'il doit se mettre à sa place pour le mieux conseiller. Pierre Dux dans ce rôle de Tartuffe dernier cri, avec ses ingénuités savantes, ses ahurissements composés à ravir, ses mines de scrupuleux tourmenté, est proprement irrésistible.

Et la pièce, qui a pour auteurs MM. Gabriel Arout et Jean Locher ? Eh bien ! je pense que l'ambition des auteurs n'a pas été d'écrire une comédie de caractère et qu'ils prétendent, sans plus, à faire rire le bon public que la vérité des portraits et la vraisemblance des situations n'inquiètent pas outre mesure. Supposez que vous vous appeliez Georges, que vous ayez une femme délicieuse, Elisabeth, et une maîtresse pleine d'attraits, Catherine. Irez-vous, parce que votre ami Guillaume vous aura reproché l'immoralité de votre conduite, irez-vous avouer à votre femme que vous la trompez ? C'est au moins peu probable, et c'est cependant ce que fait ce nigaud de Georges. Alors la vertueuse Elisabeth s'en va, le divorce intervient, et notre homme épouse sa maîtresse, qu'il trompera avec sa première femme. Et comme de nouveau cette situation le gêne, il suivra encore le conseil de Guillaume, qui lui suggère de vivre tout bonnement avec Elisabeth et Catherine réunies, en authentique disciple de Mahomet. Mais vous ne savez pas tout, car Guillaume est dans le même temps devenu l'amant de l'une et de l'autre, comme il le sera d'une troisième femme à laquelle songe son inconstant ami.

Si cette histoire épidermique avait un autre objet que de mettre en valeur les talents conjugués de Claude Génia et de Jacqueline Gauthier, de Pierre Dux et de Robert Murzeau, on aurait quelque tentation de montrer les dents. Mais quoi ! Autant en emporte le vent, et ce brillant quatuor serait capable de gagner des parties moins honorables. Aussi *Guillaume le Confident* pourrait-il bien faire une longue carrière au Théâtre de Paris.

Le Roi de la fête de Claude-André Puget, qui succède à *Clérambard* à la Comédie des Champs-Elysées, est une « comédie romanesque ». Ainsi, du moins, la qualifie son auteur. Si je l'entends bien, une comédie « romanesque » serait une construction dramatique dans laquelle un certain bohémianisme d'imagination l'emporterait sur l'observation étroite de la vie. Pas d'objection à cela, et la poésie a tous les droits. Au demeurant, Claude-André Puget justifie l'étrangeté de son argument par deux citations, l'une de James Frazer, l'autre d'André Malraux. Frazer rapporte qu'au temps de la domination perse, à Babylone, pendant cinq jours on habillait un condamné à mort des vêtements du roi, on le plaçait sur le trône, et le misérable pouvait user de toutes les prérogatives non politiques du souverain, y compris celle de partager la couche de la reine. Le cinquième jour on le pendait.

Adoptant ce thème, Claude-André Puget a situé son action dans la capitale d'un petit royaume montagneux de l'Europe, entre 1835 et 1840. En aura-t-on usé et abusé de ces roitelets et principicules d'Europe centrale dans les théâtres et le roman ! Mais il faut croire que la recette n'est pas épuisée, et il suffit de quelques épices inédites pour que le ragoût prenne une saveur nouvelle. Dans l'espèce il se trouve que le criminel — le « roi de la fête » — est un certain Philippe de Holden, chevalier suédois chassé de son pays, qui, quelques années plus tôt, étant *carbonaro*, fut dénoncé par le prince Karl-Otton, devenu roi par la suite. Ce Philippe est paré de toutes les séductions et n'a pas de peine à ridiculiser le souverain vaniteux et timoré dont la tradition lui donne le droit de prendre la place une nuit auprès de la reine. Il est d'ailleurs fort épris de cette aimable Elisabeth, incarnée par la radieuse Françoise Christophe, et si le roi, endormi par un narcotique destiné à Philippe, n'est pas un mari trompé à la chute du rideau, cette mésaventure ne tardera guère à lui échoir.

Claude-André Puget est un homme de théâtre fort habile, et il est curieux que son premier ministre nous fasse penser au comte Mosca, Philippe de Holden, au cher Fabrice del Dongo et Elisabeth, à la Sanseverina, mais ces réminiscences n'ont rien d'offensant pour lui. Les décors sont du meilleur goût, les costumes, d'une fraîcheur et d'une grâce qui, à plusieurs reprises, firent passer sur la salle un murmure de plaisir. Leur auteur est Mme Francine Galliard-Risler. Il me reste à louer l'excellent Michel Vitold, dont le jeu gagnant à tout coup excuse bien la faiblesse de la reine, Jean Martinelli et André Fouché. Quant à Mlle Denise Provence, sa voix, ses mines, son port mutin ont autant d'esprit que son sourire.

L'OPINION DE DENIS MARION
SUR LE PALMARÈS DU FESTIVAL

MIRACLE ! Une des révélations sensationnelles de Cannes aura été un court métrage provenant, par surcroît, d'un pays qui jusqu'ici n'a pas apporté grand-chose au cinéma : les Pays-Bas. Le jeune réalisateur, Bert Haanstra, dont c'est la deuxième œuvre, qualifie lui-même *Miroirs de Hollande* : « Poésie sous forme de film. » Il y a en effet beaucoup plus qu'un tour de force technique dans cette gageure qui consiste à filmer uniquement les reflets du paysage urbain ou campagnard dans les canaux et les rivières en tirant parti de la déformation que leur impose le mouvement de l'eau. Nous en aurons terminé avec les courts métrages en signalant deux documentaires en couleurs, *Carnet de plongées*, où Jacques-Yves Cousteau a joint à ses habituelles vues sous-marines une sensationnelle pêche au thon, et *l'Eruption de l'Etna*, de Domenico Poalella, qui, pour la première fois à l'écran, donne la sensation que la lave est du feu et non seulement de la fumée. Enfin, le *Colette* de Yannick Bellon nous procure, avec une tout autre intensité, que les vieillissements artificiels obtenus par de savants maquillages, l'émotion si magistralement exprimée par Proust lorsqu'au bal du duc de Guermantes le narrateur retrouve après plusieurs années les personnages qu'il a perdus de vue et prend pour un travestissement les ravages du temps.

Ce sont les qualités mêmes de *Juliette ou la Clef des songes* qui lui ont valu d'être froidement reçue. Comme la pièce de Georges Neveux, que l'auteur a lui-même très librement adaptée, les deux tiers du film sont un rêve, mais qui se traduit à l'écran, tant dans sa conception que dans son exécution, par des procédés originaux que pour ma part je trouve aussi valables et plus attirants que les ralentis et les flous traditionnels. Quand le public s'y sera fait, rien ne l'empêchera de goûter la prodigieuse beauté des images d'Alekan.

Les Russes ont présenté une reconstitution historique doublée d'un film musical, *Moussorgsky*, une adaptation fidèle d'un roman sur les kolkhoses d'après guerre, *le Chevalier de l'étoile d'or*.

Il y a mille fois plus d'imagination et de goût dans l'opéra filmé en couleurs que les Anglais ont tiré des *Contes* d'Hoffmann. Je lui préfère de beaucoup leur autre film. *L'Ombre d'un homme* est somme toute l'antithèse d'*Adieu, Mr. Chips*. Dans le même cadre d'un collège, c'est le drame du professeur détesté par ses élèves, humilié par ses supérieurs, méprisé par ses collègues et trompé par sa femme. Comme il ne s'agit pas du tout d'un grotesque, mais au contraire d'un homme d'une grande intelligence et d'une vive sensibilité, encore qu'il s'efforce toujours de réprimer cette dernière, la raison profonde de cette incapacité à se faire aimer eût dû être élucidée. Terence Rattigan, l'auteur de la pièce originale et de l'adaptation, et Anthony Asquith, le réalisateur, ne l'ont pas pu ou ne l'ont pas voulu. Ils n'en ont pas moins réalisé une œuvre d'une grande vérité psychologique où Michael Redgrave est simplement admirable dans le rôle principal.

Ignorons trois films américains quelconques puisque le quatrième est une manière de chef-d'œuvre. Joseph Mankiewicz a écrit pour *Eve* un scénario original et un dialogue qui donnent l'impression, si rare à l'écran, qu'on se trouve devant une œuvre dont la qualité littéraire est telle qu'elle supporterait la lecture. A la fois peinture compréhensive et satirique des milieux de théâtre newyorkais et attachante analyse de trois caractères classiques, mais ingénieusement renouvelés (l'arriviste, le cynique et l'actrice perpétuellement en représentation). Ajoutons que les trois rôles principaux sont tenus par Anne Baxter, Georges Sanders et Bette Davis, également parfaits.

Sans le moindre doute, c'est *Miracle à Milan* qui a reçu l'accueil le plus chaud. J'en suis ravi pour de Sica, dont j'admire plus que personne le grand talent et qui a eu le courage de choisir un sujet diamétralement opposé par le ton et par l'esprit au *Voleur de bicyclette*. Mais j'appartiens à la minorité que ce conte philosophique n'a ni ému ni amusé.

Je n'avais guère aimé la précédente réalisation de Pietro Germi, *Au nom de la loi*. Celle-ci me paraît incomparablement supérieure. Cette odyssée de mineurs siciliens cherchant à émigrer illégalement en France serait même un chef-d'œuvre si elle n'était gâtée à la fin par un commentaire emphatique.

Trois pays ont forcé l'attention en ne présentant qu'une seule bande. Après *la Dernière Chance*, *Quatre dans une jeep* a déçu, bien que Lindtberg y manifeste la même louable intention d'affronter un des problèmes irritants de l'époque : il a été trahi par l'anecdote choisie.

Mademoiselle Julie intéresse plus qu'elle ne donne satisfaction. Une contradiction absolue s'inscrit entre la pièce de Strindberg, d'un réalisme volontiers provocant, et les images d'un romantisme idyllique par lesquelles Alf Sjöberg a traduit ce thème à l'écran.

Tout le Festival a été de très loin dominé par le film mexicain de Luis Bunuel : *les Oubliés*. Consacré au thème classique de l'enfance abandonnée, il rejette délibérément les ponctifs de rééducation. Ses adolescents ont été à tout jamais déformés par leurs rapports avec la famille ou la société. Leur cruauté ne cessera d'aller croissant jusqu'à ce qu'ils se détruisent eux-mêmes. Aucun rayon d'espoir ne vient éclairer ce cercle infernal. Après un intervalle de vingt ans consacré à des besognes anonymes, l'auteur du *Chien andalou* et de *l'Age d'or* n'a rien perdu de sa fascinante personnalité.

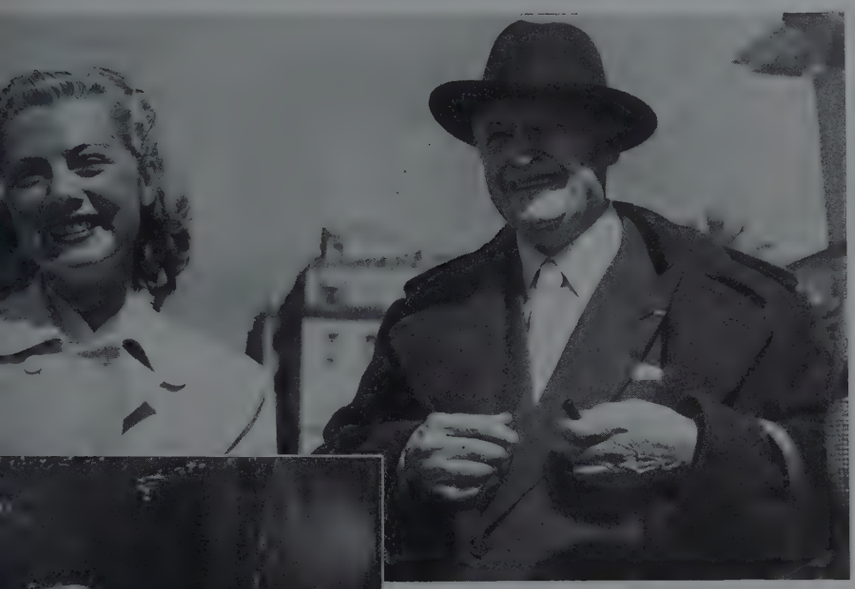
CE SÉVÈRE PERSONNAGE D' « INDENTITÉ JUDICIAIRE » N'EST AUTRE QUE LE SOURIANT RAYMOND SOUPLEX. — ANNE BAXTER, VEDETTE DE « EVE ». — UN « GAG » DU COMIQUE HAROLD LLOYD DANS « OH ! QUEL MERCREDI... »

DANIEL GÉLIN ET ANNE VERNON SONT LES INTERPRÈTES DU FILM DE JACQUES BECKER PRÉSENTÉ A CANNES, « EDOUARD ET CAROLINE ».

EN HAUT, A DROITE : AVANT LE FESTIVAL... JEAN-ROGER CAUSSIMON ET SUZANNE CLOUTIER TOURNENT « JULIETTE OU LA CLEF DES SONGES » AVEC MARCEL CARNÉ.

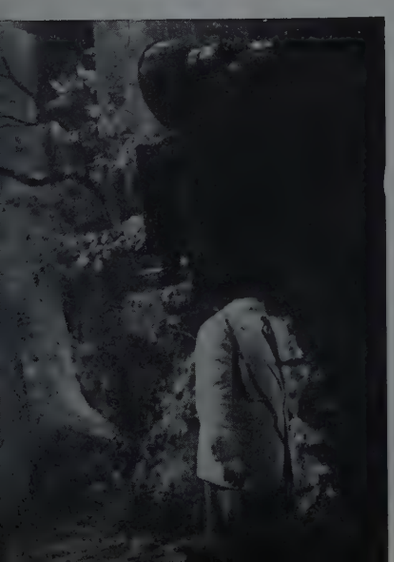
CE DÉCOR SYLVESTRE EST ENCORE CELUI DE « LA CLEF DES SONGES ». MAIS, CETTE FOIS-CI, C'EST GÉRARD PHILIPE QUI EN EST L'INTERPRÈTE.

Après la présentation d' « Edouard et Caroline », Annette Wademant, la scénariste, Jacques Becker, le metteur en scène, et Anne Vernon avaient le sourire.



François André et la starlet Simone Delamare, qui, l'an dernier, fut momentanément fiancée a Charles Trenet.

M. Guinness, roi de la bière, s'est marié avec la princesse Fakhry. M. Fourré-Cormeray danse avec Isa Miranda.



Minute de détente au milieu de tant d'animation... Devant des Cannois plus amusés qu'admiratifs, Marcel Idzkowski, Touchagues et Robert Fabre Le Bret disputent une partie de pétanque passionnée.

Soirs de Cannes

PAR MARCEL IDZKOWSKI

Le IV^e^ Festival international du film de Cannes aura définitivement tranché la question : le printemps l'emporte nettement sur l'arrière-saison de l'été, car il est beaucoup plus agréable d'être ici en avril qu'en septembre ! Lorsque nous nous rendons au palais du Festival, nous apprécions l'élégance de l'assistance alors qu'en été nous déplorons souvent le négligé des estivants en short.

Un esprit chagrin me disait l'autre jour :

— Pourquoi n'y a-t-il pas plus de festivités ?

Il est très délicat, sinon impossible, de faire plaisir à tous, et n'oublions pas qu'un festival est avant tout le rendez-vous international des gens de bonne volonté qui œuvrent utilement pour la cause du cinéma. Nous allons au palais du Festival en matinée et en soirée et nous avons parfois besoin d'un peu de détente entre les séances de ce marathon cinématographique. Ces derniers soirs toutes les délégations étrangères ont éprouvé le besoin d'organiser des réceptions, et tour à tour nous avons été accueillis par les Russes, les Américains, les Polonais, les Allemands, les Espagnols, les Mexicains... et même les Français.

Dès que nous nous promenons sur la Croisette nous pensons que le Fouquet's doit être vide. Les vedettes bavardent avec les producteurs, les starlets espèrent un rôle et les journalistes, ravis d'être à Cannes, se sentent délassés, ce qui ne les empêche point de pondre très souvent des échos très désagréables... mais c'est là leur façon de se détendre !

Si les grandes vedettes françaises brillèrent par leur absence au Festival de Cannes, nous avons néanmoins de quoi alimenter nos rubriques avec Orson Welles, Jean Cocteau, Cécile Sorel, Isa Miranda, Jean-Isidore Isou et son film, *Traité de bave et d'éternité*, prôné par les lettristes, le fougueux Curzio Malaparte, le distingué Sir Duff Cooper et les membres du jury, qui de jour en jour semblent plus exténués. On sent, après la projection d'un film, qu'ils se laisseraient volontiers interviewer par tous ceux qui les questionnent, mais les jurés doivent se taire et il est bien inutile de bavarder avec André Maurois, Gaby Morlay ou M^me^ Georges Bidault.

Les réceptions les plus brillantes furent données hors festival, et nous nous retrouvâmes — dans l'intimité — chez M. et M^me^ Jean-Gabriel Domergue et chez M. et M^me^ Besançon de Wagner. Une intimité toute relative d'ailleurs puisqu'il y avait toujours un minimum de trois cents invités.

Denis Marion vous parlera par ailleurs de la compétition cinématographique, et je pense qu'il sera de mon avis : les films noirs semblent dominer avec une écrasante majorité ! C'est là le snobisme du Festival, il faut du film d'art.

Très heureusement nous nous échappons parfois du Festival, et dès que nous avons un instant de répit nous dînons aux Ambassadeurs et nous dansons au Brummel, où l'orchestre Elzon-Narvault nous permet de créer une ambiance. La jolie chanteuse Dinah Davis détaille de tendres refrains et sous les lumières tamisées nous oublions le cinéma permanent que nous ingurgitons quotidiennement à trop forte dose.

L'ITALIE SANS MATIÈRES PREMIÈRES

EST LE SEPTIÈME PAYS PRODUCTEUR D'AUTOMOBILES DU MONDE

PAR RENÉ POLLIER

Une voiture italienne, c'est d'abord un paradoxe : celui d'un pays sans matières premières qui possède la septième industrie automobile du monde, la troisième de l'Europe occidentale. En fait, une voiture italienne est logiquement le multiple du charbon allemand et du minerai de fer algérien par la main-d'œuvre et le génie créateur italiens avec, comme dénominateur commun, un équipement en grande partie américain.

Cette mise en équation mérite explication. Recensons d'abord les ressources dont l'Italie dispose.

En matières premières : 520.000 tonnes de minerai de fer, 1.500.000 tonnes de charbon, 830.000 tonnes de lignite, 124.000 tonnes de mercure, 150.000 tonnes de zinc, 104.000 tonnes de bauxite, 1.400.000 tonnes de soufre.

En énergie électrique, 21,6 milliards de kWh.

En main-d'œuvre, de très larges possibilités grâce à une population nombreuse s'accroissant chaque année de 500.000 unités et qui ne peut trouver dans les terres cultivables (50 % du sol national) des moyens de subsistance.

Bref, l'Italie ne peut posséder une industrie lourde que dans la mesure où celle-ci s'approvisionne à l'étranger.

FRAGILITÉ DE LA SIDÉRURGIE

L'Italie ne pouvait néanmoins prétendre à être une grande nation sans sidérurgie. Economiquement, celle-ci est un édifice fragile, sans assise, qui dépend non seulement de la régularité des moyens de transport ferroviaires ou maritimes, mais des possibilités de livraison de minerai et de houille. Alors que l'Allemagne et la France même ne peuvent se concevoir sans cette activité de base, l'Italie porte la sienne à bout de bras et n'est en mesure de lui demander ni l'acier à bas prix de revient ni beaucoup d'acier. 2.320.000 tonnes produites en 1950 représentent déjà un bel effort.

En revanche, cette médiocrité des ressources en fer dégage notre voisine transalpine de cette obsession de la concurrence qui joua souvent entre la France et l'Allemagne. Elle lui permet, dans le cadre de ses besoins sidérurgiques, de faire fonctionner son appareil de production dans les meilleures conditions économiques, puisque celui-ci marche toujours à pleine activité, le volant supplémentaire d'acier ou de fonte dont a besoin l'industrie italienne, et qui varie avec la conjoncture, étant demandé aux importations. Afin de renforcer cette position, l'Italie a pu choisir pour ses hauts fourneaux, ses fours, ses aciéries, ses laminoirs l'équipement le plus moderne. Ainsi les installations de Cornigliano, de Piombino et de Bagnoli, en cours de rééquipement à l'aide de matériel américain, sont des modèles du genre.

Cet équipement ne compense pas l'éloignement des mines de fer et de houille. Aussi cette industrie sidérurgique connaît-elle des prix de revient élevés qui se répercutent sur la construction automobile. Les constructeurs italiens, partant de matières premières chères, se trouvent donc dirigés tout naturellement vers une industrie d'idées, de recherche de nouveautés même lorsqu'ils se consacrent à la grande série.

L'Italie achète à l'étranger 99,25 % du pétrole brut dont ses raffineries ont besoin. Donc, de chaque litre importé elle doit tirer le maximum de rendement, c'est-à-dire user de véhicules à faible consommation. En raison du caractère montagneux de la péninsule, où seule la vallée du Pô est plane, les véhicules doivent être très maniables et capables d'absorber sans difficulté les rampes les plus raides. L'automobiliste transalpin a le goût du panache. Plus il va vite, mieux il dépasse ceux qui le précèdent, plus il est satisfait. Il demande donc des voitures sportives, rapides, à très bonne tenue de route. Enfin l'Italie, nourrie du spectacle de l'harmonie méditerranéenne et des souvenirs romains, est un pays où le goût est une qualité héréditaire.

De ces considérations les deux dernières expliquent que l'Italie règne dans les domaines de la course et de la carrosserie, alors que les deux premières montrent que les qualités des voitures italiennes répondent à toutes les exigences de la clientèle européenne-type.

UNE INDUSTRIE D'UNE EXTRÊME ORIGINALITÉ

Pour une production en 1950 de 127.847 véhicules (116.469 voitures et 11.378 véhicules utilitaires), elle a consommé 180.000 tonnes d'acier et 60.000 tonnes de métaux non ferreux et elle a employé, y compris la branche carrosserie, 55.000 personnes.

Concentrée dans le nord du pays, elle revêt pratiquement trois formes : une immense société comparable aux plus fortes affaires européennes similaires, des entreprises aussi renommées, mais à faible production, et des carrossiers.

Turin, la vieille cité piémontaise, est la double capitale de l'industrie automobile transalpine et de la Fiat, qui y vit le jour en 1899. Le mot n'est pas trop fort, puisque cette affaire représente 90 % de la production italienne. Lorsqu'elle fut créée par Giovanni Agnelli, Fiat se composait d'un simple atelier employant une cinquantaine d'ouvriers. Maintenant elle groupe en Italie et à l'étranger 65.000 travailleurs répartis dans dix-huit usines et de très nombreuses filiales, c'est-à-dire qu'elle se classe parmi les premières entreprises européennes. Fiat, il est vrai, n'a pas limité son activité à la construction automobile. Elle fabrique des avions (cellules, moteurs, réacteurs), des moteurs marins, des machines-outils, embrassant ainsi un domaine très vaste qu'elle accroît sans cesse et qui est d'autant plus considérable que la société a pour principe d'assurer la production et la transformation des matières premières dont elle a besoin.

Pareille intégration verticale rappelle Ford du temps du grand Henry, alors que les activités multiples font plutôt penser à la General Motors. De ces ressemblances les Italiens sont particulièrement fiers. Ils aiment aussi à mettre en parallèle Turin et Detroit. En esprit, en considérant l'importance de l'industrie par rapport à la cité, la comparaison est valable. Mais, évidemment, elle n'a pas de sens en capacité industrielle totale. Reconnaissons que partir de ressources très moyennes, d'un marché de pays pauvre pour arriver à la Fiat 1951, c'est une grande et belle œuvre économique qui honore l'esprit d'entreprise et d'organisation de nos voisins.

Avec Fiat nous avons fait le tour complet de l'industrie de série, c'est-à-dire 90 % de la production transalpine, mais ce pourcentage est sans rapport avec le prestige et la réputation, car des entreprises qui ne produisent que quelques centaines de voitures sont aussi célèbres que la firme turinoise.

Leur structure n'a aucun caractère d'intégration ; elle ne rappelle ni Ford ni la General Motors. Ces sociétés achètent leurs tôles, leurs accessoires, quelquefois leurs moteurs. Elles donnent souvent l'impression de ne travailler que pour l'art automobile, par goût des solutions originales et d'avant-garde, par esprit de compétition.

Les unes ont un caractère industriel valable. Les autres ressortissent plutôt à la voiture sur mesure. C'est aux premières, évidemment, que nous devons nous intéresser, et en tout premier lieu, sans quitter Turin, à la société qui fut fondée par Vicenzo Lancia, coureur de l'écurie Fiat aux toutes premières années du siècle. Entreprise de grande valeur qui incarne encore la novation mécanique et qui peut se flatter d'un sens génial de la voiture de montagne. Lancia s'est adjoint un important département de véhicules utilitaires — camions et autobus — dont les activités sont partagées entre Turin et Bolzano. Quittons maintenant la capitale du Piémont pour celle de la Lombardie. Milan n'est-il pas également la ville d'Alfa-Romeo, qui correspond en esprit chez nous à Bugatti et reste une grande marque de courses et de véhicules utilitaires ? Au passage dans la grande cité du Nord, saluons Isotta Fraschini, qui fut, jusqu'en 1935 environ, la « Rolls-Royce » italienne, et Bianchi, actuellement en difficulté et qui ne fabrique plus que des camions. Dans ce domaine, signalons, à Brescia, O. M.

Ne manquons pas de citer, bien qu'elles n'aient pas de capacités industrielles, les deux autres grandes marques de courses de la péninsule, Maserati et Ferrari.

Au delà de ces firmes nous ne découvririons que des entreprises quasiment artisanales, où nous pourrions encore relever l'omniprésence de la Fiat, puisque plusieurs d'entre elles montent sur leurs voitures des moteurs fabriqués par la grande société turinoise.

Cette industrie, de rudes coups lui furent portés pendant les hostilités, en majeure partie à Turin, si bien qu'elle ne put produire que 2.000 voitures et 8.000 camions en 1945. Mais Fiat entreprit très rapidement la reconstruction de ses usines et fut aidé par la suite par les Américains, qui lui fournirent matériel et crédits.

LA REVANCHE DE L'ESPRIT SUR LA MATIÈRE

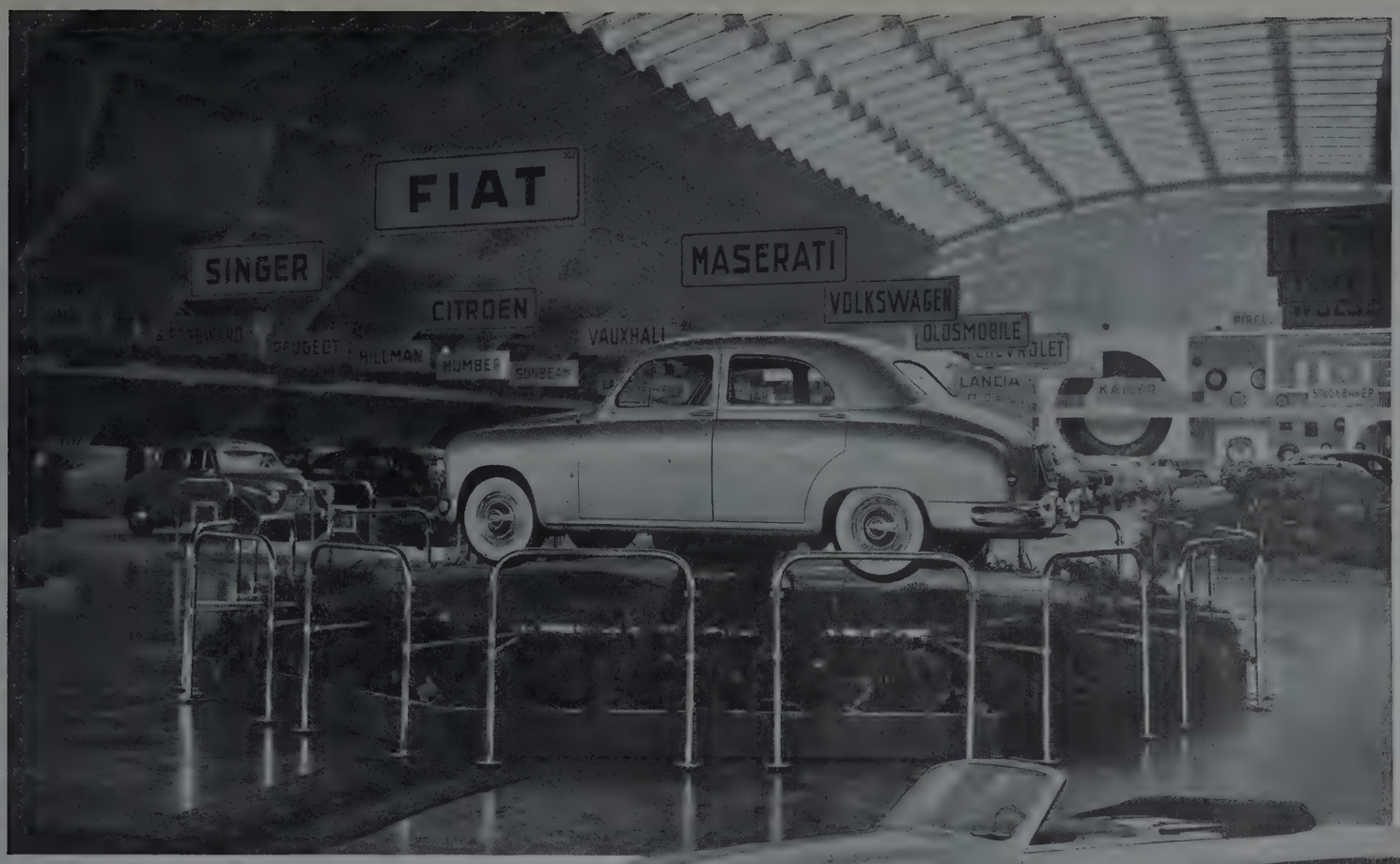
Si la croissance très rapide de la Fiat depuis six ans est ainsi due en partie à l'aide des Etats-Unis, il est, d'autre part, un domaine où les Italiens ne règnent qu'en fonction d'eux-mêmes, de leur propre capacité, de leur esprit inventif : la technique de la voiture de 1951, au point qu'on a pu diviser schématiquement la construction automobile mondiale en école américaine et école italienne. Hommage qui ne semble nullement exagéré si l'on veut bien se souvenir que la voiture de petite puissance (3 CV) fut lancée par Fiat et que toutes les automobiles de moyenne puissance actuelles s'inspirent de la technique transalpine. Enfin, l'influence des carrossiers italiens dépasse largement les frontières de leur pays. En Grande-Bretagne, Bentley, une des deux marques de Rolls-Royce, fait dessiner à Milan ses modèles de grand luxe. Aux Etats-Unis, Chrysler et la General Motors ont recours à des ingénieurs italiens pour les lignes de leurs nouveaux modèles. Une vingtaine de carrossiers : les deux Farina, Ghia, Touring, etc., ont tout autant renouvelé l'art de la carrosserie des voitures que Viberti, celui des autobus.

Si l'intérêt manifesté par les Etats-Unis à l'industrie italienne sous la forme de son rééquipement ou de sa technique — celle-ci entraînant un courant de brevets en direction de Detroit — est l'un des traits des années que nous vivons, il ne faut pas négliger la propre expansion des constructeurs transalpins. Personne n'ignore combien Simca doit à Fiat. En outre, la grande marque de Turin monte à Buenos-Aires et à Madrid ses propres voitures ; Lancia fait de même dans la capitale argentine et à Barcelone.

En conclusion, ce n'est pas à sa capacité propre ou aux exportations de cette industrie qu'il faut s'attacher, mais à ce double phénomène d'un pays que la nature s'est refusée à combler de richesses, mais qui, au milieu de ce siècle, marque l'automobile du monde de son sceau.

(A suivre.)

(*) Voir *France-Illustration* des 24, 31 mars et 7 avril 1951.



LE SALON DE TURIN

PAR MAURICE PHILIPPE

EN HAUT : UN ASPECT DU SALON AVEC LA « FIAT 1400 » AU « CONDUCTEUR FANTOME », VUE ÉGALEMENT (CI-DESSUS) ÉQUIPÉE EN CABRIOLET PAR LA CARROSSERIE GHIA. CI-CONTRE : CABRIOLET PININ-FARINA SUR CHASSIS ALFA-ROMEO 1900 SPORT.

L'ITALIE, pays de l'harmonie dans la beauté... Le Salon automobile de Turin prend dignement sa place dans l'ensemble. Tant pis ou tant mieux si le caractère industriel de la manifestation y perd de sa sévérité pour revêtir une parure plus attrayante. Ce palais des Expositions, situé dans le parc du Valentino, sur les rives du Pô peuplé le soir de nombreux canots, palais de lumière, de sobre élégance, avec son sol dallé de marbre et la disposition de ses halls autour d'un bien agréable jardin, constitue un cadre tout d'agrément et qui détonne d'autant moins avec l'automobile qu'une soixantaine de voitures y sont exposées par vingt-quatre carrossiers italiens dont on reconnaît la maîtrise.

Salon international puisque sur cinquante-sept marques de voitures représentées l'industrie italienne n'entre que pour neuf d'entre elles, dont trois seulement : Fiat, Lancia et Alfa-Romeo sortent des voitures en série. Et cette situation apparaîtrait paradoxale, avec ce complément qu'il ne circule guère en Italie que des voitures italiennes, répondant d'ailleurs parfaitement aux préférences des conducteurs transalpins, qui exigent des voitures « vivantes » et bonnes routières. Turin, ville de l'automobile par excellence, avec Fiat et Lancia, bénéficie des proches montagnes pour les essais des voitures qui y sont construites. Les ambitions commerciales d'importation dans la péninsule des marques étrangères ne peuvent donc qu'être assez modestes. Il faut donc voir dans cette participation, qui réunit à peu près tout ce qui porte un nom dans l'industrie automobile mondiale, l'affirmation de la haute classe de ce Salon, où une absence pourrait être traduite par l'appréhension d'une comparaison avec des mécaniques et des carrosseries unanimement appréciées ; cela non seulement dans le domaine de la voiture, mais encore dans la construction des camions et des autocars.

Dans le hall principal, par le jeu des surfaces des stands et la présence de nombreux carrossiers, les voitures italiennes étaient en majorité, et parmi elles les voitures habillées de carrosseries spéciales. En somme, un Salon meublé d'objets d'art...

La rotonde était traditionnellement occupée par Fiat, dont on sait que la production représente 90 % du chiffre total de la construction automobile italienne : voitures 500, 1.100 et surtout 1.400, la dernière venue, dont on a pu dire qu'elle synthétisait « la voiture européenne ». L'une de ces voitures était présentée en « voiture parlante et évoluant automatiquement », cependant que, sur un autre pivot, son bloc moteur s'ouvrait en trois parties et se refermait, montrant tous ses organes en fonctionnement.

Les autres pôles d'attraction italiens étaient les deux versions sport de l'Alfa-Romeo 1.900 (180 à l'heure) et de la Lancia-Aurelia avec moteur 2 litres (160 à l'heure), le camion léger 615 Fiat, de 1.500 kilos de charge utile avec moteur 1.400 et suspension avant par roues indépendantes, un original 1.500 kilos pour le service de ville, le « Muletto » Maserati, au très petit moteur 2 temps d'une cylindrée soit de 400, soit de 550 centimètres cubes. Dans les autocars, le châssis Cicca à poutre centrale, la carrosserie allégée — une tonne gagnée — de Renzo Orlandi et, bien entendu, l'autocar articulé Viberti-Fiat à trois essieux, 100 places, 18 mètres de longueur.

Le Salon de Turin couvrait une surface de 18.000 mètres carrés, contre 15.000 l'an dernier et 12.000 en 1948; il réunissait 400 exposants, soit 100 de plus qu'en 1950. Cette progression est la juste récompense des efforts du comité d'organisation dont le président est le docteur Rodolfo Biscaretti di Ruffia, qui préside également aux destinées de la chambre syndicale des constructeurs et des accessoires.

POUR LA SECONDE FOIS, LES FRANÇAIS GAGNENT : C'EST LE CAPITAINE DU COUET, MONTANT NANKIN, QUI REMPORTE LA COUPE.

UN SAUT D'UN BEAU STYLE DE M. JONQUÈRES D'ORIOLA, SUR TRAMONTANE.

L'INTERNATIONAL DE NICE

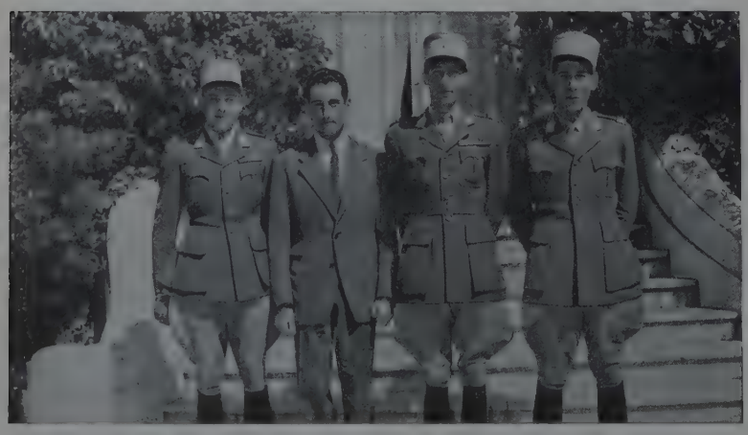
PAR LE LIEUTENANT-COLONEL D. TRÉ-HARDY

MAGIE de la Côte d'Azur, Nice pare d'une grâce renouvelée les manifestations de sa saison printanière. Après le hourvari des défilés récents, le 22e concours hippique international s'inscrit comme un relais sportif dans la noria des fêtes. Ce n'est plus l'ambiance méditerranéenne de l'Arénas, ce prolongement lointain de la promenade des Anglais, ponctué de palmiers immuables, souligné d'une mer infinie. Nous sommes dans la haute ville, près de l'église du Ray. La montagne nous appelle, l'olivier nous tend son rameau. Tout est changé sans doute ?... Non point, l'atmosphère reste la même. Nice est un carrefour où s'affrontent annuellement les grands cavaliers du bloc occidental.

Voici les Britanniques, dominés par l'autorité du colonel Llewellyn, dont les jumpers galopent en poneys de polo. Un soupçon d'individualisme les différencie avec humour. Les Espagnols font preuve de cette redoutable cohésion qu'on attribua naguère à leur infanterie victorieuse; les commandants Ordovas et Gavilan affichent une réelle unité d'action. Révélation des Portugais... Leur uniforme est modeste, mais leur mérite est grand, leur calme n'exclut pas la fougue, le capitaine Callado a toutes les faveurs. Une équitation plus militaire que spécialisée caractérise les Hollandais : beaux tracés du lieutenant de Ryks, de MM. Gelderman et Janssens. Les « hunters » irlandais, massifs, confortables, placent très haut par-dessus l'obstacle la flèche de leur trajectoire. Le lieutenant-colonel Corry, le capitaine Magee abordent « la terre » en toute sécurité. Quant aux Français, ils jettent visiblement leur cœur dans la bataille, avec le colonel Cavaillé ils firent saluer nos couleurs de par le monde.

Réceptions, « raouts » ont laissé peu de temps libre aux concurrents en dehors des parcours. M. Médecin, député-maire, M. Teisseire, sénateur, présidaient le tournoi. Le vicomte de l'Hermite et son comité : commandants Hector et Verneuil, colonel Gailly de Taurines, comte Gautier-Vignal, marquis de Boisgelin, prince d'Essling, entre autres, furent à la base de cette réalisation.

UN PASSAGE ÉGALEMENT REMARQUABLE DU COMMANDANT DE MAUPEOU, UN DES MEMBRES LES PLUS EN VUE DE L'ÉQUIPE FRANÇAISE, SUR RAT D'ASTURIES.



L'ÉQUIPE FRANÇAISE AU CONCOURS HIPPIQUE DE NICE ÉTAIT DIRIGÉE PAR LE COMMANDANT DE MAUPEOU (TROISIÈME A PARTIR DE LA GAUCHE).

LE CAPITAINE CARVALHOSA (PORTUGAL), SUR ESTEMIDO.

M. JEAN BAYLOT NOUVEAU PRÉFET DE POLICE

M. Jean Baylot, qui vient d'être nommé préfet de police en remplacement de M. Roger Léonard, appelé au poste de gouverneur général de l'Algérie, est né à Paris le 27 mars 1897. Il a fait la première partie de sa carrière dans l'administration des P. T. T. et il fut secrétaire général du Syndicat des postiers. Délégué en 1944 par la Résistance comme préfet des Basses-Pyrénées, il succéda, en 1946, à M. Berteaux comme préfet de la Haute-Garonne. Pendant un peu plus d'un an il remplit ensuite les fonctions de secrétaire général du Ravitaillement. En 1948 il fut nommé préfet des Bouches-du-Rhône et en 1951 reçut le titre d'inspecteur général de l'administration, « super-préfet ». A Marseille, M. Baylot a fait preuve de beaucoup d'énergie et d'autorité. Il est officier de la Légion d'honneur, Croix de guerre 1939-1945 et titulaire de la médaille de la Résistance.

M. ROBERT HIRSCH DIRECTEUR DE LA SURETÉ

M. Robert Hirsch, qui succède à M. Bertaux au poste de directeur général de la Sûreté nationale, est un ancien polytechnicien. En 1940 il commandait une escadrille de bombardement. Rayé par Vichy des cadres de l'armée de l'air, il prit une part active à la Résistance. Depuis 1947 il était préfet de la Charente-Maritime. M. Robert Hirsch, qui est âgé de trente-huit ans, est chevalier de la Légion d'honneur, Croix de guerre, médaille de la Résistance.

ÉCHANGES FRANCO-NORVÉGIENS

Les échanges culturels entre la France et la Norvège croissent de plus en plus en importance et en intérêt. Outre l'exposition d'art mural, à laquelle participent, au musée d'Art moderne, MM. Axel Revold, Per Krohg, Alf Rolfsen, Hugo, Lous Mor, Aage Storstein et Henrik Sörensen, mentionnons la naissance de l'Alliance artistique franco-norvégienne et les concerts organisés sous son patronage du pianiste norvégien Robert Riefling et du chef d'orchestre Oivin Fjeldstad, qui a dirigé l'orchestre Pasdeloup.

Mentionnons aussi le week-end consacré à la vie culturelle de la Norvège au Centre culturel international de Royaumont, au cours duquel, outre des conférences sur l'art et la littérature, on entendit un récital de musique moderne norvégienne donné par deux excellents pianistes : M^lle Kirsti Hjort et (ci-dessus) le Père Toralf Nordheim.

LÉGION D'HONNEUR

Dans la promotion du Commerce et de l'Industrie, on relevait la promotion au grade d'officier de M. Pierre Lefaucheux, président directeur général de la Régie des usines Renault, et de M. Pierre Ailleret, directeur des études et recherches à l'Electricité de France.

L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX

SUR «PARIS 1900»

Encore 1900... Robert Burnand devance gentiment l'objection qu'on pourrait faire à son livre. Si son sujet est bon, nous dit-il, pourquoi n'y pas revenir ? Et puis, sous l'étiquette de 1900 on nous a donné bien des choses qui souvent sont aussi bien de 1895 ou de 1905 — quand elles ne sont pas plus jeunes ou plus vieilles. Mais Robert Burnand, lui, en publiant son *Paris 1900* (Hachette), nous garantit le millésime. Il ne s'agit, dans son livre, que des choses et des gens de cette année-là. Voyons Paris tel qu'il était alors : le Sacré-Cœur vient d'être achevé, mais la gare d'Orsay n'a pas pris place encore sur les ruines de la Cour des Comptes. Tout le monde sait que le premier métro a été inauguré. Mais qui se rappelle que les fiacres n'ont pas encore de taximètre (qu'on appela d'abord *taxamètre*), ce qui n'arrivera qu'en 1902. Les souvenirs de Robert Burnand — 1900, nous dit-il, est l'année où il arriva de sa province à Paris — s'égrènent dans le cadre de ces précisions.

Le meilleur, ce sont les portraits, enlevés à l'emporte-pièce. Le personnel politique, d'abord. Le président Loubet, qui paraissait sortir d'une boîte de confiseur, tant il était rose et frais. Et la présidente, à la garden-party de l'Elysée, le 14 juillet, en robe de mousseline de soie et de guipure crème sur satin vert Nil : « Un peu sanglée, à la vérité, et sous les plumes de son chapeau la chère dame arbore un visage pavoisé à toutes les gammes de l'écarlate. » Armand Fallières, le futur successeur de Loubet, ne préside encore que le Sénat ; il est déjà fidèle à la cravate lavallière. Quant à la présidence de la Chambre, le funèbre Henri Brisson — on l'appelait « la pluie qui marche » — vient d'en céder le fauteuil à l'élégant Paul Deschanel : brillant début d'une carrière qui finira moins bien.

Mil neuf cent, que de choses commencent alors... Le cabinet de Waldeck-Rousseau ne compte que onze ministres. Mais certains d'entre eux, à des titres divers, garderont leur nom inscrit dans l'histoire contemporaine. Delcassé, ce petit homme à lorgnon qui ressemble à un surveillant de collège, bâtit la France et aménage l'Europe pour un quart de siècle. Alexandre Millerand, le jeune ministre du Commerce, est un débutant qui fera parler de lui. Un autre jeune, fringant inspecteur des Finances, n'est pas écrasé par la tâche facile d'équilibrer le budget de la France d'alors ; dans son cabinet de la rue de Rivoli il a le temps de rêver à des théories fiscales nouvelles : cet homme s'appelle Joseph Caillaux, et son rêve est l'impôt sur le revenu.

Cependant, en ces années de l'affaire Dreyfus, le portefeuille le plus lourd à porter est celui du ministre de la Guerre. Et voici que son titulaire, le général de Galliffet, a donné sa démission. Robert Burnand raconte la suite de l'histoire en ces termes :

« Au cabinet de Waldeck-Rousseau était alors attaché le piaffant André Tardieu, qui galopait en tête du peloton dans ces équipes sorties de la rue d'Ulm... Galliffet ayant donné sa démission le samedi, le président du Conseil, dès le dimanche matin, chargea son attaché de cabinet non de lui trouver un ministre de la Guerre, mais de joindre les généraux, dont il lui remit la liste, susceptibles, selon lui, de faire bonne figure rue Saint-Dominique.

« En ce dimanche de printemps tous les généraux désignés déjeunaient sans doute à la campagne. Tardieu n'en trouva qu'un, le dernier de la liste, et inscrit, semblait-il, presque par-dessus le marché. Le général André, commandant la 5^e division, se trouva chez lui. »

On sait ce qui s'ensuivit au temps du combisme... Mais en 1900 Emile Combes n'est encore qu'un obscur sénateur. Et les habitants de la rue Vaquelin, où il habite, n'ont rien à dire de cet homme paisible. N'était sa barbichette, on le prendrait pour un curé, ou plutôt pour un sacristain.

Le chapitre des lettres et des arts a un peu moins d'éclat, me semble-t-il, que celui des évocations politiques. C'est pourtant une belle époque. L'académie Goncourt vient d'être fondée, et 1900 est l'année où cette fondation est confirmée par un jugement du tribunal. Voilà donc dix hommes de lettres que le testament d'Edmond de Goncourt assure d'une rente de 500 francs par mois : autant dire qu'ils vivront dans l'aisance jusqu'à la fin de leurs jours.

Cette nécessité n'a d'égale que la gloire promise aux membres de l'autre académie, ceux qui siègent sous la Coupole. Qui oubliera jamais les noms d'Alfred Mézières et d'Eugène Guillaume ? Quelle désaffection pourrait menacer les ouvrages d'Octave Gréard, les romans d'André Theuriet ? Le vieux Legouvé est le doyen de l'Institut, « doyen d'âge, doyen d'élection, doyen de tout ». Il a vu, le 1^er février 1900, la réception du jeune Paul Deschanel, déjà nommé. Le discours d'usage était l'éloge d'Edouard Hervé. La réponse a été prononcée par M. Sully Prudhomme. Comme le temps passe !...

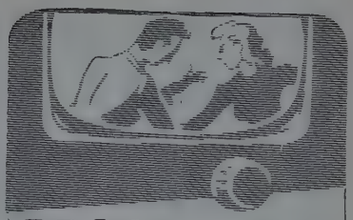
15 mars 1900 : première de *l'Aiglon*. Sarah Bernhardt en culotte blanche. Apothéose d'Edmond Rostand. On a revendu jusqu'à 600 francs un strapontin payé 10 francs au bureau. Il y avait là Robert de Montesquiou, Arthur Meyer, le docteur Pozzi, la duchesse d'Uzès, la comtesse Greffulhe, le prince Murat, M^lle Cécile Sorel... C'est l'événement de la saison. On oublierait presque cet autre événement : le Théâtre-Français, qui a brûlé huit jours plus tôt. Il a fallu installer ailleurs, et tant bien que mal, une troupe où brillent des noms glorieux : les deux Mounet, Bartet la divine, Le Bargy, Féraudy. Songez aux tâches qui attendent ces grands acteurs, pensez aux chefs-d'œuvre qu'ils vont créer : des pièces de Mirbeau, de Lavedan, de Brieux... Comme le temps passe !

PANORAMA RADIOPHONIQUE

Télévision

La télévision offre volontiers des séquences de films anciens et nouveaux. Les spectateurs ont ainsi une vue superficielle des courts et longs métrages. Ils peuvent se faire une opinion sur la valeur d'une bande, et c'est un avantage ; l'abus de ce procédé risque pourtant de créer une confusion dans les esprits, et c'est un inconvénient. Apercevoir en quelques instants les scènes majeures du *Bagnard*, dont la musique est inspirée de celle du *Troisième Homme*, admirer *les Mousquetaires de la reine*, arrivés d'Italie, entendre en langue étrangère *Destination lune* puis *le Silence de la mer*, d'après le livre de Vercors, le tout en moins d'une demi-heure, cela paraît le maximum de la rapidité. La qualité du son est pure, au point qu'à l'aboiement d'un chien dont l'image était projetée sur l'écran a répondu celui d'un congénère qui se trouvait dans la pièce où l'on visionnait.

W.-L. LANDOWSKI.



PROGRAMME

TOUS LES JOURS

441 lignes

12 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 21 h. (sauf dim. 21 h. 5), Journal ; 13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris.

819 lignes

13 h. (sauf dim. et lundi), Télé-Paris ; 13 h. 30 (sauf dim. et lundi) et 20 h. 30, Journal.

DIMANCHE 29 AVRIL

441 lignes

11 h., Emission religieuse ; 17 h. 30, « L'Inévitable M. Dubois » (film).

819 lignes

10 h. 30, Emission religieuse ; 15 h. 30, Confidence de Madeleine Sologne ; 20 h. 45, « L'Aventure est au coin de la rue » (film).

LUNDI 30 AVRIL

441 lignes

21 h. 15, « L'Aventure est au coin de la rue » (film).

819 lignes

20 h. 45, Les Aventures de Keen Maynard (5^e ép.).
21 h., « L'Inévitable Monsieur Dubois » (film).

MARDI 1^er MAI

441 lignes

21 h. 15, Les Aventures de Keen Maynard (5^e ép.) ; 22 h. 10, « Gai Paris ».

819 lignes

20 h. 55, L'Afrique ; 22 h., court métrage.

MERCREDI 2 MAI

441 lignes

21 h. 15, La femme chez elle.

819 lignes

20 h. 45, Les Aventures de Keen Maynard (6^e ép.) ; 21 h., « Marie Martine » (film).

JEUDI 3 MAI

441 lignes

21 h. 15, Les Aventures de Keen Maynard (6^e ép.) ; 21 h. 30, « Marie Martine ».

819 lignes

20 h. 45, Les Rois de la Nuit.

VENDREDI 4 MAI

441 lignes

21 h. 30, Cabaret.

819 lignes

20 h. 45, Les Aventures de Keen Maynard (7^e ép.) ; 21 h. 30, Cabaret.

SAMEDI 5 MAI

441 lignes

17 h. 30, Pêle-Mêle ; 21 h. 15, Les Aventures de Keen Maynard (7^e ép.).

819 lignes

16 h., Pêle-Mêle ; 20 h. 50, « Rossini ».

PETITES CHRONIQUES

LE PRINCE BERNHARD REÇU EN ARGENTINE

S. A. R. le prince Bernhard des Pays-Bas s'est rendu en voyage officiel en Argentine. Reçu solennellement par le général Peron dans le salon blanc de la Casa Rosada, il eut ensuite avec le chef de l'Etat argentin un long entretien particulier qui fut, comme l'on peut en juger par la photographie que nous publions, empreint de la plus franche cordialité. Au cours de son séjour le prince Bernhard a visité une petite ville fondée au début de ce siècle par des émigrants hollandais.

NÉCROLOGIE

L'amiral Bongrain

Le contre-amiral Maurice Bongrain est décédé dans sa propriété d'Ablancourt. Commandant en second de l'expédition organisée par Charcot au pôle Sud, de 1908 à 1910, il montra les plus belles qualités de sang-froid, de ténacité et d'habileté manœuvrière. Il parvint, après quarante-huit heures d'efforts, à dégager le *Pourquoi-Pas ?* échoué devant le cap Tuxeu, et grâce à lui l'expédition fut sauvée. Ultérieurement l'amiral Bongrain, à qui l'on doit d'importants travaux hydrographiques, exerça de nombreux commandements.

Mme Paul Dupuy

Mme Paul Dupuy, qui est décédée dans son domicile parisien, avait tenu avant guerre une place importante dans le monde de la presse. Américaine d'origine, elle avait épousé Paul Dupuy, qui fut, jusqu'à sa mort, en 1927, directeur général du *Petit Parisien*. Devenue veuve, elle continua de s'intéresser à la gestion de ce journal. Elle avait d'autre part assumé personnellement la direction d'*Excelsior*, qu'elle conserva jusqu'en 1940. Elle déploya, en outre, une grande activité au bénéfice de nombreuses œuvres charitables, et cette activité aussi bien que les services qu'elle rendit à la France aux Etats-Unis, car elle se partageait entre les deux pays, lui avaient valu la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

Paul Souchon

Paul Souchon, qui donnait il y a peu dans notre supplément littéraire une émouvante étude sur *Claire Pradier et Victor Hugo*, est mort subitement à Moulins, où il se trouvait pour un bref séjour ; il avait soixante-dix-sept ans. Sans doute est-ce surtout par les nombreux travaux d'histoire biographique et anecdotique que lui inspira son culte pour Victor Hugo que son nom demeurera dans la mémoire des lettrés. Ils sont solides et vivants ; ils ont contribué à éclairer plus d'un point de la vie du poète et de sa longue liaison avec Juliette Drouet. Il avait été d'ailleurs durant plusieurs années conservateur du musée Victor-Hugo. Mais cette part de son œuvre ne doit pas faire oublier qu'il fut aussi romancier, auteur dramatique et qu'il assuma comme journaliste la correspondance parisienne du *Petit Provençal*. Enfin, il fut un des premiers à s'intéresser au sport du point de vue littéraire. Mais, par-dessus tout, Paul Souchon était poète. Originaire d'Aix-en-Provence, compagnon de jeunesse de Joachim Gasquet et d'Emmanuel Signoret, collaborateur de la fameuse revue *le Feu*, il se dépensait tout récemment encore, précisément pour faire placer Signoret au rang qu'il jugeait lui être dû. Ses obsèques ont eu lieu en la basilique de Saint-Denis.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'EXOTISME FOLKLORIQUE :

Eugène Revert, *la Magie antillaise* (Editions Bellenand, 202 pages). L'auteur a longtemps vécu à la Martinique : il y a recueilli un lot impressionnant de témoignages oraux et de documents écrits sur les pratiques superstitieuses qui gardent là-bas leurs adeptes. Beaucoup d'ailleurs ne nous sont pas totalement inconnues : mettre un vêtement à l'envers, c'est s'attendre à un cadeau ; une démangeaison à la main droite annonce une dette à payer ; à la main gauche, une rentrée de fonds imprévue ; une oreille qui tinte, c'est quelqu'un qui médit de vous, etc. D'autres sont plus inattendues : ainsi, les bénitiers sont vidés à la fin de chaque office par les fidèles, qui boivent le matin un peu d'eau bénite pour se préserver des maléfices, ou s'en servent pour arroser leur champ...

Le chapitre des « charmes », « contre-charmes » et « protègements » n'est pas moins riche en recettes pittoresques : il en est pour fixer la fidélité des amoureux ; d'autres pour réussir aux examens ; d'autres encore pour obtenir la confiance d'une assemblée rétive. Les prémonitions et les dons de « voyance » trouvent naturellement crédit, comme aussi les apparitions — telle cette ronde de lutins autour d'un feu rouge qu'on ne peut voir qu'une fois dans sa vie...

M. Revert aperçoit dans le folklore martiniquais — qui n'est pas spécifiquement différent de celui des îles voisines — des influences indiennes et africaines. Mais il n'en existe pas moins à la Martinique un climat magique ; autrement dit, un ensemble de conditions favorables à la naissance et au développement de légendes et de pratiques irrationnelles. Les transformations de la vie moderne tendent à réduire l'importance de ce folklore ; ce livre qui en fixe les traits essentiels n'en est que plus opportun.

LA VIE DE PÉGUY :

Maurice Reclus, *le Péguy que j'ai connu — avec cent lettres de Charles Péguy, 1905-1914* (Hachette, 191 pages). L'historien de la Troisième République qu'est M. Maurice Reclus apporte ici un témoignage de première main : il n'évoque que des souvenirs personnels, mais sous une forme si colorée et si alerte qu'on a peine à croire qu'ils remontent à un tiers de siècle.

Il fut des premiers à subir l'emprise de Péguy, dont la sûreté de jugement l'avait frappé et auquel il prédit la gloire bien avant tous les autres critiques. Cette évocation pleine de vie et de tendresse anime le décor familier de ses rencontres avec le poète, dont il nous livre les pensées intimes, les « sorties » désabusées sur les femmes, la poésie, la politique — la politique surtout, sur laquelle l'auteur est en parfaite concordance de vues avec lui.

Péguy ne fut ni de droite, ni de gauche. Il avait la position traditionnelle des républicains sans épithète — contre la république pacifiste et socialisante. Intransigeant sur le chapitre du patriotisme, il avait une foi entière dans les vertus militaires de la race. Sa figure est de celles qui dominent la veillée d'armes dans laquelle la France se recueillit à partir de 1905. Dans *Clio* il exprime le vœu de « périr inachevé dans un combat militaire », pressentiment de la fin héroïque qui lui était réservée. « La gloire, écrit-il en 1912 à Maurice Reclus, la gloire serait d'entrer dans Weimar à la tête d'une bonne section d'infanterie. » Nul ne vit venir la guerre avec une résolution plus lucide. Il y avait en lui du saint et du héros. Et l'on ne peut que marquer de la gratitude à l'auteur d'avoir enrichi de nouveaux traits l'image d'un ami qui est entré dans le panthéon de nos gloires nationales et à la mémoire duquel il garde une si vigilante fidélité.

L'HISTOIRE LITTÉRAIRE :

Jean-Louis Loiselet, *De quoi vivait Molière* (Deux-Rives, XII-132 pages). L'auteur a fait un patient décompte des moyens d'existence de notre grand comique. Il nous apprend qu'il a touché, comme acteur, 51.148 livres, auxquelles il faut ajouter la part d'Armande Béjart, qu'il commença à percevoir un an avant son mariage, soit 46.197 livres.

Comme auteur, il a encaissé, de 1659 à 1673, 68.000 livres.

A sa mort il a laissé un capital de 30.000 livres.

Ce sont là des sommes relativement considérables, si l'on songe qu'au temps de Molière la livre représentait à peu près 800 francs de notre monnaie. A ce taux, la vaisselle d'argent du ménage Molière serait évaluée aujourd'hui 5 millions de francs, et son loyer de la rue Saint-Honoré, qui était de 1.300 livres, environ 1 million de francs 1951.

ALBERT MOUSSET.

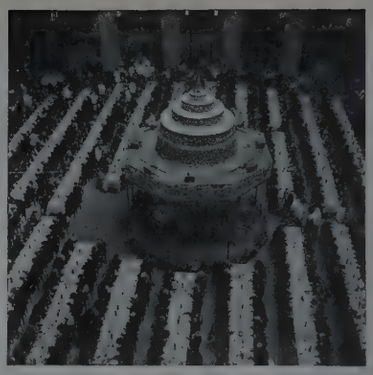
NOUVELLES RELIGIEUSES

Evêque de Saint-Flour depuis 1943, Mgr Henri-Marie-Joseph Pinson est mort subitement le 17 avril en son évêché, qu'il appelait plaisamment son « nid d'aigle ». Il n'était âgé que de soixante-cinq ans. Ordonné prêtre en 1911, il avait été professeur à l'école Notre-Dame d'Issoudun puis au petit séminaire de Fontgombault, enfin curé-archiprêtre de Vierzon. Il fut le quarante-deuxième évêque à occuper le trône épiscopal de Saint-Flour, où il avait succédé à Mgr Lecœur.

L'Union nationale des fonctionnaires catholiques a tenu les 12 et 13 avril dernier, à l'Institut catholique de Paris, ses Journées nationales, sur le thème : « Administration et Autorité. »

On célèbre cette année le troisième centenaire de saint Jean-Baptiste de la Salle, fondateur de la congrégation des Frères des écoles chrétiennes. A Rome, M. Gonella, ministre italien de l'Education nationale, a prononcé à cette occasion un discours au collège Saint-Joseph. En France, les P. T. T. vont mettre en circulation un timbre d'une valeur de 15 francs, gravé par Gandon, à l'effigie du saint.

Le gouvernement de la Nouvelle-Galles du Sud vient d'autoriser la fondation à Sydney d'une université catholique qui sera ouverte aux étudiants de toutes confessions.



LE DÉJEUNER DES « ANCIENS » DE PARIS

L'une des premières grandes manifestations du bimillénaire de Paris procédait d'une idée touchante : il s'agissait d'un déjeuner offert — dans le hall de la Bourse de Commerce — à 2.000 « anciens » choisis dans les vingt arrondissements de Paris. L'appui du Comité de l'alimentation parisienne permit de réaliser ce banquet monstre auquel, par un geste émouvant, avait tenu à s'associer le Syndicat des pâtissiers et boulangers des Etats-Unis, qui envoya de New-York 250 gâteaux d'un kilo portant la mention « Paris Birthday ». De son côté le Comité de liaison de l'habillement et des articles textiles avait réservé une surprise aux hôtes de Paris qui reçurent au dessert — sous forme de bons — linge, costumes et... laine à tricoter pour les femmes. L'ensemble des seuls textiles offerts à cette occasion représente plus de 4 millions de francs. Il était bon que les fêtes du bimillénaire commençassent par une démonstration de solidarité.

LES GRANDES VENTES

Au cours d'une vente d'objets d'art et d'ameublement du XVIIIe dirigée par Me Maurice Rheims, un dessin de Boilly, *Départ des conscrits le 2 février 1807*, a été adjugé 410.000 francs, et une toile attribuée à Oudry, 371.000 francs.

UNE DISTINCTION AMÉRICAINE A UN MÉDECIN FRANÇAIS

Le médecin colonel André Brunel, du bataillon français de Corée, a reçu de l'Association des médecins militaires américains la Croix d'or d'honneur pour sa magnifique attitude dans les combats où ce bataillon fut engagé. Il est le frère de notre collaborateur Francis Brunel.

GALERIES

GALERIE LA BOÉTIE
83, rue La Boétie
Z. SCHRETER
peintures-dessins

CARMINE - 51, rue de Seine
Y. GUEGAN

LES SPECTACLES

ATELIER
Rideau à 20 h. 45
COLOMBE
JEAN ANOUILH
Location 14 jours d'avance

ATHÉNÉE THÉATRE LOUIS JOUVET
"NOUS ÉTIONS TROIS"
Pièce de Jean SARMENT
Marguerite VALMOND, Jacques DUMESNIL, Raoul MARCO
et Jean SARMENT

PETITES INVENTIONS TECHNIQUES NOUVELLES

APPAREIL DE CHAUFFAGE COMBINÉ

De présentation élégante, ce radiateur électrique mural remplit quatre fonctions différentes.

Les deux premières permettent de sécher les cheveux après l'application d'un shampooing, de sécher également du linge étendu.

L'appareil suffit, d'autre part, pour chauffer la salle de bains en hiver.

Grâce à son ventilateur il offre la possibilité, pendant la période d'été, de rafraîchir une pièce.

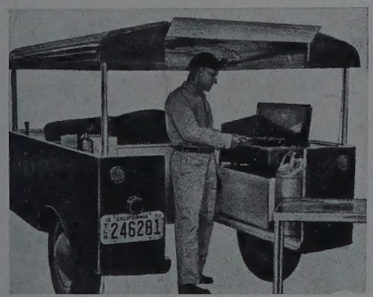
CASSEROLES EN PAPIER

Une firme américaine propose des « casseroles qui se jettent après usage ». Faits d'un papier spécialement traité, ces nouveaux ustensiles supportent une température de 300 degrés ; on y cuit à volonté des soupes, des fricassées ou des ragoûts.

CUISINE SUR ROUES

Pour le camping familial voici un nouveau modèle de remorque capable de transporter le matériel nécessaire à trois ou

quatre personnes. A l'arrêt, un système de cric élève le couvercle à hauteur d'un toit ; et tandis que le panneau arrière, amovible, se transforme en table, le plancher central se relève, livrant accès à une véritable cuisine moderne comportant évier, réchaud



à gaz, réfrigérateur, etc. Une toile de tente s'adapte à l'un des côtés de la remorque pour fournir, le soir, une chambre à coucher.

INDICATEUR D' « ATTENTION »

Un appareil d'enregistrement électronique fixé sur les tempes d'un pilote ou d'un conducteur contrôle à tout moment le « degré d'attention ». Dès que ce dernier tombe en deçà du niveau de sécurité, l'indicateur émet un signal avertisseur.

Essayé avec succès dans les services de l'aviation et de la marine, cet appareil est maintenant utilisé par de nombreuses compagnies de transports routiers... aux Etats-Unis.

POUR LE REPASSAGE « FIN »

Complétant le fer électrique et la machine à repasser, ce petit appareil, muni d'un thermostat, assure la « finition » parfaite des pièces délicates comportant des volants, des fronces ou des bouillonnés.

L'appareil étant fixé à la table à la manière d'un étau, il suffit de faire glisser le tissu sur la tête chauffante, de forme ovale.

SCIE PORTATIVE

Cette scie de 30 centimètres, d'un poids de 30 kilos, est actionnée par un moteur à essence. Aisément transportable, elle peut être fixée facilement sur un établi ou — comme on le voit sur notre cliché — adaptée à un tronc d'arbre au moyen de chaînes. Elle permet ainsi le sciage sur place du bois de chauffage.

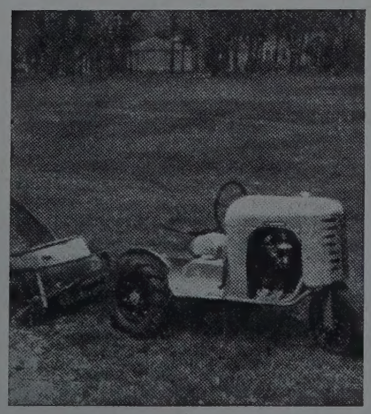
FILM RÉSISTANT A LA CHALEUR

Les pellicules photographiques étaient jusqu'à présent très sensibles à la chaleur. Un fabricant vient de mettre au point, à l'intention des compagnies pétrolières, un film supportant des températures de près de 300 degrés. Il est utilisé dans des appareils spéciaux lors du forage des puits de pétrole pour permettre de vérifier l'angle et la direction de l'entrée de forage au fur et à mesure de sa pénétration.

TRACTEUR MINIATURE

Muni d'un moteur de 2 CV, ce tracteur est destiné aux jardiniers amateurs. Son poids ne dépasse pas 70 kilos, sa vitesse atteint 7 kilomètres à l'heure. Il peut servir de jouet aux enfants, mais peut aussi labourer, herser, cultiver un grand jardin.

C. T.



LE BRIDGE (N° 90)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 76

LE MORT : ♠ 5 3 2 ♡ A 10 9 8 7 ♢ A 6 4 ♣ 3 2

entame : ♣ R — NORD / OUEST EST / SUD — ♣ 9

♠ A R D V 4 ♡ 3 ♢ R 9 3 ♣ A 7 6 4

Les déclarations :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♠	2 ♣	2 ♡	passe
3 ♠	passe	4 ♠	

Ouest entame du ♣ R sur lequel Est jette le 9. Comment jouer ? Sud a 9 levées sûres. Il lui faut trouver la 10e.

Si Ouest n'avait pas annoncé ♣, on pourrait essayer de couper un ♣, mais après l'annonce de 2 ♣ d'Ouest, et le ♣ 9 jeté par Est — début d'un écho qui indique un doubleton à ♣ chez Est — le 3e ♣ serait surcoupé par Est.

Sud prendra le premier ♣ et rejouera ♣, qu'Ouest prendra. Si Ouest continue ♣ à la 3e levée, comme il est probable, le mort ne coupera pas mais défaussera un petit ♢, avec l'intention de couper ensuite un ♢. C'est un déplacement de perdante. Si tout se passe bien, les adversaires ne pourront faire que deux levées à ♣ et un ♣ surcoupé par Est.

Du nouveau sur le squouise

Le squouise est le thème principal des problèmes de bridge composés. C'est aussi, dans le jeu pratique, une ressource importante des maîtres dans les cas désespérés. Pour ces diverses raisons le squouise a été exploré de manière approfondie et il semble quasi impossible de découvrir de nouveaux types de squouise.

Je n'ai cependant vu nulle part encore de squouise à *une seule couleur*, et c'est sur ce type de squouise que Paul Lukacs, dans l'intéressante revue de bridge de langue anglaise *The European Bridge Review*, attire l'attention, dans le numéro de février 1950. Le squouise y est mêlé étroitement (et probablement indissolublement) à un placement de main, ce qui n'enlève rien à son originalité.

La donne suivante, nous dit P. Lukacs, survint dans une partie amicale.

♠ 7 5 3 ♡ A D 9 8 7 ♢ 8 6 2 ♣ A 5

♠ A R 9 ♡ 4 3 ♢ R V 10 7 3 ♣ D 7 6 — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ D V 10 8 2 ♡ 2 ♢ 9 5 ♣ V 10 9 8 2

♠ 6 4 ♡ R V 10 6 5 ♢ A D 4 ♣ R 4 3

Les enchères :

SUD	OUEST	NORD	EST
1 ♡	2 ♢	3 ♡	passe
4 ♡	passe	passe	passe

Ouest entama du ♠ R et Est, ayant négligé de jeter sa ♠ D sur le R (convention qui eût invité Ouest à continuer par un petit ♠ pour qu'Est puisse prendre la main et jouer ♢, faisant échouer le contrat), Ouest continua par ♠ as et ♠ 9 coupé par Sud. Deux tours de ♡ furent joués, puis ♣ as, ♣ roi et ♣ 3 coupé, et ♡ D, après quoi la position devint la suivante :

♠ ... ♡ A ♢ 8 6 2 ♣ ...

♠ ... ♡ ... ♢ R V 10 3 ♣ ... — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ D 10 ♡ ... ♢ 9 5 ♣ ...

♠ ... ♡ 5 ♢ A D 4 ♣ ...

Nord joue ♡ as et Ouest est squouisé à la seule couleur ♢ !

En effet, si Ouest jette le ♢ 3, Nord joue ensuite le 2 et Sud, le 4. Si Ouest jette le 10 ou le V (au lieu du 3), Nord avance le 6 et, si Est met le 5, Sud met le 4 — ou si Est met le 9 Sud met la D.

Dans les deux cas Ouest doit prendre à la 11e levée et livrer, en jouant, les deux dernières levées à ♢.

La contre-épreuve montre bien qu'il s'agit d'un véritable squouise, car si Nord commet la faute de jouer ♢ à la 10e levée, donc avant d'avoir joué ♡ as, Ouest fera deux levées à ♢ et le contrat sera manqué.

Un véritable squouise à une seule couleur !

Ne quittons pas les fleurs de serre du squouise sans signaler que, contrairement à l'opinion généralement admise, un squouise peut gagner deux levées d'un coup.

♠ R D ♡ ... ♢ A R 5 4 ♣ ...

♠ A ♡ R D ♢ D V 10 ♣ ... — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ V 10 ♡ 3 2 ♢ 3 2 ♣ ...

♠ 5 ♡ A V 7 ♢ 8 ♣ V

Sans-atout. Sud joue ♣ V et fait toutes les levées. Ouest perd deux levées à la couleur qu'il défausse sur ♣ V.

Ne pas confondre ce squouise rarissime avec le suivant, très commun.

♠ 3 ♡ A 3 2 ♢ ... ♣ ...

♠ 8 7 6 5 ♡ ... ♢ ... ♣ ... — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ ... ♡ R D ♢ A ♣ A

♠ 9 ♡ 4 ♢ 2 ♣ 2

Sans-atout. Sud joue ♠ 9 et fait toutes les levées.

Est est squouisé à trois couleurs. S'il défausse ♢ ou ♣, Sud joue son 2 affranchi qui squouise de nouveau Est, aux deux couleurs restantes.

PIERRE BELLANGER EST MORT

Nous apprenons avec tristesse la mort du grand joueur français de bridge Pierre Bellanger, dont le plus beau titre de gloire est le remarquable ouvrage de 425 pages : *les Impasses au bridge* (Librairie Plon, Paris, 1936), qu'il écrivit avec la collaboration de Roulleau de la Roussière pour le côté mathématique du problème.

Cet ouvrage, préfacé par Émile Borel, ne devrait manquer dans aucune bibliothèque de joueur de bridge, car il n'a pas de rival dans son domaine, même dans les pays de langue anglaise, où la littérature de bridge est si abondante.

Nous extrayons de cet ouvrage le très original squouise suivant, qui offre la particularité rarissime d'être un squouise à quatre couleurs.

PROBLÈME N° 77

par Pierre Bellanger

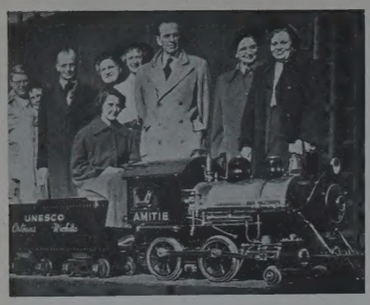
♠ R 4 2 ♡ A 5 3 ♢ ... ♣ D 10

♠ 7 6 3 ♡ 8 4 2 ♢ ... ♣ V 8 — NORD / OUEST EST / SUD — ♠ D V 10 ♡ D V 10 ♢ 9 6 ♣ ...

♠ A 8 5 ♡ R 9 6 ♢ 10 8 ♣ ...

Sans-atout. Sud joue et Nord-Sud font toutes les levées.

André Chéron.



UN TRAIN DU FAR-WEST A ORLÉANS

Depuis plusieurs mois un train miniature promenait à la manière d'un manège forain les enfants de Wichita (Texas). Comme pour un véritable voyage, chaque « usager » achetait un billet, qu'il devait rendre, le voyage terminé, après y avoir consigné ses nom et adresse, son âge et l'école qu'il fréquentait.

Il était entendu que les sommes ainsi récoltées permettraient l'achat du petit train par les enfants de Wichita, qui désiraient en faire cadeau aux petits Orléanais. Ainsi fut fait. Dans quelques jours les enfants d'Orléans recevront ce don accompagné de tous les billets, qui seront autant d'invitations à entretenir de longues et amicales correspondances.

Notre photographie montre, assise sur le tender et entourée des membres de l'U. N. E. S. C. O. à Wichita, Mlle Marie-Dominique Falaize, fille du regretté adjoint au maire d'Orléans, étudiante dans une université américaine.

LES « NUITS DE SCEAUX »

L'Association « Nuits de Sceaux », que préside avec tant d'intelligente activité Mlle de Loustal, a présenté à la Galerie Devèche son programme de la saison 1951 au cours d'une séance placée sous la présidence de M. Depreux, député-maire de Sceaux, et à laquelle plusieurs artistes de talent prêtaient leur concours.

Trois concerts ont été déjà donnés les 7, 14 et 28 avril à l'hôtel de Mansard-Sagonne, rue des Tournelles. Ils étaient consacrés successivement aux musiques italienne et espagnole et au luth.

La saison d'été comprendra, en juin et juillet, plusieurs séances de musique ancienne et un fastueux « bal de Sceaux », tandis que le mois de septembre permettra d'entendre une rétrospective de « cinquante ans de musique moderne française ».

UNE NOUVELLE SIMCA EST ENTRÉE EN FABRICATION

Le nouveau modèle de voiture Simca destiné à remplacer la Simca-8 est entré en fabrication. Il s'agit d'une voiture dont la puissance officielle est toujours de 7 CV, la cylindrée du nouveau moteur étant de 1.221 centimètres cubes. La puissance réelle de ce moteur 4 cylindres est de 45 CV à 4.400 tours-minute. La voiture est à carrosserie « portante » monocoque en caisson armé, transmission classique avec boîte à 4 vitesses synchronisées, la 4e en prise directe. La vitesse de la voiture est de 120 kilomètres à l'heure et sa consommation varie, selon la moyenne de route, entre 7 et 10 litres aux 100 kilomètres.

Pendant le courant de ce mois un millier de prototypes d'essai, mis entre les mains d'agents et de voyageurs, couvriront un nombre très élevé de kilomètres jusqu'aux premiers jours de juillet, époque à laquelle commenceront les livraisons. Au début de septembre, la cadence de fabrication prévue est de 160 à 170 voitures par jour. Le prix sera sensiblement égal à celui de la Simca-8-1200 actuelle.

MEDECINS, MEDECINE, MALADES

Information et polémique

L'émoi soulevé par les récentes informations concernant les accidents observés à la suite d'injections d'anatoxines diphtérique et tétanique préparées par l'Institut Pasteur demeure grand. On le conçoit aisément ; ces informations, en effet, mettent en cause l'inocuité d'une vaccination dont la valeur préventive a largement fait ses preuves. La gravité des accidents est telle qu'il apparaît qu'une enquête impartiale conduite avec énergie et sans ménager ni temps ni argent, ni personnel doit être faite. Aucune hypothèse ne doit être rejetée à priori, mais la conclusion doit être établie sur des faits absolument certains et tels en somme que leur publication restera du domaine de l'information.

Nous sommes actuellement très loin de ce terme, et nous devons constater que dans un domaine où une très haute sérénité était nécessaire l'opinion tout entière s'est trouvée conviée à une polémique publique. Jusqu'ici on ne peut accuser personne et moins que tout autre le médecin vaccinateur, auquel on ne saurait imputer une faute d'asepsie inimaginable dans les conditions où se présentent les faits. Nous n'évoquerons aucune hypothèse, nous n'accuserons personne, c'est une prière que nous formulerons : il faut que tout soit mis en œuvre pour que, dans la sécurité, soit rendue au médecin une arme dont il ne pourrait que difficilement se passer pour la santé de nos enfants, pour la gloire de Pasteur, pour celle même de ses disciples. — R.-J. M.

ÉCHO DU VOYAGE PRÉSIDENTIEL

Pour recevoir le président de la République au cours de son récent voyage, les Américains avaient disposé un peu partout des banderoles portant avec l'inscription : « Vive le président Auriol ! », le portrait du chef de l'Etat. Or il se trouve que ce portrait reproduisait une photographie, que nous donnons ci-contre, prise par notre collaborateur Henri Parnotte. De sorte que nous pourrions dire que *France-Illustration* a servi, au cours de ces manifestations d'amitié, de trait d'union entre les Etats-Unis et leur hôte.

UN GRAND VOYAGE DANS LA FORÊT VIERGE

Nos lecteurs se souviennent sans doute de l'expédition menée par un groupe d'explorateurs français à travers la forêt guyanaise, et dont nous avons récemment publié le récit. C'est d'une semblable exploration que sont revenus, au mois d'août 1950, MM. Alain Gheerbrant, Luis G. Saenz, Pierre-Dominique Gaisseau et Jean Fichter.

Ils viennent d'évoquer, au cours de deux soirées données à la salle Pleyel, leur pénible progression à travers les régions inexplorées des hauts bassins de l'Orénoque et de l'Amazone, effectuée tantôt en pirogue, sur des fleuves étroits et coupés de rapides, tantôt à pied, en taillant une sente dans l'inextricable lacis de la forêt vierge. Abandonnés par leurs guides indiens, une de leurs embarcations brisée sur des rochers, les explorateurs parvinrent cependant, après quatre mois d'efforts épuisants, à atteindre la ville de Boa-Vista, terme de leur randonnée. Ils ont rapporté de précieux documents, en particulier deux films dont la projection remporta le plus vif succès.

BIBLIOPHILIE

AMATEURS, enrichissez votre bibliothèque de belles éditions de luxe, impeccables, à petit tirage, illus. par P.-E. BECAT, CHIMOT, TOUCHET, etc. Beaux textes princeps int. galants du XVIIIe. **CATALOGUE Fco.** Un tirage de gravures sur presse à bras et des séances de dédicaces auront lieu chaque jour à la **FOIRE DE PARIS**, Hall Librairie, 41, **Stand ERYX.** Ed. d'**Art**, 120, boulevard de la Chapelle, Paris (18e).

Les classiques sont les livres qui ne meurent pas.
A. R.

ANDRÉ ROUSSEAUX

LE MONDE classique

Un vol. in-16, 420 p.

Éditions Albin Michel

de la poésie SUMÉRIENNE à MALLARMÉ

Salle Pleyel - UNIQUE GALA - Lundi 30 Avril - 21 h. (Kiesgen)
Organisé par le matériel de la Région parisienne

PAUL-ÉMILE VICTOR

Récit avec projections et film inédit

GROENLAND 1950-51

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale »

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualité » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

SANTÉ, VIGUEUR, JEUNESSE, LONGÉVITÉ reposent avant tout sur l'ÉNERGIE VITALE COMMENT AUGMENTER CELLE-CI ?

Le docteur Pascaud, de la Faculté de Paris, a résolu le problème par ses techniques de SURREPOS *(repos scientifique, intensif, intégral)*, qui seul accumule l'énergie vitale, la force nerveuse, comme la dynamo recharge la batterie d'accumulateurs.

Basé sur les *lois de l'anatomie et de la physiologie*, le fauteuil scientifique SURREPOS, grâce à ses *quatorze caractéristiques exclusives*, procure aux bien portants, aux surmenés, aux malades, aux convalescents, etc., *un bien-être extraordinaire*, instantanément.

Compagnon inséparable de ceux qui veulent *vivre intensément jusqu'à l'extrême limite*, le SURREPOS, adopté et recommandé par le corps médical et l'élite internationale (les noms les plus illustres figurent sur la liste de ses références), a obtenu une Médaille d'or à l'Exposition intern. de Paris de 1921.

Les célèbres docteurs Voronof, Carrel, Bogomoletz, Gayelord, Hauser, etc., affirment : « La vie humaine est de 120-140 ans, mais vous devez économiser votre force vitale. » Le SURREPOS résout définitivement ce problème. Demandez la Documentation N. 60 et les références, vous saurez en détail : Pourquoi et Comment. Écrivez aujourd'hui au SURREPOS du docteur Pascaud, 167, boulevard Haussmann, Paris.

SOYEZ CHIK

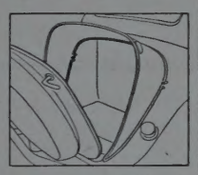
avec votre voiture. N'utilisez, pour l'entretenir et la lustrer, que le produit CHIK, spécialement créé par SAOUTCHIK, maître - carrossier à Paris depuis 1906. CHIK vous offre des avantages exclusifs : utilisé à l'état pur, il donne rapidement un brillant durable, sans attaquer la peinture. Mélangé à l'eau de lavage, CHIK lustrera automatiquement votre voiture.

Demandez-le à votre garagiste ou accessoiriste.

SAOUTCHIK, Neuilly (Seine).

Démonstrations tous les jours à la FOIRE DE PARIS, Terrasse L, Hall 96, Produits d'Entretien, Stand 9.685 ter.

PROPRIÉTAIRES DE CITROËN



Ne laissez plus vos bagages exposés aux intempéries ou vous encombrer à l'intérieur.

L'allonge de malle *l'Amovible* vous permet de tripler le volume du coffre arrière sans aucune transformation à votre carrosserie.

Facilité de démontage et remontage. L'*Amovible* est livrée émaillée noir, y compris caoutchouc de protection du bas de porte, au prix de 5.850 fr. Pose gratuite.

ET. LECADET, 8, pass. d'Iéna, angle n° 20, rue Jean-Jaurès, Levallois. Téléphone : PER. 35-21.

ESTORIL (Portugal)

LE PAYS DE L'ÉTERNEL PRINTEMPS

La meilleure station climatique d'Europe, sur la Riviera portugaise. A 30 minutes de Lisbonne, par trains électriques. Autoroute longeant les bords fleuris du Tage, où l'on respire un air ambaumé d'iode marin.

PALACIO HOTEL — HOTEL DO PARQUE

Grand confort, service impeccable, cuisine réputée, prix modérés.

Casino avec Dancing, Concerts, Cinéma, Restaurant, Bar, Roulette, Baccara.

Golf 18 trous. Tennis. Tir aux pigeons. Tir aux plats. Équitation.

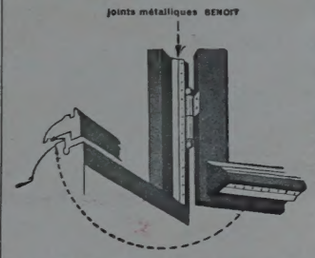
Établissement thermal. Piscine couverte.

Bains de soleil et de mer toute l'année.

Renseignements : toutes agences de voyages.

PRÉPAREZ-VOUS UN HIVER CONFORTABLE ET MOINS CHER...

...en faisant installer *dès maintenant* des joints métalliques Benoit sur vos fenêtres et portes.



Les joints Benoit suppriment les courants d'air, les déperditions de chaleur et les infiltrations de vent, bruit, pluie, poussières. Ils vous assurent une économie de 35 % de chauffage.

En prenant vos précautions pendant la belle saison, vous bénéficierez de nos conditions spéciales d'été, jusqu'au 31 août.

Agences et pose dans toute la France. Documentat. gratuite n° 46 sur demande.

Établissements E. Benoit et Cie, 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10e). TAITbout 66-24 et 25. A Alger : M. Heiles, les Brises, Pointe-Pescade.

VOTRE INTÉRIEUR EST CHARMANT

Toutefois vos radiateurs de chauffage central, si précieux en hiver, déparent cet ensemble harmonieux : SUPRADIA, support universel, se fixe instantanément sur vos radiateurs et permet de les recouvrir d'une élégante tablette de votre choix, il les rend ainsi utilisables et décoratifs. Le noircissement des murs est évité. De plus, SUPRADIA possède un tiroir d'eau qui maintient dans l'atmosphère le degré d'humidité indispensable. Prix modéré.

Demandez la notice franco et adressez vos commandes à la Maison VOUILLOUX, 4, rue Laborde, Paris (8e). LAB. 14-92.

SURDITÉ VAINCUE

en trente jours, sans appareils coûteux, avec le « Micro-Tympan » américain du docteur Reichmann, INVISIBLE, SANS PILE NI FIL. Rééducation et retour progressif de l'audition sans port permanent d'appareil. Disparition des bourdonnements. Efficacité prouvée. Notice discrète gratuite sans engagement : MICRO-XA, 23, rue Saint-Michel, Menton (Alpes-Maritimes).

TOUTE LA NOUVELLE SIMCA 9 « ARONDE »

Le numéro de mai de « L'AUTOMOBILE » vous présente tous les détails mécaniques et une vue « écorchée » de cette nouvelle production française.

Au sommaire également : « Qu'est-ce qui ne va pas dans l'automobile en France ? », grande enquête débutant par un tour d'horizon complet sur le problème de l'essence.

— Les dernières nouveautés en matière de camping-auto ;

— Le Salon de Turin ; etc.

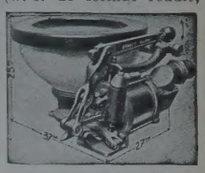
En vente partout. A défaut, contre 60 francs à L'AUTOMOBILE, 8, rue de Milan, Paris.

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront maintenant votre confort à bord.

a) *La toilette porcelaine* s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison de votre bateau.

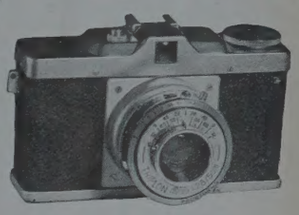
b) *Le Kid* (w.-c. de format réduit, offrant tous les avantages des grands).



La même Maison construisant tous autres accessoires, tels que chaînes, ancres, compas, lochs, winches, etc.

Éts Cl. BONNET et Fils, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

UN APPAREIL A VOTRE PORTÉE : LE « LEIDOX »



très simple, mais de grande qualité, utilisant la pellicule West-Pocket, la moins coûteuse, 12 photos 4×4, viseur très lumineux. Objectif anastigmat F. 3,8 de 50 millimètres à mise au point. Obturateur synchronisé de la pose au 1/200 de seconde. Poids : 270 grammes. Prix : 10.050 francs. La précision mécanique et optique de Wetzlar est accessible à tous.

En vente chez votre fournisseur photo habituel.

L'ENTRAINEMENT DES RÉSERVES AÉRIENNES

M. Maroselli, secrétaire d'Etat aux forces armées (Air), a assisté, le dimanche 15 avril, sur l'aérodrome du Bourget, à une prise d'armes qui marquait l'inauguration du centre d'entraînement des réserves. Après un long travail de recensement et de classement, l'instruction des réserves a pu être reprise. L'armée de l'air a adopté sur ce point une politique qui fait un large appel à l'instruction volontaire. Son originalité réside dans l'attribution aux réservistes de responsabilités importantes concernant leur entraînement et dans la participation à l'entretien des matériels d'instruction, d'établissements industriels civils.

POUR UNE MOBILISATION RAPIDE

Parlant, le 16 avril, au Cercle militaire, au cours d'une soirée organisée par la Fédération nationale des anciens militaires de carrière, dont il est vice-président, le général Vernoux a montré que, dans la guerre moderne, la mobilisation de l'armée doit pouvoir se faire en vingt-quatre heures. Pour assurer la cohésion des unités, le conférencier a proposé un système où elles auraient, dès le temps de paix, manœuvré sous leur forme définitive.

AVIS FINANCIER

CRÉDIT INDUSTRIEL & COMMERCIAL

L'Assemblée Générale du 3 Avril a approuvé les comptes de l'Exercice 1950, qui se soldent par un bénéfice net de Fr. : 165.632.000. Le dividende, fixé à 150 francs net par action, sera payable à partir du 16 Avril.

LE LAMINOIR DE MONTATAIRE

Sous la conduite de M. René Damien, directeur général d' « Uzinor », un groupe de journalistes a visité l'importante usine de Montataire, près Creil, où fonctionne le laminoir à froid qui permet d'obtenir, en partant de bandes de 3 millimètres d'épaisseur, des tôles de 4/10 à 15/10 d'épaisseur. Il y a environ six mois que le matériel, en grande partie américain, a été mis en service. Sa production alimente principalement l'industrie automobile française, qui réclame des tôles minces de qualité.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Du 1er au 15 avril une intéressante exposition a groupé à Baden-Baden tous les timbres et vignettes émis dans le monde entier au profit de la Croix-Rouge. Un bureau de poste temporaire a délivré des cartes éditées à cette occasion, et sur lesquelles furent apposées des oblitérations spéciales.

UNE SEMAINE DU LABORATOIRE

L'Ecole technique supérieure du laboratoire a organisé dans ses locaux de la rue du Dessous-des-Berges une Semaine du Laboratoire qui comprenait une exposition d'appareils, une présentation de la presse scientifique et technique, une rétrospective sur l'évolution des sciences au cours des XVIIe et XVIIIe siècles. Des visites commentées de laboratoires et d'ateliers, accompagnées de la projection de films documentaires, ont permis à de nombreuses personnes de mieux connaître le rôle si important, aussi bien du point de vue de la science pure que du point de vue industriel, du travail de laboratoire. Cette très intéressante manifestation, à laquelle le secrétaire d'Etat à l'Enseignement technique avait accordé son patronage, a servi en même temps l'Ecole supérieure, dont l'enseignement forme de manière très sérieuse des techniciens dont les diverses branches de l'activité scientifique et industrielle ont le plus grand besoin.

ÉLECTRICITÉ AU SERVICE DE FRANCE DU PAYS

Emprunt 1951

A PRIMES PROGRESSIVES POUR LA CONSTRUCTION DES GRANDS BARRAGES

"Un réservoir sans fin pour les âges nouveaux"

(CH. PÉGUY)

LA TOURAINE... Votre relais

Le Choiseul

AMBOISE Téléph. : 2-81

Dans son cadre historique, à l'ombre de ses arbres centenaires, vous goûterez le calme reposant des bords de la douce Loire. Vous aimerez son luxueux confort et ses délicieuses spécialités.

HÔTELS et VILLÉGIATURES

CÔTE D'AZUR

Au GRAND HOTEL du CAP FERRAT

entre NICE et MONTE-CARLO - Tél. 250-20. T. les joies de l'été. Son site - Sa piscine - Sa plage.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Étude Me MALLET, notaire au KREMLIN MAISON à L'Hay-les-Roses, 5, rue J.-Guesde. Jardin. Adj. le 16 mai, 15 h. M. à p. 110.000 f. S'ad. Me MALLET.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 2e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

Dans
le monde entier
la Femme apprécie
le Macaroni
Rivoire et Carret
RIVOIRE & CARRET